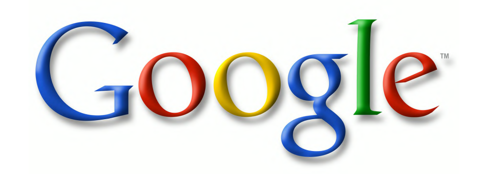
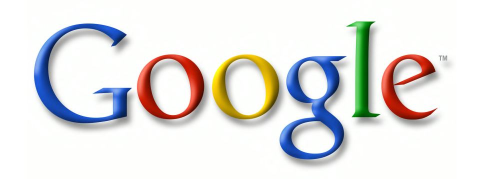
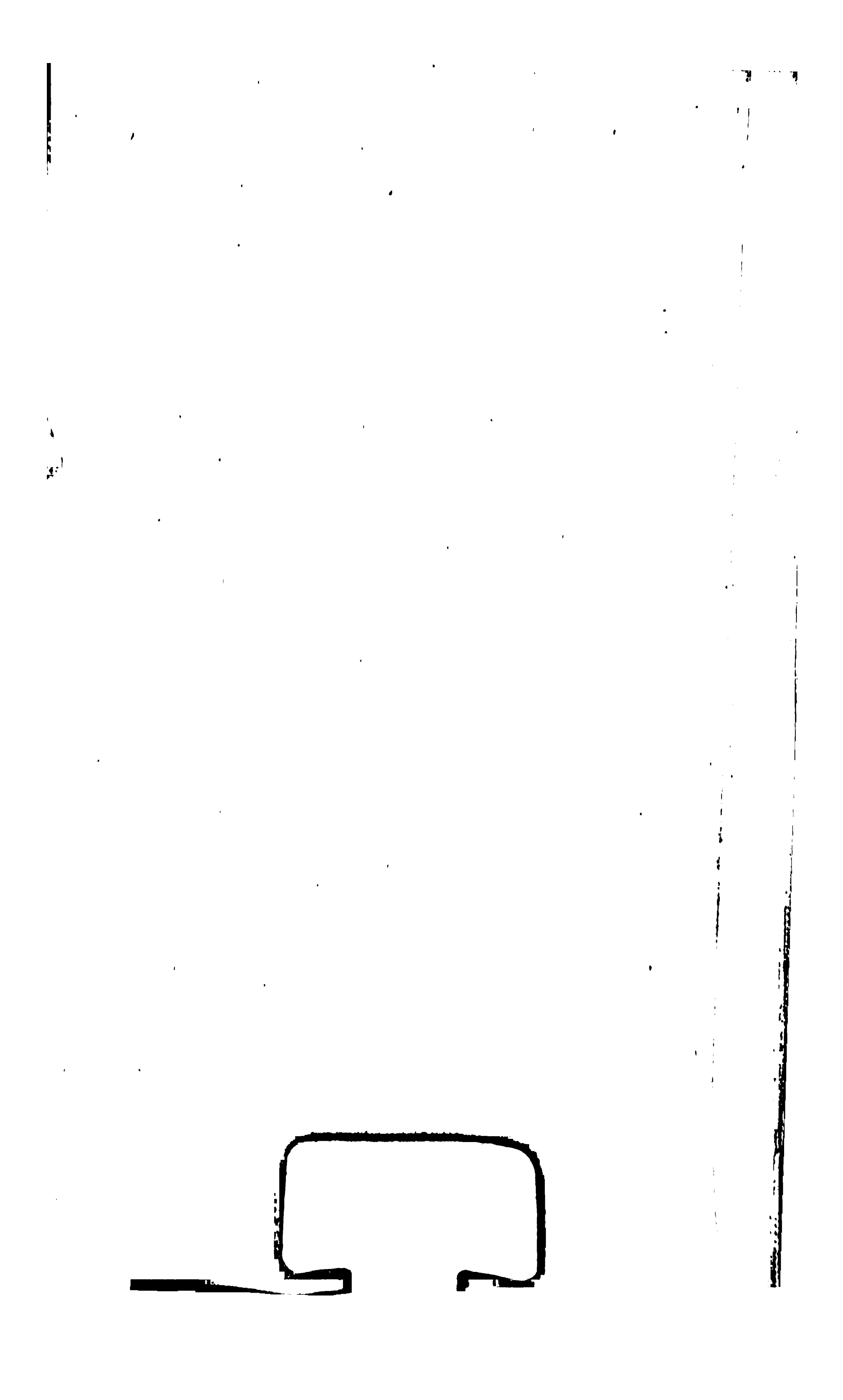
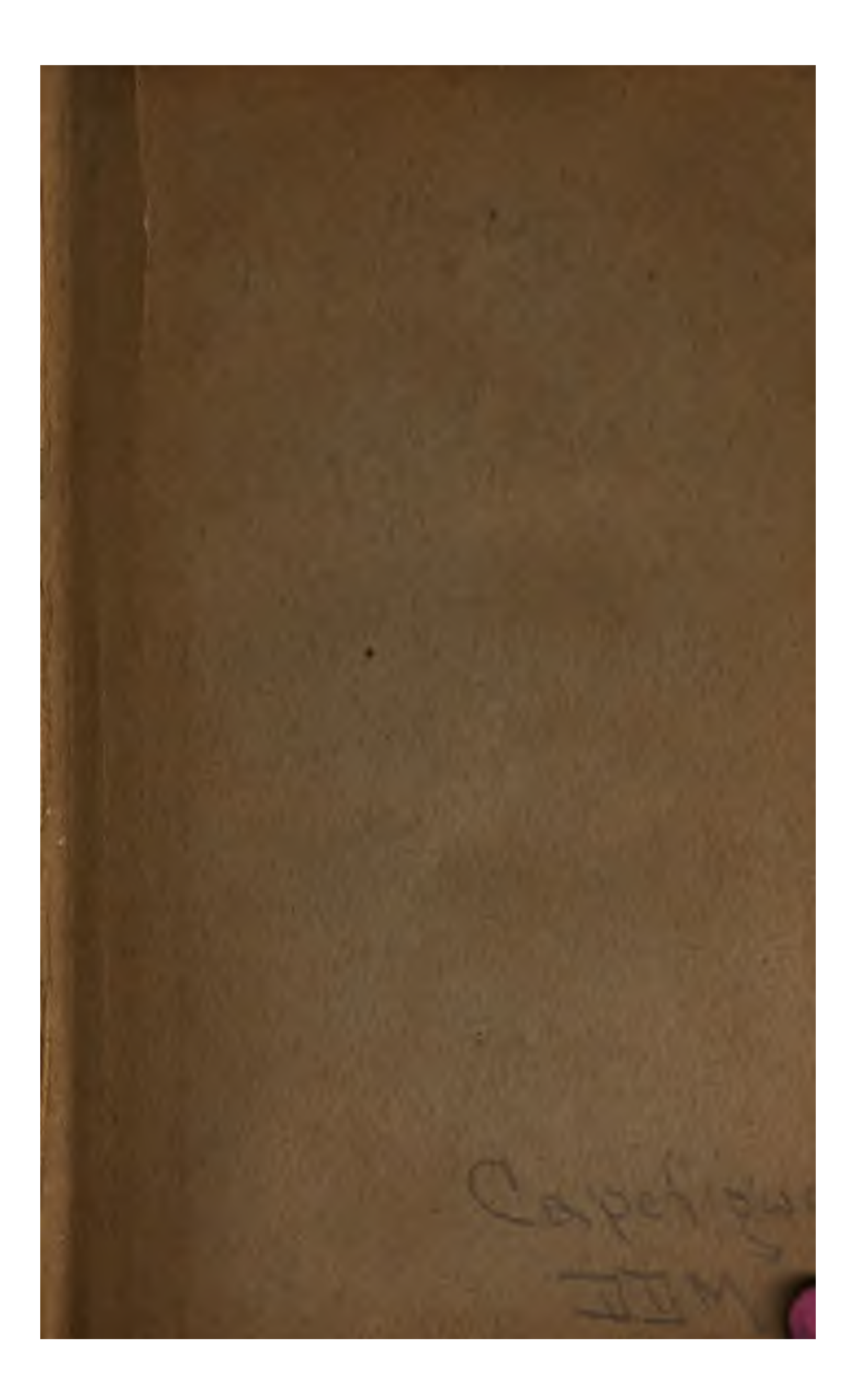





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07137107 8





FRANÇOIS IER

ET

LA RENAISSANCE

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, N° 9

FRANÇOIS IER

ET LA

RENAISSANCE

1515-1547

PAR M. CAPEFIGUE

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
6, RUE DE LA PAIX

1845



FRANÇOIS Ier

ET

LA RENAISSANCE.

CHAPITRE PREMIER.

LA COUR DE FRANÇOIS Ier.

François Ier à vingt-cinq ans. — Louise de Savoie, sa mère, Claude de France, la reine. — François, Dauphin. — Marguerite d'Alençon, sœur du roi. — Madame de Châteaubriand. — Les grandes races. — Les Bourbons. — Les d'Armagnac. — Foix. — Les braves capitaines. — Le connétable. — La Trémoille. — Bayard. — Montmorency. — Mœurs et coutumes. — Goût des bâtiments et palais. — Amboise. — Fontainebleau. — Chambord. — Saint-Germain-en-Laye. — Le château de Villers-Cotterets. — Paris. — Achat des Tuileries. — Le Louvre. — Forêts. — Chasses. — Édits. — Costumes. — Tournois à Romorantin. — — Cartes. — Tarots. — Échecs. — Dires et plaisanteries.

1515-1521.

Parmi les plus belles œuvres du Titien, l'admiration distingue la tête de François Ier qui brille même

à côté des portraits de Charles-Quint, du connétable de Bourbon, du luxurieux Arétin et de quelques doges de Venise, de la main du même artiste. Le roi peut avoir de vingt-cinq à vingt-huit ans [1]; sa tête est absolument rasée, car tous ses cheveux sont tombés à la suite d'une blessure qu'il a reçue sur la nuque; son front, un peu ramassé, est ennobli par la ligne de son nez aquilin, trop avancé néanmoins sur la lèvre supérieure amincie; sa lèvre inférieure domine d'une façon noble, coquette et railleuse; son œil est fin et très-éveillé, plein de désir et de sensualisme; son menton, un peu bombé, est fini par une barbe longue et pointue; dans son ensemble cette figure est chevaleresque. Il n'y a pas jusqu'à ce petit bonnet jeté sur l'oreille par la fantaisie du Titien, qui n'ait sa grâce. Le grand artiste ne fit que la tête; mais les modèles qui nous sont restés reproduisent François Ier d'une stature plus qu'ordinaire, et ses épaules parfaites; sa taille est bien prise, la jambe un peu mince et grêle, mais fortifiée par un exercice journalier aux armes ou dans les grandes forêts à la chasse. Son caractère s'était tout

[1] Ce portrait est encore dans la vieille galerie du Louvre. Titien est le peintre national de Venise, celui qui avec le Tintoret a reproduit les plus hauts faits de la sérénissime république.

à coup développé avec le pouvoir et la couronne; plein d'esprit et de saillie, il avait un goût indicible pour la science, les nouveautés, les découvertes de l'intelligence; sa sphère était les grandes aventures, les prouesses telles qu'il les avait lues aux romans et belles histoires d'Amadis de Gaule, de Roland et de son cousin Olivier; colère, vindicatif, il aimait à se défaire de ses ennemis; comme il faisait peu de cas de sa vie, il tenait peu à celle des autres, et c'était le temps. Il y avait du despotisme dans cette tête et ce cœur; chevalier par caractère, il ne comprenait pas la résistance, surtout lorsqu'elle n'avait pas pour principe la force, le courage; s'expliquant bien un coup de lance, mais s'irritant des remontrances des hommes de justice et de parlement, qui accusaient sa prodigalité et sa volonté absolue [1].

Ainsi le roi était parvenu à vingt-cinq ans, loyal et franc chevalier, laissant à Madame sa mère les affaires du royaume. Louise de Savoie méritait bien, par son indicible amour pour son fils, cette con-

[1] Le caractère de François I[er] se révèle dans ses écrits mêmes. Le roi est l'auteur d'un poëme en vers français, dans lequel il se met toujours en scène et en nom. Il fut écrit pendant la captivité de Madrid. Voy. Bibl. Royale, Mss. fonds Lavallière, n° 136.

fiance royale. Nul ne pourrait comprendre les émotions de cette femme aimante, de cette mère adorée, s'il ne suivait attentivement son admirable journal : « Le 13 de janvier 1516, mon fils resvenant de la bataille des Suisses, me rencontra auprès de Sisteron, en Provence, sur le bord de la Durance, environ six heures au soir, et Dieu sçait si moi pauvre mère feus bien aise de veoir mon fils sain et entier, après tant de violences qu'il avoit souffertes et soutenues pour servir la chose publique. Le 3 février 1516, mon fils estant à Tarascon, ouït les nouvelles de la mort de Ferdinand roi d'Espagne. Le 4 de février, à six heures après midi 1516, mon fils fit son entrée à Avignon, et le 11, à Montlymard, et le 14 à Valence. Le jeudi, 8 de mai, 1516, mon fils et moi, environ une heure après midy, montasmes à la Roche de la Balme, au Dauphiné, à deux lieues de Crémieux. Le 28 de may 1516, environ cinq heures après midy, mon fils partit de Lyon pour aller à pied au Saint-Suaire, à Chambéry. Le 7e jour de juin 1516, ma fille Claude, à la Tour-Dupin, en Dauphiné, commença à sentir en son ventre le premier mouvement de ma fille Charlotte. Charlotte, fille de mon fils, fut née à Amboise, le 23 d'octobre, à 6 heures 44 minutes

avant midy, 1516. Le 17 janvier 1517, le roy, mon fils, la reine, ma fille Marguerite, Saint-Mesmin et moy arrivasmes à Saint-Mesmin, près Orléans, et le lendemain le roi fit son entrée en ladicte ville..... Le 23 septembre 1519, mon fils, qui estoit allé à la chasse à la Chapelle-Vendomoise, près de Blois, se frappa d'une branche d'arbre dedans les yeux, dont je feus fort ennuyée..... Le mardi, 5 juin 1520, arriva le roi d'Angleterre à Guines, et la reine, ma fille et moi arrivasmes à Ardres, et ledict jour, le Rouge, parent de Tripet, archer de la garde de mon fils, vint audict lieu pour me veoir, et convenir avec moy de plusieurs choses. Le 7 de juin 1520, qui fut le jour de la feste de Dieu, environ 6, 7 et 8 heures après midy, mon fils et le roy d'Angleterre se virent en la tante dudict roy d'Angleterre, près Guynes. Le 9e jour de juin 1520, mon fils et le roy d'Angleterre se trouvèrent en campagne, chacun cinquante hommes, et prinrent leur vin ensemble environ cinq heures et demie après midy..... Le 6e jour de janvier 1521, feste des rois, environ quatre heures après midy, mon fils fut frappé d'une mauvaise bûche sur le plus hault de ses biens, dont je feus bien désolée, car s'il en fût mort, j'étois femme perdue : innocente fut la main

qui le frappa; mais, par indiscrétion, elle fut en péril avec tous les autres membres. Le jour de la conversion de saint Paul, de l'an 1521, mon fils fut en grand danger de mourir. Le 16 d'avril (si nous comptons selon la coustume romaine), mon fils fit son entrée à Dijon. Le 22 d'avril, mon fils fit son entrée à Troyes, et là me trouva avec mes filles, la reine et la duchesse d'Alençon. »

Dans ce journal si naïf, si beau, si profondément senti, il n'est pas un événement de famille qui ne préoccupe Louise de Savoie, toujours craintive, comme toutes les mères, qu'on lui enlève l'amour de son fils et l'autorité sur sa personne. C'est un digne et chaud sentiment dans ce noble cœur; mais aussi, comme tout ce qui est ardent, il est absolu; Louise de Savoie veut gouverner François Ier sans partage; elle a tant fait pour lui! De là ses incertitudes, ses ressentiments contre tout ce qui tend à prendre puissance sur l'âme chevaleresque du roi de France. C'est dans ce dessein qu'elle a favorisé le mariage de madame Claude de France avec François Ier; la noble fille de Louis XII, mal faite, disgracieuse, n'a rien de cette éclatante beauté qui séduit par ses prestiges et gouverne par les caresses; son caractère, d'une

douceur angélique, est capable de faire le bonheur sans jamais s'imposer comme une opinion ou une nécessité. Ce caractère plaît à Louise de Savoie, la régente; elle voudrait que l'amour de François Ier s'absorbât dans madame Claude, et c'est avec joie qu'elle constate sa fécondité. Riche héritière de France, madame Claude a un puissant lignage [1], et Louise de Savoie nous raconte que ce fut à la Tour-du-Pin, en Dauphiné, que la reine sentit mouvoir en son sein sa petite fille Charlotte, qui naquit au château d'Amboise. Le premier enfant mâle du roi, qui prit le nom de François, Dauphin du Viennois, naquit onze mois après, toujours au château d'Amboise. Au bout d'un an vint au monde un second fils du nom de Henri, Dauphin ensuite après la mort de son frère [2]. Riche fécondité que celle de madame Claude, si bonne, si douce, et

[1] Les enfants de François Ier, en 1521, étaient : Louise, née à Amboise le 19 août 1515; Charlotte, née à Amboise le 23 octobre 1516; François, Dauphin de Viennois, né à Amboise le 28 février 1518; Henri, né à Saint-Germain-en-Laye, le 31 mars 1519; Madelaine, née à Saint-Germain, le 10 août 1520.

[2] Lettre de François Ier à Mons. du Bouchage, 1521-2. — Mss. de Béthune, vol. cot. 8490, fol. 7.

« Monsieur du Bouchaige, je vous escripvis naguerres que pour

la reine régente s'en félicitait, comme l'aïeule d'une longue lignée qui pourrait fixer la légèreté de François Ier; elle suit pas à pas la vie de son bien-aimé; elle voit et n'entend que lui depuis qu'il est au monde.

Le roi, tendrement respectueux envers sa mère, partage son amour de famille avec Marguerite, sa sœur, l'épouse du duc d'Alençon; comme François Ier, elle était fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et de Louise de Savoie; plus âgée de deux ans que son frère, elle conservait un certain ascendant sur son caractère et son esprit. Intelligence supérieure, elle fut nommée la merveille (la Marguerite), pierre précieuse de la cour de Louis XII, où enfant, elle étonnait par son ex-

les grands affaires que j'avais à supporter pour le faict de mes guerres, je voullois et entendois, qu'il ne fust employé pour la despense de la maison de mes enfants en toutes choses, que la somme de vingt cinq mille livres, depuis j'ay entendu par Mons. l'admiral, ce que avés communiqué par ensemble a son passer par Amboyse, du faict de la maison de mesd. enfans, suivant ce que lui en avois pareillement escript, et cognois bien que pour la conduite de lad. maison, seroit bien requis ordonner plus que lad. somme de vingt-cinq mille livres; néantmoins mes affaires sont tels et si urgens, que je ne puis ordonner pour mesd. enfans que la somme de vingt quatre mille livres tournois, pour l'année commancée au premier jour de janvier dernier passé, laquelle somme de vingt-quatre mille

trême facilité à parler toutes les langues, l'italien, l'espagnol et même l'hébreu; on ne peut dire la tendresse de François I[er] pour celle qu'il appelait sa mignonne, la Marguerite entre les Marguerites; elle se faisait remarquer non-seulement par la science, mais par l'élégance de ses vêtements et la grâce indicible de son langage. L'amour qu'elle avait pour son frère tenait de l'étrange; elle le suivait des yeux comme quelque chose qu'on craint de perdre; femme du duc d'Alençon, elle n'aimait qu'Amboise et résidait à l'abri de ses tourelles. Le vieux libertin énervé, le sire de Brantôme, si conteur de scandale, dit que « Marguerite de Valois, en fait de joyeusetés et de galanterie, montroit qu'elle en savoit plus que son pain quotidien. »

livres je veux et entens etre convertie et employée pour la despense de bouche et autres parties accoutumées, estre comptées ez espices du bureau de la chambre aux deniers par les maistres d'hostel de mesd. enfans, et non ailleurs; a ceste cause je vous prie et ordonne, surtout que dezirés me faire service, tenir la main à ce que lad. despense soit réduite, de sorte qu'elle n'excède lad. somme de vingt quatre mille livres, car croyés que si passe y a, je ne ferai pas etat d'en payer un denier, et si aurai cause de ne me contenter de ceux qui n'auront ensuivi mon vouloir et intention. Et a Dieu, Monsieur du Bouchaige, que vous ait en sa garde. Escript à Saint-Germain-en-Laye le neuvième jour de feuvrier.

« FRANÇOYS. »

Mais qui peut croire encore à toutes les médisances du sire de Brantôme, le plus grand menteur de ce temps, vieux chevalier en retraite, inventeur blasé de petites aventures ? Marguerite n'était-elle pas conteuse comme lui, aimante, lettrée et joyeuse de propos, pour faire rire à gorge déployée son bon frère le roi, chevalier aventureux, digné de son cœur et de sa face ?

Cette tendresse de mère, si forte dans Louise de Savoie, cette amitié de sœur si dévouée dans Marguerite, duchesse d'Alençon, furent fortement mises en émoi par une passion ardente et subite qui vint au cœur de François Ier. Parmi les femmes qui entouraient madame Louise de Savoie, il en était une fort belle, fille de Phébus de Foix, de la race des grands diseurs de chasse. Françoise de Foix[1], de cette illustre lignée qui avait des droits à la couronne de Navarre, s'était unie, enfant encore, à Jean de Laval de Montmorency, seigneur de Châteaubriand ; son éducation s'était faite dans les vieilles solitudes de la Bretagne. Lorsque Louise de Savoie, pour égayer ses cours plénières,

[1] Le maréchal de Foix (Lautrec), Lescun et Lesparre étaient frères de la comtesse de Châteaubriand.

eût rangé autour d'elle les plus nobles dames du royaume, Françoise de Châteaubriand fut invitée aux plaisirs et aux fêtes d'Amboise. Si l'on en croit la légende d'amour, le sire de Laval, jaloux et soupçonneux, ne voulut point consentir à conduire sa femme à la cour d'Amboise; or, pour la préserver, il avait fait deux anneaux de son scel: l'un, il avait dit à sa femme de le porter pour l'amour de lui; l'autre il l'avait gardé, et Françoise de Châteaubriand ne devait venir à la cour que lorsque son mari lui enverrait le second anneau dans une lettre scellée de ses armes. L'anneau fut dérobé par François Ier; et Françoise de Châteaubriand vint à la cour, presque à l'insu du sire de Laval; l'amour le plus tendre, le plus vif, couronna les sentiments du roi de France, qui aima passionnément la comtesse. Il unit sa devise à la sienne : la salamandre en feu à la pourpre et à l'hermine de Laval. Bientôt tout le monde connut la passion du roi, et la plus vive douleur fut au cœur de Louise de Savoie, la mère chérie. Quand on a aimé exclusivement un être en ce monde, quand il a échangé avec vous ses sentiments, la plus grande douleur est d'apprendre pour la première fois qu'il partage avec un autre l'amour qu'il

vous avait voué; ainsi fut Louise de Savoie lorsqu'elle vit son royal fils s'attacher à la comtesse de Châteaubriand. Dès ce moment, la lutte s'établit entre la mère et la maîtresse.

Cette ardente et tendre jalousie, Louise de Savoie la portait à tout ce qui s'approchait de François Ier. Charles, duc de Bourbon, si célèbre sous le nom du connétable, alors dans toute sa force et sa puissance, était non-seulement l'homme d'armes le plus brave, le plus digne de donner et de recevoir un coup de lance, mais encore le capitaine le plus expérimenté, le plus capable de choisir un champ de bataille, chose plus rare alors, car quel était le chevalier qui ne savait remplir une lice? A la bataille de Marignano, le connétable de Bourbon avait tracé l'ordre de la journée et dirigé ses mouvements de stratégie; il avait conduit fièrement les reîtres et les lansquenets dans leur attaque contre les Suisses; savant dans l'art de la guerre, il avait de plus cette parole vive, ce naturel qui parlait au soldat. Le roi le jalousait déjà; car dans le camp il était plus question parmi les soudards du brave connétable que de son suzerain légitime le roi de France. A côté de Bourbon est Armagnac, glorieuse et triste race; que de larmes dans son blason! Ar-

magnac venait aussi d'un connétable de France, celui qui avait embrassé dignement le parti de Charles d'Orléans contre les ducs de Bourgogne.

De cette lignée était issu Jean d'Armagnac[1], le compagnon de Dunois; péniblement absorbé par un de ces sentiments qui pèsent sur la vie comme la fatalité des anciens, il aima sa sœur, la séduisit, et voulut même légitimer cet ardent amour par le mariage comme dans la vieille Égypte; Armagnac, banni par arrêt du parlement, avec ses terres confisquées, devint le chef des bandes armées, ces grandes Compagnies que Louis XI prit à sa solde et proscrivit tour à tour; il mourut assassiné au siége de Lectoure[2]. Charles d'Armagnac, son frère, avait vu les cachots de la Bastille et les tours du Châtelet, où il resta quatorze ans, les fers aux mains et aux pieds; il n'en sortit que pour sceller la charte de donation de ses fiefs au duc d'Alençon, son petit-neveu[3]. Désormais les d'Armagnac prirent le titre de ducs de Nemours; et c'est un duc de Nemours qui se trouvait dans la grande noblesse

[1] Jean V succéda à son père Jean IV, dans le comté d'Armagnac, vers 1450.

[2] Le 5 mars 1473.

[3] Charles d'Armagnac mourut en 1497.

autour de Louis XII. Louis d'Armagnac, duc de Nemours, venait de ce Bernard comte de la Marche, le gouverneur de Louis XI; fils du malheureux duc de Nemours, mort sur l'échafaud [1], par la volonté impérative du roi, tueur de toute la belle noblesse. Louis de Nemours, imprudent chevalier, perdit le royaume de Naples et tomba une balle espagnole au cœur [2]; son comté-pairie fut érigé en duché au profit de Gaston de Foix, fils de Jean de Foix, vicomte de Narbonne et de Marie d'Orléans. Gloire à ce digne chevalier mort avec ses compagnons à Ravenne! Ravenne, noble victoire qui fit verser tant de larmes à la gentilhommerie de France! Il fut dignement remplacé dans sa lignée par Odet de Foix, plus connu sous le nom de Lautrec, un des braves chefs du règne de François Ier.

Cette noble cour du roi de France était riche en dignes capitaines. Accourez d'abord vous ici, dans la mémoire des âges, brave la Trémoille [3], sire de la vicomté de Thouars et de la principauté de Talmont; votre fief d'origine poitevine se rattachait au

[1] Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, fut décapité aux halles le 4 août 1477.
[2] A la bataille de Cerignole, le 28 avril 1503.
[3] Louis de la Trémoille était né en 1460.

berceau de la monarchie; vos aïeux avaient connu le prince Noir au temps des grandes batailles; vieillard déjà, combien de combats avaient noirci le front de la Trémoille depuis surtout son glorieux passage des Apennins, où il parut tellement blafardé de poudre et de mousqueterie que Charles VIII ne le reconnut pas, jusqu'à la bataille de Marignano, où il vengea ses échecs sur les compères les Suisses. A ses côtés, et au milieu des coulevrines, était tombé le prince de Talmont, son fils aîné, l'espérance de sa maison. Voici le capitaine Pierre du Terrail, sire de Bayard[1] : vous qui avez parcouru le Dauphiné dans la vallée de Grésivaudan aux montagnes, vous avez aperçu quelques pans de murailles, ruines de l'ancien château du capitaine Bayard? au milieu de ces débris où siffle le vent des grandes Alpes s'élevaient autrefois quatre tours féodales à vol de faucon, juridiction moyenne, quoiqu'il s'agît d'une ancienne chevalerie, éclat de la noblesse; elle n'était pas riche, et ses enfants cherchaient fortune dans les hautes maisons; Bayard, page du duc de Savoie, entra donc comme homme

[1] Bayard était né en 1476. On possède sa vie écrite par son secrétaire, sous le nom du *Loyal serviteur*. Paris, 1527, in-4°.

d'armes dans la compagnie du sire de Ligny, duc de Luxembourg; chaque grande race avait ainsi une compagnie de lances qu'elle confiait au plus fort. L'adolescence chevaleresque de Bayard se passa dans le royaume de Naples, au temps de la conquête des Français; le dernier, il y était resté avec sa compagnie dans un château fortifié sur le beau golfe; et les annales chevaleresques retentissaient encore du défi de Bayard et de Soto Mayor le fier Espagnol. A chaque époque il faut un type d'honneur comme il faut un type de couardise; les sentiments hauts et bas ont besoin de se personnifier; et c'est ce qui explique la vaste renommée de Bayard. Il ne suffisait pas d'en faire un chevalier sans peur comme du connétable ou du comte de Saint-Pol, ou bien un chevalier sans reproche, comme le vieux la Trémoille; Bayard reçut la double renommée d'un chevalier sans peur et sans reproche; pieux de sentiment, exalté d'honneur, il reproduisait le modèle de ces nobles et grands chevaliers dont les belles histoires traduites en prose faisaient les délices des castels sous François Ier. Il n'était pas de plus petit homme d'armes qui ne parlât des prouesses du capitaine Bayard, soldat brave et digne, mais très-médiocre conducteur d'armée, comme la plu-

part des gens d'armes. Le capitaine Bayard n'était plus qu'un vieux soudard purifié par la lecture des romans de chevalerie et du Théâtre ou *Verger d'honneur*, par maître André de la Vigne.

Anne de Montmorency [1] devait ce prénom désormais patrimoine de sa race à la reine Anne de Bretagne, femme de Louis XII; comme Bayard, la Trémoille et Gaston, il avait commencé sa carrière en Italie, là où se donnaient les vaillants coups d'épée. Italie, théâtre éternel des batailles de la chevalerie de France, aux temps anciens comme aux époques modernes, belles terres disputées comme un vêtement de soie et d'or! Anne de Montmorency avait combattu à Ravenne, à côté de Gaston de Foix; à Mézières, acceptant le défi du comte d'Egmont, il lui fit mesurer la terre à six pas. Montmorency fut fait maréchal de France, dignité fort haute et fort restreinte; de trois, les maréchaux sous François Ier, furent élevés à quatre seulement et le sire de Montmorency fut merveilleusement distingué parmi eux. C'était certes bien quelque chose de se placer hors ligne dans cette grande

[1] Anne de Montmorency était né à Chantilly, en 1493. Les Montmorency possédaient l'Ile-Adam, Chantilly et Enghien, qui tombèrent ensuite dans la lignée des Condé.

chevalerie, qui comptait la Palice-Chabannes, Lautrec, Fleuranges, sans oublier les dignes fils de la maison de Lorraine, chefs de ces compagnies de lansquenets. Nul ne peut méconnaître la grandeur des Guise dans notre histoire; les Guise, sauveurs du peuple et si dignes de la couronne! Parmi cette chevalerie, l'homme peut-être qui inspira le plus de confiance au roi, ce fut un gentilhomme de bonne souche du nom de Mottier de Lafayette, petit-fils de ce brave de Lafayette, le compagnon de Charles VII dans la recouvrance de son héritage. Lorsqu'on parcourt la correspondance intime de François Ier, on trouve plus de cent lettres adressées par le roi à M. de Lafayette, alors gouverneur de Picardie et des villes maritimes qui bordaient les côtes en face de l'Angleterre [1] : est-ce l'importance de cette position ou bien l'amitié personnelle du monarque pour Lafayette, qui appelait cette correspondance? Le gouverneur de Picardie était bien posé pour surveiller toutes les démarches des Anglais; d'Amiens l'on pouvait ainsi connaître la situation des Pays-Bas espagnols, l'état des esprits aux villes de France, et de là toute la

[1] Elles sont presque toutes dans le recueil des Mss. de Béthune.

sollicitude de M. de Lafayette, devenu pour François I[er] ce que M. Dubouchage était pour son ami Louis XI, l'homme de confiance et de bon conseil.

Entouré de cette noble et brillante famille de chevalerie, François I[er] devait gouverner sa monarchie, et les mœurs, les habitudes de sa cour devaient s'en ressentir. Les règnes de ses prédécesseurs avaient été empreints d'un caractère tout différent; Louis XI avait donné aux habitudes royales, à la vie de château un caractère morne, silencieux; les fêtes étaient bannies des sombres manoirs entourés de murailles épaisses, de pont-levis et de chaînes : comment fêter les joies de la vie quand on n'entendait autour des tourelles du Plessis que le cri des archers de la garde, et dans les veilles de la nuit, la cloche du couvre-feu ou le battement des ailes des mille corbeaux voltigeant autour des crevasses festonnées par le temps. Sous Louis XI, tout fut pour ainsi dire transformé en prison.

A ce prince succéda Charles VIII; la gentilhommerie longtemps comprimée, a besoin de respirer l'air des champs, les courses lointaines. De là cette campagne en Italie et cette course vers Naples, véritable souvenir des croisades. On s'est ennuyé de solitude, de crainte et de silencieuses

méfiances; vient alors un prince jeune, aventureux, qui présente à la chevalerie ardente un but lointain de conquêtes sous un beau ciel. Quand les trompettes sonnent, l'étendard royal court vers Naples, et les jours de malheur ne sont point venus encore! Le règne de Louis XII est comme une continuation et un développement de l'époque de Charles VIII. Sous la branche d'Orléans se forme cette riche pléiade de chevaliers qui combattent et meurent au champ de guerre: Gaston de Foix, la Trémoille, Bayard. Louis XII n'a pourtant qu'un côté de la chevalerie : c'est au demeurant un prince processif, procédurier, qui préfère une bonne ordonnance à un tournoi. Ces habitudes de judicature ne favorisent pas les plaisantes coutumes de cour, la vie des châteaux d'Amboise et Blois est monotone; on se préoccupe trop de parlement et de lois de justice pour songer à la chevalerie.

Maintenant voici François Ier aux nobles manières. Les jeux et les folles joies ont commencé déjà sous la régence de sa mère; Louise de Savoie a fait pénétrer les caprices de femmes dans la cour; non pas qu'on doive croire, comme le récite Brantôme, à une publique dissolution de mœurs, à ces liaisons honteuses dont le récit semble tant com-

plaire au vieux conteur débauché; la cour de François I[er] est galante, les femmes y prennent de l'influence et font dominer les goûts de plaisir et de petites choses. A l'imitation des chevaliers du moyen âge, le roi choisit une dame de ses pensées, et ses compagnons de bataille l'imitent; on a, et on l'avoue, une noble maîtresse dans cette vie de cour et de tournoi qui domine la génération. Or, l'enfance de François I[er] s'était passée dans le royal château d'Amboise ou dans la belle cité d'Angoulême. La Touraine, pays de plaisance, séjour des rois depuis Charles VII, pauvre roi réfugié à Orléans, à Blois, puis à Bourges! Le pays de la Loire était semé de châteaux au milieu de magnifiques campagnes, semblable à de beaux diamants sur un ruban d'émeraudes. Non loin du sombre Plessis-lès-Tours s'élevait Amboise, souvenir si bien conservé des manoirs féodaux de l'époque de Charles VIII [1]; les grandes tours à ponts-levis, les portes à herse, les cours d'honneur, les salles de festin et de banquet : noble château d'Amboise! si les vieux chevaliers se levaient de leurs tombeaux, ils recon-

[1] Le château d'Amboise est un des monuments qui rappellent le mieux la manière de Charles VIII.

naîtraient encore debout l'antique donjon qui vit leurs fêtes, et tes cours qui retentirent de leurs joyeuses passes d'armes! Dans ce manoir d'Amboise, François Ier scella sa première charte sous la tutelle de Louise de Savoie, sa mère; plus avancé dans la vie, il jeta non loin de là les premiers fondements du château de Chenonceaux [1], car déjà il aimait le luxe des bâtiments et les magnificences souveraines. Amboise, Chenonceaux et Chambord me paraissent signaler les trois manières d'architecture du XIVe au XVIe siècle; Amboise, c'est la vieille forme toute féodale, à tourelles fortifiées, comme on en voit les débris sur le Rhin et le Rhône; Chenonceaux signale un peu plus cette influence italienne qu'on appela la renaissance. Un mélange de tous les styles se retrouve dans Chambord avec ses parcs, ses vastes bâtiments.

Que de souvenirs pour cette belle terre de Touraine! Le tombeau de saint Martin lui a porté bonheur! Si la vieille abbaye de Marmoutier rappelle l'époque gauloise, le Château-Regnault, si gracieux, et les murailles si élevées de Loches nous reproduisent le moyen âge. Ces tours de Loches que la

[1] Le château de Chenonceaux est à deux lieues d'Amboise.

grande main du temps a fauchées ou sillonnées de ruines, virent deux souvenirs de la monarchie. A Loches, Agnès Sorel aima son royal amant pour la première fois [1], et sut lui inspirer l'héroïque énergie des batailles. A Loches aussi, le vieux cardinal de la Balue fut enfermé dans la cage de fer que Louis XI fit tout exprès construire par messire Dubouchage, son spécial ami. Marche, marche, pèlerin des ruines ! vois-tu ce château gothique, dont les pans de tourelles debout ressemblent à des géants qui se défient sous la voûte du ciel? c'est le château de Langeais, jeté sur la frontière de Bretagne; au xve siècle, il s'y passa de belles noces; les diseurs de science gaie firent entendre leurs vieilles flatteries, car Anne de Bretagne épousait le noble roi Charles VIII. Chinon fut aussi le château de plaisance d'Agnès Sorel, et il me semble voir au milieu de ces débris l'étendard de la sainte fille qui balança les trois fleurs de lis sur le front royal de Charles VII [2].

Le goût des grands bâtiments est une passion que François Ier rapporte de son premier voyage en Ita-

[1] Le tombeau, ou pour parler plus exactement, le souvenir d'Agnès Sorel s'y trouve encore tout entier.

[2] Le grand railleur Rabelais est aussi de Chinon.

lie, des palais de Gênes, de Florence et de Milan; il a jeté les yeux sur plusieurs points de ses domaines qu'il veut agrandir et orner. Chambord et Chenonceaux seront ses demeures de Touraine, où enfant il a joué. Maintenant c'est dans le Parisis même qu'il va déployer sa magnificence; François Ier porte à la dernière exaltation le goût de chasse; partout où des bois immenses se mirent dans des étangs ou dans les mares du cerf aux abois, il aime à s'abriter; antique coutume des rois chevelus. Est-il un pays plus couvert de noires feuillées que le Parisis! A quelques lieues seulement vers la Normandie, l'immense forêt de Saint-Germain, solitude druidique, tant les ombrages en sont épais; le sanglier y trace ses pesants sillons, le chevreuil bondit et le faisan bat ses lourdes ailes, comme l'autruche au désert. A Saint-Germain, François Ier veut élever un rendez-vous de chasse, sorte de pied-à-terre pour la vénerie; c'est presque là toujours l'origine des maisons royales et des magnifiques palais. Au midi, il trace déjà le plan d'une reconstruction de Fontainebleau, antique manoir qui vit Philippe Auguste enfant; il s'y égara un jour sur son cheval de varlet, et il courut tant qu'il y prit une pleurésie, selon le récit des chroniqueurs

de Saint-Denis [1]. François Ier voulut grandir cette demeure des ancêtres; tout rempli de ses impressions de Milan, de Venise et de Gênes, il conçut dans sa pensée un vaste plan de château, qu'il accomplit dans une autre période de son règne. Au nord, le manoir de Villers-Cotterets fut jeté au milieu des forêts qui se liaient à Compiègne: qu'êtes-vous devenue, magnifique demeure des Valois? Quelle destinée vous a été réservée dans la tempête des âges? Vous êtes aujourd'hui une prison de mendiants; mieux vaut pour les monuments de l'histoire cette grande destruction à coups de boulets que la colère de Richelieu imprima au front des hautes tours de Pierrefonds, aux mêmes solitudes de Compiègne. Au moins ces ruines ne sont pas dégradées.

Comme tous les rois ses ancêtres, François Ier voulut les embellissements de Paris; la vieille cité formait alors un tout bien ramassé autour des murs que Philippe Auguste avait fait construire, et que Charles VI avait agrandis. Paris en l'île avait successivement grimpé sur la colline par le pèlerinage de Sainte-Geneviève et de Saint-Étienne du Mont;

[1] Voyez mon travail sur *Philippe Auguste*.

vers le village de Saint-Marcel, au midi; et par l'autre point la mélifiante université avait ses jardins, ses prés fleuris, où s'esbattaient les clercs et étudiants privilégiés, jusqu'à la tour de Nesle. En passant la Seine par le pont Notre-Dame, tout couvert de moulins municipaux, et le Pont-au-Change portant maintes maisons, près du Chastelet, on descendait dans le quartier des ouvriers et dignes marchands, sous la protection de leurs maîtres saint Denis et saint Eustache, où se voyait le cimetière des Innocents, et quelle belle dignité bourgeoise que celle de marguillier de Saint-Eustache ! Entre la Bastille et Saint-Gervais, le roi Charles V, de sage mémoire, avait élevé un bel hôtel entouré de vergers et de beaux treillis qu'il baptisa du nom de Tournelles, à cause de la multitude de tours. Cet hôtel, bien situé, non loin de la rivière et de la Bastille Saint-Antoine, avait deux entrées, et la principale du côté du Pas-de-la-Mule, car on ne pouvait y entrer qu'à cheval, et les dames sur mule et haquenée.

Toujours sur la rivière de Seine et en longeant était le Louvre, en face de la tour de Nesle[1]. Vaste

[1] Pour prendre une juste idée de Paris à ce temps, il faut tou-

château tourellé, sorte de pont fortifié pour défendre la porte Saint-Honoré; le Louvre était la demeure des rois, comme Plessy-lès-Tours, la Bastille et Vincennes. Plus tard ils avaient préféré les Tournelles avec leurs jardins, fontaines, préaux et treillis épais où pendaient les beaux fruits d'automne. Soit que le terrain du Marais fût trop bas et humide, soit que les bâtiments fussent vieillis, Louise de Savoie désira pour elle et pour son fils une autre demeure: irait-on se loger en la tour du Louvre ou du Temple? il n'y avait là aucun esbattement; on advisa donc un terrain fort large et fort beau, en dehors de la porte Saint-Honoré, et qui appartenait au sire de Neuville; il s'appelait les Thuilleries, à cause que très-anciennement on y faisait des tuiles et ardoises. Il fut donc passé une curieuse convention entre le roi et le sire de Neuville : « Comme depuis deux mois de séjour en notre bonne ville et cité de Paris, avec notre très-chère et très-amée compagne, la royne et notre très-chère dame, fait continuelle résidence en notre maison des Tournelles, assise près la Bastille Saint-

jours recourir à ce plan admirable presque en relief, hôtel par hôtel, trouvé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Je préfère cette manière aux froids tracés des plans modernes.

Anthoine, en laquelle notre dame et mère s'est, par aucuns jours, trouvée mal disposée de sa santé corporelle, tant à l'occasion de la situation du lieu qui est humide, paludens et en basse assiette, voisin et près des immondices et esgoûts de l'un des quartiers de notre ville qui autrement et à ces causes nous ayons par aucuns nos principaux officiers et serviteurs fait voir et visiter plusieurs lieux, places, maisons et édifices à l'entour de cette dicte ville, et nous même en personne ayons veu et visité certaines maisons, édifices, cours et jardins, clos de mur, appartenants à notre amé et féaul conseiller, secrétaire de nos finances et audiencier de France, Nicolas de Neufville, scituez et assis éz faux-bourgs de la porte Saint-Honoré et de la rivière de Seine, sur le chemin allant de la porte à nos bois de Boulogne et Saint-Cloud, lesquels nous avons trouvé de notre part bien édifiez et à nous très-agréables, et principalement pour ce que notre dame et mère jouit aucuns jours, s'est continuellement tenue esdite maisons, tient encore à présent, et très-bien trouvée en bonne disposition et santé de sa personne, au moyen de quoi elle a désir et affection de soy y tenir, etc., ce qu'ayant fait entendre audit sieur de Villeroy, avons donné en échange la terre

de Chantelou près Chartres, sous Montlery, estimé quatre mille livres contre lesdites maisons estimées six mille livres, et vulgairement appelées les Thuilleries [1]. »

Ainsi furent acquises les Tuileries. Les parcs et les jardins, artistement dessinés, étaient fort rares alors; on préférait les grandes forêts aux épais ombrages; les jardins à compartiments étaient délaissés pour les vergers où pendaient en espaliers la pêche et le bon raisin de chasselas, comme aux treilles de Fontainebleau, si connues des archers de la garde. Ces symétries de parcs et d'arbres chevelus étaient inconnues au vieux temps; on s'occupait beaucoup plus de l'individu que de la majesté des masses. Les beaux jardins potagers étaient à l'usage du peuple, les arbres chevelus à l'usage des grands; les uns, symboles d'utilité pratique, les autres, des systèmes et des théories de la féodalité.

Sous les Carlovingiens, comme à l'époque des Capets, on comptait une haute hiérarchie d'officiers de palais, entièrement confondue dans l'organisation féodale. Fallait-il donner la coupe au suzerain, tenir son cheval de bataille, sceller ses chartes, il y

[1] Paris, 12 février 1518, *Collection Fontanieu, portef. ad ann.* 1518.

avait pour chacun de ces offices un tenancier de la couronne; dans la marche du temps chacun de ces services du suzerain avait pris une plus grande extension, et s'était en quelque sorte civilisé. D'abord la vénerie : quel plus noble délassement que la chasse aux bois épais? François Ier, fou de courir le cerf à travers les taillis, aimait à franchir les mares d'eau sur un coursier fougueux, sans s'inquiéter des périls. Le roi s'était heurté plus d'une fois aux troncs d'arbres, et son corps était couvert de meurtrissures. La vénerie aux toiles se composait de cent archers sous un capitaine, qui suivaient le roi aux camps pour dresser ses tentes; parmi eux étaient choisis les six valets de limiers et les douze veneurs experts sur tous les faits du courre, selon le livre de Mgr. Phœbus, et à ladite vénerie devaient être constamment attachés cinquante chiens courants de belle prestance[1].

[1] « Le roy a une venerie, qui s'appelle la venerie des toiles là où sont cent archers sous le capitaine des toiles à cent sols le mois, qui ne servent que de dresser les toiles et portent grand vouges à pied, et sont tenus les dits archers quand le roi va à la guerre en personne aller avecq lui pour tendre ses tentes, et sont compris du nombre des gardes, quand le roy est en camp, et à cinquante chariots, six chevaulx à chacun chariot qui ne servent que de mener les toiles par tout où le roy va et les planches pour les tentes. Ce

Ne confondez jamais la vénerie et la faulconnerie, noble éducation des dames, des jeunes pages dans le castel. Courir le cerf, suivre à la trace le sanglier, faire la louveterie à travers les plus épaisses forêts, c'était l'art du maître veneur. Le faulconnier avait pour mission de dresser les fiers oiseaux de chasse : adressez-vous pour cet art à messire Raoul de Cossé, premier panetier de France; élevé au titre de grand faulconnier, il commande à cinquante gentilshommes, tous très-habiles à dresser le faucon, et à cinquante faulconniers aydes. Aux volières royales voltigent plus de trois cents oiseaux tous bien dressés, la crête à la tête et l'éperon à la patte. Tous marchands d'oiseaux doivent tribut au grand faulconnier, et nul n'oserait les vendre sans la licence dudit officier. C'est lui qui préside à la mue, et alors toute la faulconnerie est suspendue, si ce n'est qu'on laisse quelques faulcons pour voler sur les perdrix [1]. Oh!

capitaine a aussi 6 valets de limiers, et douze veneurs à cheval et son lieutenant, et a cinquante chiens courans et six valets de chiens pour les pencer. » (Fleuranges, *cy devise de l'estat de la venèrie.*)

[1] « Quand ce vient à l'esté, ils vont mettre leurs oiseaulx en mue; mais toujours il en demeure quelques uns pour voler les perdreaux avec les vautours, les lenerets et les tiercelets, et à une autre façon de faire merveilleusement belle la venerie et la faulconnerie; car

qui nous rendra ce noble art de la faulconnerie, où sont les fiers oiseaux parés de leur bec et ongle d'argent, par les gracieuses mains des damoiselles?

Il n'y avait donc nul art plus plaisant au roi que la vénerie, et dans l'état militaire des châteaux, les veneurs formaient une des quatre compagnies, à savoir : vénerie, faulconnerie, gardes et artillerie. Les gardes se composaient de deux cents gentilshommes, « gens expérimentés et hommes qui ont bien servy ès bandes porteurs d'enseignes, guidons et vaillants hommes, qui ont tenu place pour mettre autour de la personne du roy, et ont lesdicts gentilshommes cent pour cent, et un chef un capitaine, dont est pour l'heur présente le grand sénéchal de Normandie, et

quand se vient à la Sainte Croix de may qu'il est temps de mettre les oiseaulx en mue, les veneurs viennent tous habillés de vert avec leurs trompes, et les faulconniers hors de la cour, pour ce qu'il fault qu'ils mettent leurs oiseaulx en mue, et le temps des veneurs approche pour courir les cerfs à force, et quand ce vient la Sainte Croix de septembre, le grand faulconier vient à la cour, pour ce qu'il est temps de mettre les chiens aux chenils, et chasse tous les veneurs hors de la cour, car les cerfs ne valent plus rien ; mais le roy qui est à présent, faict tout autrement, car il chasse hyver et esté, et prend beaucoup plus plaisir à la venerie, qu'il ne fait à la faulconnerie, et peut monter la despence de la fauconnerie à trente six mille francs sans l'estat dudict grand faulconnier. »

(Fleuranges, *cy devise de l'estat de la faulconnerie du roy de France.*)

l'autre le vidame de Chartres, qui sont deux grands gentilshommes bien fondés de rentes, et on baille tousjours lesdictes charges à gens de grosse maison, et ont d'estat lesdicts capitaines chacun deux mille francs, et les gentilshommes sous eux vingt escus le mois, et portent haches autour de la personne du roy et font garde et guet la nuit quand le roy est au camp; mais en tout temps ils le font le jour, et vous asseure quand lesdictes bandes sont en armes, que c'est une bien merveilleusement forte bande, car il y a es deux bandes quatorze ou quinze cents chevaulx combattants, et la pluspart tous gens expérimentés. Après cette garde, vous avez les plus prochains de la personne du roy, vingt-cinq archers écossois, qui s'appellent les archers du corps [1]. »

Pourquoi, parmi ces gardes, y a-t-il un si beau privilége pour les Écossais? c'est que, depuis Charles VII proscrit et sans ressources, les gardes écossaises avaient donné le plus noble témoignage de fidélité à la couronne? Le roi Louis XI, si méfiant pour tous, s'abandonnait à la garde écossaise, à ces dignes archers qui s'abritaient dans les casemates des tourelles. Les gentilshommes, les archers des

[1] Fleuranges: « *cy devise de l'estat des gardes du roy de France.* »

villes, pouvaient aisément conjurer contre la vie du suzerain si tristement murée à Plessis-lès-Tours; mais les braves archers de la garde écossaise obéissaient en aveugles sans rien s'enquérir. Leur costume était pittoresque et bien riche; ils portaient « un sayon blanc à une couronne au milieu de la pièce devant l'estomac, et sont lesdicts sayons tout couverts d'orfeverie depuis le hault jusques en bas, et sont lesdicts archers sous la charge du sieur d'Aubigny, et couchent les plus près de la chambre du roy. Ledict sieur d'Aubigny est capitaine de tous les Écossois qui sont dans ces vingt-cinq, et encores cent hommes d'armes qui ne sont point compris ès gardes, et lesdicts Écossois incontinent qu'il est nuict et que le capitaine de la porte avec ses archers s'en est allé, va querir les clefs le capitaine des cents Écossois, non pas des vingt-cinq, et ont en garde la porte [1]. » Les archers écossais étaient donc les véritables gardes des corps royaux avec charge de veiller sur la personne du monarque.

A leur côté étaient quatre cents archers français avec hoquetons aux couleurs du roi, tout couvert d'orfévrerie, rangés par compagnies de cent hommes,

[1] Fleuranges : « *cy devise de l'estat des gardes du roy de France.* »

ainsi que les Suisses des ligues et cantons auxquels les portes étaient confiées. Enfin, venaient les gardes de la prévôté, qui assistaient le prévôt dans ses jugements pour les délits commis en l'hôtel. L'artillerie du roi formait une bande et compagnie à part, sous le grand maître; et qui aurait nié la belle tenue de l'artillerie, arme nouvelle qu'on cultivait avec ardeur sous M. de Genouillac? On façonnait les longues coulevrines semblables à des dragons de feu; les mortiers à bombes venaient d'être essayés au siége de Bresse; le canon jetait des boulets de pierre de soixante livres pesant; l'artillerie était destinée à d'autres miracles.

Quand la guerre appelait au loin ces nobles compagnons de batailles, rien de mieux; ils passaient les Alpes, les Apennins, pour saluer Milan, Brescia, Venise, Naples, et leur incessante activité était ainsi préoccupée par la gloire. Mais que faire de ces bouillants gentilshommes lorsque la paix oisive les retenait aux châteaux du roi ou dans leurs propres manoirs : comment les distraire par des délassements dignes d'eux? La chasse au courre, au cerf était bien une image des aventures à travers champs, mais dans ce plaisir de la solitude le seigneur ne brillait que par ses meutes,

ses limiers, ses chevaux ardents. Il fallait un luxe de cours plénières, d'armoiries, de festins, à ces gentilshommes, pour se grouper en joyeuses bandes, se voir, se visiter, essayer en troupes dans des rencontres militaires si leur bras était toujours fort et leur armure de fine trempe; ce qui donnait grande popularité aux tournois. Une erreur historique serait de reporter plus loin que Charles VII l'époque la plus brillante des tournois. Au XIIe siècle, on se heurtait, sans doute, en combats singuliers, mais les joutes, les fêtes, les carrousels ne prirent une empreinte royale, une solennité grandiose qu'au temps de la chevalerie galante depuis Charles VII jusqu'à François Ier.

Le peintre, l'artiste, le régulateur de ces tournois, ce fut René d'Anjou [1], le digne comte de Provence, imagination fertile, singulière, qui passe sa vie à colorier la belle image des fêtes, à grouper l'amour, la malemort, les mystères de la Fête-Dieu, l'enfer, le purgatoire, le paradis, sorte de Dante artistique et décorateur. René d'Anjou, dans les loisirs de la ville d'Aix en Provence, avait écrit

[1] René d'Anjou, né le 15 janvier 1408, mourut à Aix, le 10 juillet 1480; il portait les titres de roi de Jérusalem et de Sicile, d'Aragon, duc d'Anjou, de Bar, comte de Barcelonne et de Provence.

de sa main et enluminé un beau livre qui prend le titre *des Tournois du roi René* [1]. On le dirait un vieux roi d'armes, chargé de résumer le code des joutes d'armes. Ecoutez, vous tous, les solennités de ces passes de camp? Lorsqu'un prince ou roi veut donner fête et tournoiement à la chevalerie, il doit mander les messagers en tous lieux pour annoncer ses nobles intentions; les varlets d'armes qu'il choisit pour messagers doivent être polis, bienséants, et ne porter armes de guerre, car ils sont envoyés de paix et de plaisir. Sur leur poitrine et sur leur bonnet ils doivent arborer l'écu armorié de leur seigneur, car chacun montrera ses cimiers, ses supports de blason; le royal artiste a dessiné toutes les armoiries avec un fini parfait. Les messagers arrivent en face de la tourelle; les archers du seigneur les aperçoivent et la trompette sonne : que veulent donc ces beaux varlets, ces écuyers qui viennent de loin sur leur coursier? ils requièrent remettre charte scellée de leur sire au comte ou au châtelain de séant. « Entrez prud'hommes sous cette herse, et vous serez les bien accueillis! Sénéchal, menez ces messagers en la cour,

[1] Il est à la Biblioth. du Roi l'une des plus riches curiosités.

festoyez les avec du vin nouveau et du pain d'épice, ou de la cervoise. » Un genou en terre, les messagers remettent leurs lettres scellées au seigneur du castel, qui porte en son écu Bourgogne, Champagne, ou Anjou.

Le tournoi sera brillant! Quels préparatifs! quelle fête! les prud'hommes, vieux chevaliers, sont arrivés comme juges du camp; ils n'ont pas revêtu encore les armes de guerre; leur pacifique justaucorps est serré; ils ont couronné leur chef d'une toque surmontée d'une plume de héron. A quelle distance s'élève l'estrade pour les seigneurs, les dames, les jeunes varlets? est-elle assez haute, assez largement posée? le bois est bon, très-reluisant, on le garnira d'étoffes; les banderoles flottantes diront les couleurs de chaque chevalier. La lice est-elle parfaitement ordonnée? le terrain est-il uni, sablé; les cordes qui tiennent les chevaux sont-elles de bonne nature, et les prud'hommes qui briseront à coup de haches d'armes ces faibles obstacles en donnant le signal sont-ils suffisamment experts? Il faut maintenant visiter les écus, les pièces d'armes du blason, afin que nul chevalier discourtois ou rustre ne s'introduise dans une si belle compagnie : celui-ci porte une barre de bâtar-

dise; celui-là un lambel de lignage[1]. Par les pièces de l'écu, on savait les actions, la vie, la famille de chacun; certificat vivant de l'honneur des chevaliers de toute une lignée. La foule incessante encombre la cour d'honneur, le champ clos de la chevalerie; on se presse, on se réjouit d'espérance, lorsqu'on entend le son aigu des trompettes et bucines annonçant la passade ou pas d'armes, qui indique les lieux que traversera la procession des chevaliers avant de se rendre aux tournois. Quelle noble mêlée, quelle poussière glorieuse!

La scène des tournois est bien dessinée par le roi René, véritable tumulte de chevaliers qui se heurtent, se précipitent; leurs coursiers, entièrement caparaçonnés, gênent un peu leur mouvement; leur tête est surmontée d'un casque et cimier parfaitement travaillés où apparaît un symbole

[1] L'art du blason est le plus doux passe-temps des âmes élevées; hélas! que de fausses pièces aujourd'hui. Le hibou a niché dans le noble nid du faucon. Sur la chevalerie il n'est rien de plus précieux que le livre de Sainte-Palaye, noble cœur à l'érudition naïve et sainte. J'oublie toutefois les beaux travaux du père Ménestrier, de l'ordre des Jésuites; sa *Méthode raisonnée du blason*, son *Traité de la chevalerie ancienne*, Paris, 1683; et son *Traité des tournois et joutes*, Lyon, 1669, sont de remarquables travaux d'histoire.

et souvent l'armoirie entière [1]. Leur corps est couvert de toute pièce : cuissards, cuirasse, brassards, sans qu'on puisse apercevoir les moindres jointures. Le roi René a poussé l'exactitude si loin qu'il a crayonné à part toutes les pièces de l'armure pour que les prud'hommes puissent les comparer et les examiner à bon droit.

Si le règne de François Ier est l'époque de la chevalerie forte et galante, elle est également celle des armoiries et des devises qui se lient et se touchent dans le blason. C'est du XIVe au XVIIe siècle que les armoiries se régularisent par des signes héréditaires. Jusqu'ici les blasons se montrent irréguliers, capricieux ; on ajoute des pièces aux écus sans motif. Mais à mesure que les titres deviennent fixes, les dignités plus certaines, les marques distinctives prennent un autre caractère de perpétuité.

[1] Voici quelques pièces sur les riches vêtements des tournois.

Quittance d'une somme payée au plumassier du roi. — 19 août 1517. *Collection Fontanieu, portefeuille.*

« En la présence de moy.... notaire et secrétaire du roi notre sire, Claude Coquet plumassier suyvant la court dud. seigneur a confessé avoir eu et receu de Jehan Testu, conseiller et argentier d'icelluy seigneur, la somme de dix-huit livres tournois pour le payement de 4 XIInes plumes simples toutes blanches acheptées de luy dès le moys de novembre mil cinq cens et quinze pour servir au roy notre d. seigneur, et douze autres gentilshommes retenuz par icelluy sei-

On commence à distinguer exactement les couronnes de duc, de marquis, de comte, de vicomte et de baron sur le chef; les supports reproduisent de bizarres souvenirs, la licorne si svelte, le griffon ailé, le lion lampassé; les émaux sont régulièrement écartelés de gueules, de sable, de vair, d'or, d'argent, d'azur avec l'opale, les cimiers hauts et parlants. Chaque blason porte désormais son cri d'armes qui exprime le caractère, la valeur, le souvenir des ancêtres. Ce grand symbolisme des devises, François Ier en travaille le sens et la portée; il se complaît à en composer avec sa sœur, la Marguerite bien-aimée [1]; il est peu d'armoiries qui n'aient leurs cris d'armes, depuis *Mont-joie Saint-Denis,* du grand blason de France, jusqu'à ces petites devises

gneur, pour estre de sa part à combattre à pied à la barrière avec et contre luy en la seconde cour du chastel de Vigesve le jour du Tournoi qui fist en lad. ville a courir la lance à l'annel pour la venûe des seigneurs magnifiques Jullien et Lorens (de Medicis) frère et nepveu du pappe notre saint père. »

« Quittance pour le tailleur du roy d'une somme à lui payée pour fournitures à façons d'acoustremens qui devoient servir à un Tournoy au château de Vigevano et qui fut donné à Romorantin. »— 3 fevrier 1518. *Collection Fontanieu, portefeuille.*

[1] Marguerite avait plusieurs devises : 1° Un souci tourné vers le soleil avec ces mots : *Non inferiora secutus;* 2° Un lis entre deux marguerites, avec cette inscription : *Mirandum naturæ opus.*

de *Dieu soit en ayde, Fortis et fidelis,* si répétées sur les blasons de chevalerie.

Deux grands tournois, magnifique spectacle, furent donnés, dans cette première période de François Ier, l'un à Romorantin avec toute la solennité de la chevalerie, et dont il est partout question dans les chroniques; il occasionna sans doute de fortes dépenses, car plusieurs acquits de pelleteries, soies, draperies, en sont restés à la Chambre des comptes. Romorantin, cette belle contrée du Blaisois, peuplée de nobles châteaux, était parfaitement située pour les solennités d'un tournoi; il s'y prolongea quinze jours et il s'y brisa soixante-huit lances. Depuis le pas d'armes de Baudricourt et ses gorgiales festes, on n'avait rien vu de si merveilleux que cette incessante mêlée de chevalerie où François Ier assista en juge du camp. Le second tournoi fut célébré dans l'entrevue du Drap d'or, lorsque Henri VIII, roi d'Angleterre, vint saluer le roi de France; il s'y brisa également de bonnes lances, avec cette jalousie nationale qui séparait depuis des siècles les Anglais des chevaliers de France. A Romorantin, tout fut courtois comme dans une fête; mais au camp du Drap d'or on se combattit en véritables ennemis, avec ce terrible

acharnement des hommes de bataille. Le sang coula et l'on eut à réciter des douleurs de part et d'autre.

La chasse, la guerre, les tournois, formaient comme la trilogie dans la vie de ces vaillants compagnons. Cependant à ces hommes étrangers aux cultures de l'esprit, il fallait sous le foyer domestique des jeux, des distractions, le soir, lorsque la lampe d'hiver éclairait la salle du château. Le jeu le plus antique, le plus vénérable dans les us et coutumes, c'était les échecs : comme le jeu des osselets, avait-il son origine dans les souvenirs de la Grèce et de Rome? ou bien fut-il transporté en France de l'Orient avec les présents du calife? Les pièces colossales des échecs du trésor de Saint-Denis se rattachaient à la période carlovingienne; il semble voir encore ces preux compagnons du grand Charles remuer de leur large main gantée de fer les pièces diverses de l'échiquier, le roi, le fol, la tour; crier de leur voix retentissante cette expression de victoire : *Echec et mat*, comme aux champs de guerre ils annonçaient la chute du gonfanon ennemi. On reportait l'origine des cartes à la folie de Charles VI, et le trésorier des épargnes n'avait-il pas payé : « à Jacquemin Gringonneux, peintre, cinquante-six sols parisis pour trois

jeux de cartes en or et à diverses couleurs, pour l'esbatement du pauvre roi? » Aux romans de chevalerie, il est dit que les varlets et pages s'esbattaient avec les cartes et peintures. Durant les émotions à Paris, sous les Bourguignons et les Armagnacs, les cartes en prirent les couleurs et les souvenirs, en reproduisant les costumes de Charles V à Charles VI; les rois tous fourrés d'hermine: Alexandre, César, David, Charlemagne se montrent avec le trèfle ou fleur de lis des champs, la pique des batailles, le cœur d'amour et le carreau de l'arbalète. A leur côté, les nobles et chastes dames Judith la forte, Rachel la pure, Pallas l'antique, et Argine le poétique nom des romans de chevalerie. Quant aux varlets, sous leur riche costume qui ne reconnaît le brave Lahire, l'Hector d'Homère, Ogier le Danois de l'époque carlovingienne, et le fier Lancelot du Lac, des traditions de la Table ronde? Les cartes reproduisaient par leur nombre les troupes de chevalerie, les compagnies des hommes d'armes sous les varlets, car le titre de servant et de varlet n'était alors nullement vil, et il y avait de nobles hommes qui le portaient, la tête fière et haute. Maintenant mêlez les cartes, coupez, faites le jeu: que signifient ces quatre qua-

drilles, si ce n'est les factions qui déchiraient le royaume à l'époque de Charles VI, les partis de France, d'Angleterre, de Bourgogne et d'Isabeau de Bavière [1] ?

C'est la représentation de tout un mystère que le jeu des tarots : l'empereur, la reine, le chevalier de la coupe et de l'épée, la tour si haute, le fol du roi, le pendu à la triste figure, et la malemort de la danse macabre. Merveille à voir que tout cela s'agiter dans les combinaisons du jeu qui plaisait tant aux dames dans les longues soirées d'hiver; sorte de reproduction vivante des actes de la vie. Laissez aux vieux chevaliers les échecs qui brisent le crâne par les combinaisons; aux soudards, aux Suisses, aux lansquenets, les dés qui bruissent dans le cornet de cuir, comme les ossements d'un pendu qu'agite le vent; les dames, les jeunes gentilshommes, sous François Ier, préférèrent les cartes peintes, enluminées d'or et de carmin, qui amu-

[1] Il existe de savantes *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, par Bullet, Lyon, 1757, petit in-8°, dédié au marquis de Paulmy. V°. aussi *Eclaircissements historiques sur l'invention des cartes à jouer*, par l'abbé Rive, dans sa *Notice d'un manuscrit de la bibliothèque du duc de la Vallière, intitulé le roman d'Artus, comte de Bretaigne*, Paris, 1779, in-4°.

sent les yeux et délassent l'esprit, car cette société aimait les jeux, l'agitation, les plaisirs. Quand on parcourt le journal de Louise de Savoie, si tendre, si alarmée sur la vie de son fils, on ne voit que souvenir de blessures que François Ier a reçues en jouant et s'esbattant comme un fol page qu'il était. On se séparait en troupes : « Il faut, disaient les pages, assiéger le comte de Saint-Pol, le sire de Bourbon dans son hôtel où il dort pleinement. » Et alors tous ces jeunes hommes s'armaient de bâtons, de roseaux, se groupaient en troupes pour escalader les murs, et l'on dirigeait la guerre à coups de pommes et de boules de neige, si l'hiver était en froidure. La dure empreinte que François Ier gardait au front, cette cicatrice qui l'avait obligé de raser sa tête, il l'avait reçue dans ces fols jeux de bâtons et d'épées; plus étourdi qu'un page, le roi ne craignait pas le péril, il se jetait l'esprit en joie, partout en aveugle, et c'est ce qui alarmait sa tendre mère.

Cette société festoyait incessamment carnavals, coutumes, feux de joie, anniversaires : étiez-vous de la basoche, clercs, escoliers, que de fêtes et esbatements dans les prés et champs, et folies pour les jours de fêtes? Ici les masques, momerie et

charivari [1]; puis la chevauchée de l'âne faite en la ville de Lyon [2], ou le plaidoyer de maris ombrageux [3] sur le privilége des masques qui tiennent les dames en exhaussement et bonne émotion; là le bœuf gras qui fait sa procession en toutes les villes [4]; la fête des fous [5], et la Mère Folle de Dijon. Le fondateur de cette fête fut un comte de Clèves, allié de la maison de Bourgogne; et plus de cinq cents bourgeois s'amusaient tous portant le bonnet à trois couleurs, signe de la marotte des fous; la Mère Folle avait cinquante hommes pour sa garde, syndics de la ville de Dijon, par mandement de monseigneur de Bour-

[1] *L'origine des masques, mommerie, bernez et revenez es jours gras de caresme prenant, menez sur l'asne a rebours et charivary, le jugement des anciens pères et philosophes sur le subject des masquarades, le tout extrait du livre de la mommerie de Claude Noirot, juge en mairerie de Langres.* A Langres, par Jehan Chaveau, imprimeur et libraire, 1609.

[2] *Recueil de la Chevauchée faicte en la ville de Lyon le dix septiesme de novembre* 1578, *avec tout l'ordre tenu en icelle.* A Lyon, par les trois supposts.

[3] Plaidoyer 52, des *arrests d'amours,* 2 vol. in-8°, Amsterdam, 1731.

[4] Voyez l'origine du bœuf gras dans un ouvrage d'Alexander ab Alexandro intitulé *Genialium dierum,* lib. VI.

[5] *Mémoire pour servir à l'histoire de la fête des fous, qui se faisoit autrefois dans plusieurs églises*, par du Tilliot. Lausanne, 1741, in-4°.

gogne. A chacune réception on disait mille folies, dans le brevet de maîtrise : « L'an mil courant, après celui climatérique de la rocelle, au mois où les volailles sont de saison, les enfants de par mère mirélifiques et superlatifs loppinants de l'infanterie ; à tous fous, archifous, lunatiques, vieux et nouveaux almanachs, sans calendriers, passavants, sans arrêts, présents, futurs et à venir, salut [1]. » En tout le royaume n'existait-il pas la confrérie des enfants sans souci[2], en lutte perpétuelle contre *maistre Ennuy* le plus blême de tous les hommes? et le prince de plaisance, le prince d'amour, le prince de la plume [3], puis l'abbé des cornards d'Évreux [4] qu'on

[1] Lettres originales d'un gentilhomme de Bourgogne (du Tilliot), sur l'institution de la *compagnie de la Mère Folle de Dijon*, insérées dans le *Mercure*, janvier 1724.

[2] Clément Marot, qui avait passé une partie de sa jeunesse avec *les enfants sans souci*, a composé pour eux une ballade (1512).

Qui sont ceux-là qui ont si grand'envie
Dedans leur cueur et triste marisson
Dont cependant que nous sommes en vie
De maistre Ennuy n'escoutons la leçon ?

[3] Voyez *Traité de la chevalerie ancienne et moderne*, par le père Ménestrier.

[4] *Abbas cornadorum. Les triomphes de l'abbaye des cornards, sous le receveur en décimes fagot, abbé des cornards, contenant les criées et proclamations faites depuis son advénement jusqu'à l'an présent, plus l'ingénieuse lessive qu'ils ont conardement montrée aux jours*

menait promener dans la ville et les villages de la banlieue, monté sur un âne, et si grotesquement habillé. Quelles folles paroles, quels joyeux propos : « De notre bon âne, du meilleur, du plus excellent, nous devons faire la fête; en route il trouve un chardon et lui coupe la tête. [1]. » Quel bon réveil que celui de Roger Bontemps [2], type d'une époque réjouie: dévidez le jeu de la pelote, bons chanoines d'Auxerre [3]. A chaque fête, à chaque anniversaire son divertissement; à la Saint-Jean, un pétillant feu de joie; à la Saint-Martin, à Noël, à Pâques, danses et banquets joyeux.

La plus belle, la plus réjouissante de toutes ces fêtes, était celle de l'antique et magnifique ville d'Aix, qu'institua le bon roi René d'Anjou; une procession était alors le dénombrement de la cité, l'expression d'un noble souvenir. A Beauvais, à la Fête-Dieu, les femmes précédaient les hommes en souvenir de Jeanne Hachette, la courageuse fille.

gras en l'an 1540. Rouen, 1587, petit in-8° (très-rare). — Voyez une savante explication sur ce sujet dans le *Mercure* d'avril 1725.

[1] *De asino bono nostro*
Meliori et optimo
Debemus faire fête.
En revenant de Gravignariâ,
Un gros chardon *reperit in viâ;*
Il lui coupa la tête.

[2] *Mercure*, décembre 1737.

[3] *Mercure*, mai 1726.

René d'Anjou, ce roi artiste qui dessina son beau blason de Hongrie, face d'argent et de gueules; de Sicile, d'azur semé de fleurs de lis d'or, au lambel de gueule; de Jérusalem, d'argent avec une grande croix intencée d'or; d'Anjou, d'azur semé de fleurs de lis d'or, bordé de gueules, et sur le tout, d'Aragon d'or à quatre pals de gueules. Ce René, qui façonnait les tournois, les passes d'armes, voulut aussi laisser les statuts de sa belle procession en la ville d'Aix en Provence, représentation de tout un mystère du moyen âge.

Au doux mois de mai, quand le souffle tiède du printemps a ranimé les fleurs, le peuple se rassemble; les gentilshommes doivent élire le prince des amoureux, et le peuple son dictateur; et avec ceux-ci se fait élection du roi des cabaretiers, des maquignons, des manouvriers. Ces choix accomplis, chacun va prendre à l'hôtel de ville son costume bigarré comme un blason. Ce cri aigu des fifres et des tambourins, c'est la passade qui annonce la procession de la Fête-Dieu [1]: partout s'agitent les

[1] *Explication des cérémonies de la Fête-Dieu d'Aix*, par Antoine Ruffi, de Marseille, 1655.—*Esprit du cérémonial d'Aix en la célébration de la Fête-Dieu,* par Pierre Joseph de Haitze; Aix, petit in-12,

bannières; le cortége va suivre cette rue, ce carrefour. Enfants, peuple et bons bourgeois, la fête s'annonce : quel est ce personnage la couronne au front, le sceptre en main, qu'une multitude de démons harcèlent? il saute de droite et de gauche comme un possédé; une femme est parmi les démons et y représente la concupiscence; la multitude donne à ce roi le nom d'Hérode, expression de la royauté abrutie avec ses mauvaises passions et ses instincts vicieux. A quelques pas vient l'*armette* ou la petite âme, enfant gracieux, nu comme le Jésus de la crèche. Ainsi, à côté de la royauté sensuelle, l'innocence persécutée portant sa croix; heureusement, pour la préserver s'offre l'ange gardien, et tous deux se réfugient sous le signe de la rédemption; en vain les démons les poursuivent en exprimant la passion charnelle. Peuple inconstant, voici ton ingratitude : Moïse montre les tables de la loi aux Juifs réunis qui se groupent sous le veau d'or; alors un d'entre eux jette un chat vers les cieux, image de la trahison et de la gourmandise; souvenir de l'Égypte et de la longue captivité; à ceux qui adorent le veau d'or on peut bien

1758. — *Explication des cérémonies de la Fête-Dieu d'Aix en Provence*; Aix, in-12, fig., 1777.

rappeler la servitude des bords du Nil. Alors se montre la reine de Saba, l'admiratrice de Salomon, celle qui loua sa sagesse; noble, richement parée, ses contours sont moelleux et cadencés. Le roi René a composé lui-même l'air de la reine; ses trois dames d'atour dansent autour d'elle, tandis que son chevalier tient l'épée nue surmontée d'un petit château de carton, symbole et attribut de la royauté féodale. Ce beau mystère de la ville d'Aix représentait encore les trois mages, le massacre des Innocents, la purification du temple, la passion du Sauveur du monde; saint Christophe, expression des géants; les chevaux frux ou fringants, jeux des nobles gentilshommes qui multipliaient les évolutions alertes dans des chevaux de carton richement caparaçonnés.

La cérémonie de la Fête-Dieu d'Aix, ou pour parler plus exactement, la représentation du mystère, est la plus exacte expression des jeux, des folies de l'époque de François Ier, où tous les plaisirs étaient bruyants et les cérémonies agitées. Temps curieux! à côté de la dignité de roi de France, il y avait celle de roi des ribauds, de pape des sots, d'abbé des cornards; on raillait, on plaisantait sur les choses même saintes; la langue n'avait pas ce

caractère de précision et de chasteté des époques plus raffinées ; et au-dessus de tout cela une fidélité, une croyance de gentilshommes, qui faisait considérer comme une action lâche, déshonnête, le manquement à sa parole. A la première époque de François Ier commence l'élégance des formes et des costumes véritablement chevaleresques : en guerre, l'armure pesante et lourde ne se distinguait que par la trempe de l'acier et le fini du travail, si admirablement façonnée avec des représentations de bataille, comme sur le bouclier d'Achille ; au castel, à la cour, les gentilshommes avaient un costume d'apparat pour les fêtes et les délassements. Les hommes portaient la tête rasée, le front haut et nu, la barbe longue et pointue ; le roi avait peu de cheveux, et jamais l'imitation ne se fait attendre quand le souverain a pris un costume ; sur cette tête rasée on portait habituellement un bonnet de soie ou de velours, relevé d'une longue plume ; on l'appela chapel, comme diminutif de chaperon ; la calotte fut laissée aux clercs, le mortier aux magistrats. Louis XI seul avait adopté un moment la calotte, car il tenait peu à la dignité du costume ; la médaille de la Vierge, en plomb, relevait seule cette coiffure de cuir ou de soie salie par l'usage et le temps.

Ce changement notable dans le costume dont j'ai parlé, s'opère surtout dans la première période de François Ier : le pourpoint et les culottes furent tailladés, les manches plissées et touffues sur l'épaule. Le roi, un peu gros des épaules et du cou, voulait dérober ce manque d'élégance. On ne couvrit plus son corps d'un ample manteau, alors raccourci selon la méthode italienne; le soulier à la poulaine tombait en désuétude comme un vieil usage de Charles VI. Sur la poitrine, chacun portait ses armoiries, afin de dire à tous son origine. Un chien en laisse, un faucon sur le poing, étaient le témoignage vivant de la race noble.

Les femmes, sous François Ier, changèrent également leur vieux costume du xive siècle. Sous Philippe le Bel, les miniatures nous les représentent un bonnet énorme et pointu sur la tête, comme aujourd'hui encore les femmes du pays de Caux. Du haut de cette coiffure pend un riche voile de gaze très-fine, qui dérobe les cheveux; le cou et une partie de la gorge se voient à nu. Au xve siècle déjà, cette mode s'est modifiée: voici le costume d'Isabeau de Bavière ; cette femme si élégante et si légère porte un bonnet en cœur fort élevé, surmonté d'une aigrette d'où pend un long voile; par-

tout d'étincelantes pierreries sur le cou, au bras. Les dames étaient très-déréglées dans leurs caprices ; « surtout les accoutrements de tête étoient fort étranges [1] ; car les dames portoient de hauts atours de la longueur d'une aune ou environ, aigus comme des clochers, desquels descendoient par derrière de longs crêpes à riches franges, comme étendard. » Ce genre de coiffure excita vivement l'anathème des prédicateurs ; un carme fit tant de bruit qu'aucune femme n'osa paraître à ses sermons avec ses *hennins*. « Mais, après le sermon, elles relevèrent leurs cornes comme les limaçons, lesquels, lorsqu'ils entendent quelque bruit, retirent et ressèrent tout bellement leurs cornes, et ensuite, le bruit passé, les relèvent plus grandes que devant. Lors firent les dames après le département du carme. »

Rien de plus coquet que le costume des femmes sous François Ier : on détacha les cheveux en boucles surmontés d'une petite toque à l'espagnole ; on échancra les tuniques de manière à mêler l'éclat de la chair aux feux des pierreries; un corset prit exactement la taille ; Charles VIII apporta d'Italie la robe de velours courte qui laissait voir les pieds. Ainsi était vêtue Mme de Châteaubriand. Ces petits

[1] Paradin, *Annales de Bourgogne*.

détails ne sont point étrangers à la grande peinture d'une époque; ils y entrent comme des éléments essentiels; les faits généraux ont une physionomie uniforme, monotone; l'histoire ne prend d'intérêt que par ces tableaux de mœurs et d'habitude. Quand les temps ont passé sur les générations mortes, on aime à reproduire toutes les traces qui les font connaître: ne vous est-il jamais arrivé de vous arrêter dans une vive et profonde contemplation devant ces tombeaux des vieux âges, où se trouvent représentés un seigneur et sa femme, les mains jointes, froids comme le marbre, et priant ainsi le Dieu éternel de les recevoir dans sa miséricorde? Ces cœurs que la tombe a refroidis, ces corps que les vers destructeurs ont dévorés, vivaient pourtant à ces brillantes cours : il y a quelques siècles, que, revêtus de riches habits, ils assistaient aux fêtes de chevalerie, aux bruyants tournois; notre imagination ne peuple-t-elle pas ces tombeaux de fantômes brillants, couverts de justaucorps, de pourpoints et de capels de velours? Telle est l'histoire : elle se complaît à pénétrer dans les vieux temps pour les faire revivre; et on ne les fait revivre qu'en dessinant tous les traits mêmes les plus indifférents d'une époque.

CHAPITRE II.

ESPRIT LITTÉRAIRE DE LA PREMIÈRE PÉRIODE DE FRANÇOIS Ier.

État des lettres au xve siècle. — Tendance de la littérature. — Dernière trace des trouvères et des troubadours. — Les romans de chevalerie. — Traduction en prose. — *Le Roman de la Rose. Le Rosier des guerres.* — *Les Déduits de la chasse.* — Poésies de Christine de Pisan. — De Charles d'Orléans. — Histoire. — Tendance des chroniques au xive et xve siècles. — Froissard. — Philippe de Commines. — Influence de la renaissance. — L'Italie a-t-elle agi sur la France ? — Dante. — Boccace. — Bojardo. — Arioste. — Guichardin. — Machiavel. — Ce qui produit la renaissance. — Études grecques. — Les langues. — La philosophie. — Le droit. — Influence sur l'esprit littéraire. — Clément Marot. — Rabelais. — Fondation des études. — Les savants à Paris. — Esprits de texte, de philosophie et de discussion.

1400—1525.

Un fait considérable par le jour nouveau qu'il jette sur l'histoire nationale, a été déjà indiqué dans ce livre ; c'est qu'il existait une littérature large,

complète, curieuse surtout, à l'instant où le XVIe siècle apparut avec son principe et sa force de rénovation. Le moyen âge fut une époque très-littéraire, et lorsqu'on jette les yeux sur cette masse de poëmes produits par les XIIIe et XIVe siècles, et sur les milliers de manuscrits qui révèlent l'esprit et les mœurs de cette époque, on ne peut contester la présence d'un génie puissant et fort.

Sans doute cette littérature a ses formes et son type spécial, aujourd'hui vieillis; elle passe avec les habitudes d'un temps, mais quels sont les produits de l'esprit qui ne s'avancent pas vers d'incessantes rénovations? quelle est la forme qui peut se promettre l'immortalité? Cet amour-propre de chaque génération pour ses œuvres est une tristesse orgueilleuse de notre nature, une de ces vaines protestations contre la mort de toutes choses. Qui sait ce que deviendront les feuilles que nous jetons aujourd'hui au vent des passions? Les XIVe et XVe siècles eurent leur littérature nationale; quelques débris existaient encore de ces poésies des trouvères et des troubadours, chants si populaires aux cours plénières du moyen âge; ils se récitaient comme les noëls de la crèche, le cantique des pastourels aux longues veillées du soir.

La popularité littéraire la plus grande, la plus généralisée à cette époque, se rattache surtout aux poëmes de chevalerie qui avaient si profondément remué les époques féodales. Nulle renommée poétique ne put se comparer à cette pléiade de grands romans, depuis *Roland* jusqu'à *Lancelot du Lac* et *Tristan le Lionoys*. Le triomphe de la littérature chevaleresque et nationale s'accomplit dans la période de Charles VII à François Ier; elle exerce son influence de courage et d'honneur sur toute cette génération. Un siècle devient ce que la littérature le fait; quand elle répand de nobles idées, il inspire de belles actions; avec des livres immondes, qui peut espérer une certaine grandeur de sentiments? Ce sont les poëmes de *Roland* et de *Lancelot* qui produisirent Bayard et la Trémoille; la loyauté des grandes histoires de chevalerie prépara un siècle si pur dans la renommée. Cette popularité des romans du moyen âge s'accrut et se multiplia par les traductions en prose qui, presque toutes, datent de la période Louis XI à François Ier; la langue primitive des poëmes versifiés avait vieilli; cette continuité de rimes jetées dans des milliers de vers avait de la monotonie : bien des mots n'étaient plus compris par cette génération, et d'ail-

leurs on pouvait grandir encore dans des traductions les caractères et les héros des poëmes du moyen âge. Tel fut le labeur littéraire des XIVe et XVe siècles : partout on se mit à l'œuvre pour rendre en prose les vieilles histoires de Turpin, les romans de Charlemagne et de la Table ronde, les nobles exploits des paladins, la gigantesque histoire de Roland, mort à Roncevaux, quand la vaillante arrière-garde de Charlemagne est écrasée sous les rochers étincelants. Oh ! qu'ils sont tristes les entretiens d'amour de Lancelot du Lac et de madame la royne Genièvre[1]. Voici Tristan le Lionoys, les quatre fils d'Aymon sur leur noble cheval, Bayard ; flétrissure éternelle sur toi, Ganelon de Mayence, et sur toute cette race discourtoise de Pinabel ! Au XVIe siècle, tous ces romans de chevalerie reçurent de longs développements sous l'impulsion de François Ier, à qui la plupart furent dédiés. Quand vous parcourez la longue galerie des Manuscrits à la Bibliothèque du Roi, partout de droite et de gauche vous voyez ces immenses volumes qui contiennent les romans de nos aïeux, écrits avec une patience, une résignation de copiste

[1] Comparez mes travaux sur *Charlemagne* et *Philippe Auguste*.

indicibles. Dès que l'imprimerie se popularise un peu à Venise, à Padoue, ces longs romans apparaissent sous les investigations et les corrections même des Aldes; comme ce sont les livres populaires, on spécule sur cette littérature; les tirages se font en grand nombre pour l'usage des dames, des varlets dans les veillées du castel. On abrége même ces loyales légendes à l'usage du peuple. Le petit poëme des *Quatre Fils d'Aymon*, ce livre naïvement résumé, qui se vend encore par milliers dans les campagnes, eut sa première origine sous François Ier. Et la galante histoire *de Pierre de Provence et de la belle Maguelone*, et *Jehan de Saintré*, et *la Dame des belles Cousines*, et *maître Jean de Paris* et *la princesse de Navarre*. Tous ces abrégés des longs romans ou légendes chevaleresques furent écrits à cette première période, avec cette popularité des nobles choses et des grandes actions qui contribue plus qu'on ne croit, à l'esprit franc et loyal de toute une génération de gentilshommes.

A côté des vastes poëmes de chevalerie, le livre alors le plus répandu ce fut *le Roman de la Rose*, qui (par un phénomène peut-être unique dans la littérature) garda la souveraineté de la mode pen-

dant plus de deux siècles; l'auteur primitif du roman de la Rose est Guillaume de Lorris[1], mais le livre dut son éclat à Jehan de Meung[2], le détracteur des choses saintes et des dames. Chaque période de vingt ans a son livre dominateur, populaire, et *le Roman de la Rose*[3] ne fut jamais détrôné: pourquoi cela? c'est qu'il reproduisait en langage mystique ou moqueur les sentiments, les idées, les émotions contemporaines; c'était à la fois un traité d'amour, une dissertation de théologie, et un tableau allégorique de la vie sociale : que signifie cette ardente convoitise pour conquérir la rose? Qui défend cette entrée du beau castel en fleur? La rose est-elle le symbole de la sagesse ou de l'amour? Cette incessante intervention de dame théologie, au milieu des bocages fleuris, fait du *Roman de la Rose* un symbolisme scolastique que la génération seule savait expliquer, car un livre ne

[1] Guillaume de Lorris, né à Lorris, près de Montargis sur la Loire, mourut en 1240.

[2] Jean de Meung, né à Meung-sur-Loire, près d'Orléans, au milieu du XIIIe siècle, mourut vers 1322.

[3] La Bibliothèque Royale possède un grand nombre de Mss. du *Roman de la Rose;* les plus curieux sont les nos 2739 et 2742, fonds de la Vallière, et surtout le no 196, fonds de Notre-Dame, écrit vers 1330.

peut être populaire que lorsqu'il est bien compris par les masses.

La *rose* devint désormais le titre formulé de toute production; lorsqu'une forme a des succès elle trouve nécessairement mille imitateurs. Il y a toujours le troupeau qui accourt derrière la pensée mère; on écrivit donc *le Rosier des guerres*, sorte de méthode dictée par Louis XI, afin de donner à son successeur quelques pensées de politique et de stratégie; *le Verger d'honneur* récita la campagne de Charles VIII en Italie et à Naples. Désormais, dans les miniatures, on ne voit que bosquets et vergers avec la rose qui s'épanouit, fusion de l'idée amoureuse dans la scolastique. *Les Déduits de la chasse* [1] apparaissent aussi comme une manière d'expliquer l'art si populaire de courir les bois au son du cor retentissant. Nul ne peut égaler le livre de Phœbus de Foix sur le courre des bestes sauvages et des oiseaux de proie [2]. Dame théologie s'ap-

[1] *Les Déduits de la chasse* furent écrits par Gasse de la Bigne, sur l'ordre du roi Jean, pour l'instruction de son fils Philippe. Bib. Roy., Mss. du Roi, n° 7626.

[2] *Le Miroir de Phœbus, des Déduits de la chasse, des bestes sauvages et des oyseaux de proie*, Bib. Roy., Mss. Cet écrit de Phœbus a été imprimé avec celui de Gasse de la Bigne.

plique à tous les arts, à toutes les sensations. Phœbus ne s'occupe si activement de la chasse que parce qu'elle fait éviter les sept péchés mortels; or, qui fuit ces maudits péchés selon notre foi, doit être sauvé : « doncque bon veneur aura en ce monde joye, laisse et après aura paradis encore. » Avec les *Déduits* viennent aussi les formes des *royaux lignages,* sorte de généalogies historiques. Ainsi, *rose, vergiers, branches, royaux lignages*, voilà la même uniformité de ces titres populaires qui se produisent à chaque époque.

Deux caractères poétiques me paraissent clore la poésie purement moyen âge: Christine de Pisan et Charles d'Orléans apparaissant dans la période de moins d'un siècle d'intervalle. Christine de Pisan [1], cette femme extraordinaire, non moins célèbre que Marie de France parmi les poëtes anglo-normands, est tout entière mêlée aux règnes de Charles VI et de Charles VII. Adversaire poétique du *Roman de la Rose,* Christine défend les femmes contre les calomnies de Jehan de Meung [2]; il n'est aucun des tristes

[1] Christine de Pisan, née à Venise vers 1463, vint à l'âge de cinq ans se fixer à Paris avec sa famille. On ignore l'année de sa mort.

[2] Avec la manie contemporaine de voir de la politique en tout,

événements de cette époque agitée qu'elle ne célèbre avec un cœur chaud et patriotique; or, quel que soit l'éclat de sa poésie, elle reste encore dans les idées et les formes du moyen âge, et dans les traditions de Guillaume de Lorris, de Jehan de Meung et de Chastellain; l'esprit de renaissance ne s'est point imposé à Christine.

Charles d'Orléans[1] appartient à la même forme poétique; sa vie a été celle d'un brave et digne prince toujours en armes; captif à la triste défaite d'Azincourt, il console sa prison par les ballades et les rondeaux; poëte de la vieille société, il chante l'amour comme les trouvères et les romans des preux; s'il remplit ses vers d'idées ingénieuses, pures et fines, elles n'empruntent rien qu'aux traditions du passé, qu'à ses souvenirs, à cette longue lignée de poésies chevaleresques qui prennent leur origine aux romans des douze Pairs, sans nulle intervention encore des livres de la Grèce et de Rome.

on a fait de Christine de Pisan presque un écrivain de journaux, dans un essai qui a paru en 1838.

[1] Charles d'Orléans, fils aîné de Louis de France et de Valentine de Milan, né à Paris en 1391, mourut le 4 janvier 1465. Les Bibliothèques du Roi et de l'Arsenal possèdent les Mss. des poésies de Charles d'Orléans; elles ont été publiées par M. Champollion.

La patrie a une littérature à elle, fine, spirituelle, sans mélange de mots latins et de pensées classiques; non, ce n'était pas une époque sans esprit et sans lumière, comme un point ténébreux jeté entre l'ère romaine et le XVIe siècle, que ce moyen âge qui finissait par cette pléiade poétique du *Roman de la Rose*, d'Alain Chartier, de Chastellain, de Catherine de Pisan et de Charles duc d'Orléans. Le dirai-je? c'est avec une indicible mélancolie que je vois s'éteindre alors cette littérature nationale sous la lourde pesanteur de l'école savante.

Et en histoire, quels plus beaux monuments que les chroniques du XIVe siècle? Depuis Charles V, la Chronique de Saint-Denis, devenue pour ainsi dire le journal officiel de la royauté, est dictée par le chancelier; l'histoire, telle que l'a comprise Juvénal des Ursins [1], n'accepte pas un seul fait qui ne soit d'une vérité absolue, authentique, afin qu'on puisse dire, même en justice : « cela se lit aux chroniques de Saint-Denis, en France. » Ce caractère de vérité en histoire est déjà une admirable chose, et

[1] Jean Juvénal des Ursins, né à Paris en 1388, suivit d'abord la carrière de la magistrature, puis l'état ecclésiastique, et parvint à l'archevêché de Reims en 1449; il mourut le 14 juillet 1473. Son frère Guillaume fut chancelier de France de 1445 à 1472.

quoi de supérieur à cette enquête accomplie avec une réputation d'authenticité si grande qu'on la prend en témoignage! Qui peut s'égaler à Froissard? Nous tous historiens orgueilleux et philosophes; nous tous superbes juges des nations, avons-nous quelque chose de comparable à ces tableaux animés, à ces peintures fraîches, si colorées, à ces admirables tapisseries de castels que le chroniqueur étale sous nos yeux? Aujourd'hui même c'est un titre de gloire que de ressembler à Froissard, dont les récits apparaissent comme les arabesques qui ornent les vieux Manuscrits sur parchemins, ou bien comme les pierres brillantes qui couvrent les missels.

Quelle est notre œuvre qu'au bout de cinq siècles on pourra lire encore comme cette belle Chronique de Froissard? Et vous tous, Monstrelet [1], Georges Chastellain [2], Juvénal des Ursins, n'êtes-vous pas des historiens à mettre en parallèle avec les plus belles œuvres de l'antiquité? Vous êtes des penseurs aussi, mais à travers la robe naïve de vos impressions et sans pédantismes d'école. Voulez-vous

[1] Enguerrand de Monstrelet dont on ignore l'année de la naissance, mourut vers 1453.

[2] Georges Chastellain, né à Gand en 1404, mourut à Bruges en 1474.

une tête sérieuse à pensées de gouvernement? voici Philippe de Comines [1], qui nous a fait si vivement pénétrer dans la vie intime de Louis XI au Plessis-le-Parc; grand peintre, il a de plus que Froissard l'intelligence des questions politiques; il a vu et touché les affaires. Tandis que Froissard, simple conteur, nous introduit naïvement dans la vie publique de la société, Philippe de Comines va droit au cœur de Louis XI et nous dévoile ses replis profonds.

Il a fallu constater un fait primitif, fondamental, quand on touche l'époque de la renaissance; c'est que cette influence du XVIe siècle sur la marche de l'esprit humain n'a été véritablement qu'une cause de transformation, et non un principe de création. Antérieurement il existait une riche et forte littérature avec ses œuvres, son caractère; le XIVe siècle était splendide en poésies, en histoires, en chroniques; peut-être toutes ces œuvres n'avaient-elles pas ce type de pureté correcte qui marque l'antiquité grecque et romaine; mais elles avaient ce charme de nationalité naïve qui remue profondément l'imagination et le cœur. Ce

[1] Philippe de Comines, né au château de Comines, près de Menin, en 1445, mourut le 16 août 1509.

qu'on appelle la renaissance des lettres nous vint évidemment par l'Italie, la véritable voie de communication par où les idées grecques et romaines arrivèrent au milieu de nous.

Elle fut riche et magnifique aussi, la littérature italienne depuis Dante jusqu'au Tasse; mais je l'ai dit déjà, ce serait une curieuse question à examiner que celle de savoir si l'idée première de cette littérature ne vint pas de la France, et si les Italiens, par exemple, ne furent pas seulement de spirituels arrangeurs du moyen âge. L'opinion commune est que François I[er] rapporta de Milan, de Florence et de Venise, les premières impressions du beau, et que de là date la renaissance des idées et des formes littéraires; or je ne crois pas ceci complétement exact. Après les premiers essais d'une muse dont les efforts et le caractère ne sont pas parfaitement dessinés, Dante peut être considéré comme le fondateur et le père de la littérature italienne. Sa vie nous rappelle une circonstance qui le rattache à la pensée de l'école française : Dante vint étudier à Paris et au milieu des orages, des factions, l'impression de ses premières études ne s'effaça jamais. En comparant la partie religieuse de sa poésie avec les fortes

études théologiques de l'université de Paris, on pourra trouver la vive empreinte des idées et des débats philosophiques de l'époque; son divin poëme, on le dirait emprunté aux porches de pierre de quelques cathédrales, à ces sculptures immobiles où l'on voit le ciel reproduit par la nef des bienheureux, l'échelle mystérieuse de Jacob, puis le purgatoire et l'enfer qui s'ouvre pour les tourments éternels. Ces idées du moyen âge ne sont point italiennes; Giotto, qui le premier les dessina aux fresques du Campo Santo de Pise, est postérieur au Dante; lui-même fut un écolier d'université et le compagnon du Dante à Paris. Les basiliques de Rome et de Florence ne présentent aucun de ces types de cathédrales de France et d'Allemagne; ces lugubres tableaux n'allaient pas aux riantes pensées de l'Italie[1]. Dante n'a emprunté que la belle langue de la patrie; ses idées mystiques, il les a transportées du ciel grisâtre du nord, de ces disputes d'université qu'il avait écoutées dans son logis de la rue de la Calandre.

Boccace, plus peut-être que le Dante encore,

[1] C'est à Pise, à Florence qu'il faut étudier cette comparaison de la littérature et des arts.

doit la pensée de son œuvre immortelle à la France du moyen âge. Lorsqu'il plaça, gracieux conteur, les récits de son *Décameron* dans la bouche des jeunes femmes couronnées de fleurs sur les bords de l'Arno, n'avait-il aucun souvenir de ces récits de fabliaux si populaires aux XI[e] et XII[e] siècles? La science gaie lui était-elle absolument étrangère? Comment se fait-il que ses idées, ses écrits, ses aventures, correspondent merveilleusement avec les lais, les ballades et les fabliaux surtout? seulement l'inimitable forme reste avec lui comme une création. La forme s'approprie toutes les idées, et les fait siennes : c'est son droit; elle est à l'idée ce que la parole est à la pensée, ce que le vêtement est au corps.

Si Pétrarque a profondément connu l'antiquité, en restant dans les conditions classiques, s'il s'est empreint des chants d'Horace, d'Ovide et de Catulle, qui sont, pour la poésie, ce que les beaux vases, couverts de satyres et de nymphes, enlacés sous la pampre de la villa Borghèse, sont pour l'art dans sa pureté, le poëte n'en est pas moins resté de l'école du moyen âge par la création et la forme. Laure n'est point la femme lascive de l'antiquité, mais la châtelaine, la noble dame de la

chevalerie. Les chroniques, rapportées dans le recueil de Muratori, constatent que, dans le XIIIe siècle déjà, les chants des troubadours et des trouvères étaient familiers à l'Italie; les joyeux enfants de la langue d'oc parcouraient les cités, et, s'inspirant de ce beau ciel, récitaient sur les places publiques de Milan, de Florence, de Rome, les nobles souvenirs de la chevalerie.

A l'époque de Louis XI, où les premiers romans de Charlemagne et de la Table ronde furent traduits en prose, ils devinrent très-familiers en Italie; leur popularité s'accrut par les éditions confiées aux Aldes Manuce. Il y eut alors des exemplaires dans toutes les cités, et leur influence se fit sentir sur les grands poëtes de l'Italie, à partir de Bojardo [1] jusqu'au Tasse lui-même. L'Arioste, le plus riche d'imagination d'eux tous, [2] n'est-il pas l'admirable interprète des épopées du moyen âge? Enlevez-lui cette forme spirituelle, inimitable, robe de pourpre, de rubis et d'émeraudes, que reste-t-il, si ce n'est une traduction des épopées

[1] Le comte Mathieu-Marie Bojardo, né à Scandiano, près de Modène, vers l'an 1434, mourut à Reggio le 20 février 1494; son poëme de l'*Orlando innamorato* fut imprimé en 1495.

[2] Le Tasse et l'Arioste, comme on sait, n'apparurent que beaucoup plus tard.

chevaleresques sur Roland, Renaud de Montauban, Charlemague et Ganelon de Mayence, avec les mêmes caractères, les mêmes conditions que dans les romans de chevalerie? *il buono Turpino* a été la source trop souvent indiquée par le poëte, et les chansons de Roncevaux ou des Quatre Fils d'Aymon ont fourni les épisodes que l'imaginations a fécondés de ses plus riches tableaux; la chrysalide est devenue papillon aux ailes dorées, pour s'élancer sur le calice des fleurs; et l'esprit du poëte s'est promené dans les horizons sans limites de la vieille légende.

Le Tasse a, comme Pétrarque, des souvenirs plus classiques. Si la pieuse pensée de son poëme est empruntée aux émotions, aux souvenirs de pèlerinages et de croisades, sa forme est essentiellement imitée de l'Iliade, de l'Odyssée, et de l'Énéide. L'influence des études antiques se fait sentir profondément dans la *Jérusalem délivrée*, froide et pure imitation, œuvre véritable de la renaissance.

Il faut ajouter qu'au retour de François Ier de sa campagne du Milanais, les poëmes de chevalerie étaient bien plus familiers dans toute la chrétienté que les œuvres de Bojardo et de l'Arioste. Il n'était pas de contrée un peu civilisée

par la chevalerie, ou fière d'héroïques actions, qui ne lût avec enthousiasme ces beaux récits du moyen âge; et ce n'était pas seulement en France pour chauffer le cœur de cette pléiade magnifique, Bayard, la Trémoille, la Palice, mais partout, en Italie et en Espagne. Saint Ignace conçut la vaste pensée de son immense fondation dans les longues insomnies des nuits, au château de Loyola, entouré des romans de chevalerie. C'est qu'il y avait dans ces œuvres un sentiment religieux d'honneur qui ennoblissait la vie pour la préparer aux héroïques choses.

A ce point de vue, l'idée du moyen âge, le récit des trouvères et des troubadours avaient plus exercé d'influence en Italie, sur la poésie, que la littérature italienne n'avait agi en France sur la forme: à prendre l'histoire dans ses sommités d'intelligence, telles que Guichardin et Machiavel, ne peut-on pas dire sans partialité nationale, que Froissard, Monstrelet, Comines, sont au moins justement à leur niveau? Guichardin qui réunit les deux couleurs de l'école florentine et milanaise, a surtout profondément étudié Tacite; peintre et penseur, il décrit et juge. Machiavel, plus politique, a cet instinct pé-

nétrant et profond de l'école italienne, qui ne se révèle en France qu'avec le cardinal de Retz.

Il faut donc encore établir que, pour l'histoire, la renaissance italienne a peu donné d'idées à la France, depuis longtemps en possession de riches épopées et de chroniques nationales. La grande influence de l'époque rénovatrice se renferme surtout dans les sérieuses études de philologie, la connaissance plus ferme, plus avancée des langues latine, grecque ou même hébraïque, désormais familières aux savants; on s'agite, on sue sous la philosophie; les érudits corrigent les textes, expliquent Aristote, Platon, Virgile comme Horace. Temps de commentaires et de dissertations, la renaissance se manifeste dans les études du droit, de la philosophie, de la médecine; il se fait un chaos, un mélange de toutes choses; des hommes de grande intelligence passent leur vie à disserter sur un mot, à rendre des textes à leur pureté primitive; on dirait que le monde savant s'est fait prote comme les Aldes dans les imprimeries de Venise ou de Vérone. Là se trouve véritablement l'esprit de la renaissance; les savants que François I[er] appelle de l'Italie, ces hommes qu'il groupe dans le collége qui va porter le nom de France,

sont des érudits, des scoliastes, des réfugiés de Byzance, naguère la proie des Barbares[1]. La rénovation érudite fut un retour vers l'antiquité; l'esprit national qui avait produit des œuvres remarquables au xive siècle, s'effaça devant la littérature grecque et romaine; l'antiquité avec ses formes plus pures, ses beautés d'un ordre plus régulier, son idéal du beau, remplaça cette littérature nationale désormais absorbée sous les emprunts : nobles poëmes de chevalerie, chants de troubadours et de trouvères, beaux romans des vieux siècles, tout disparut sous les flots de l'érudition et des textes.

D'ailleurs, le premier effet d'une découverte nouvelle, d'une science qui apparaît, d'une idée qui se révèle, c'est d'exciter l'enthousiasme et par conséquent de s'empreindre partout, d'opérer une sorte de confusion entre ce qui naît et ce qui s'efface. Ce ne fut donc pas la pure antiquité avec ses grandes formes qui se produisit d'abord dans cette rénovation, mais une sorte de mélange de

[1] 11 août 1522. *Commencement du rétablissement des lettres par François Ier*. Je trouve sous ce titre dans les Mss. de Béthune, vol. coté 8538, fol. 52, un autographe de Lascaris ainsi conçu :

« Mons. nel MDXX, la maestà del recomandò che fosse constituito uno studio de l're grece ad restitutione de la lingua et scientia et ad

toutes les époques, de tous les esprits. La langue française avait des règles dans les poëmes de chevalerie et les productions épiques du moyen âge; il existait une prosodie avec ses doux sons, ses consonnances, ses rimes; la pureté ne résulte pas des mots, mais du sens qu'on y attache, et la naïveté même des expressions ne déparait pas ce beau parlage des époques héroïques. Dans cette chaleur pour la science, d'étranges modifications furent faites à la langue écrite; il est assez naturel que ceux qui s'occupent de certaines études n'aient d'autres pensées que de les faire dominer; tendance invariable de l'esprit humain! Pendant le xv[e] siècle, aux écoles, on ne parlait que le latin; les savants dédaignèrent la langue de la patrie pour l'hellénisme et la prosodie des poëtes de la vieille Rome. Sans doute, s'ils avaient purement et chastement conservé chacun de ces idiomes sans mélange ni contact, ils auraient rendu des services aux progrès de la philologie; mais ils confondirent sans

comune beneficio in Milano et fu ordinato dece milia franchi in una volta per una stantia, et doi milia franchi ciascheduno año per le spese de duodeci figlioli di natione greci, et doi maestri, uno greco et uno latino che havessero ad legere a ditti figlioli greci et ad altri che venissero de fori al studio Lascari. »

goût les idées, les mots dans une nouvelle Babel; la vieille langue française fut coupée, abîmée par les locutions latines.

Dans cet étrange vocabulaire, avec un substantif français on mit souvent un adjectif latin; les auteurs des xve et xvie siècles à toute page emploient incessamment du latin, du grec, et à ces citations, si embarrassantes déjà pour le lecteur, viennent se joindre encore les mots francisés des langues savantes. L'exemple le plus saillant de cette confusion se trouve dans maître Rabelais [1]; les efforts prétentieux de quelques érudits ont voulu faire une réputation immense au curé de Meudon, car la tendance de l'esprit est de prendre toujours comme sacré ce qui n'est pas parfaitement intelligible. Rabelais me paraît la véritable expression du chaos produit par cette première époque de la renaissance; ce n'est plus le moyen âge tel que le révèlent encore les poésies de Charles d'Orléans

[1] François Rabelais, né à Chinon en 1483, d'abord religieux au couvent des Cordeliers de Fontenay-le-Comte, passa ensuite dans l'ordre de Saint-Benoît à l'abbaye de Maillezais, d'où il sortit pour se faire recevoir médecin à Montpellier. Après un voyage qu'il fit à Rome à la suite du cardinal du Bellay, celui-ci lui fit avoir la cure de Meudon.

ou de Christine de Pisan, avec leur langue pure et poétique; ce n'est pas non plus le mysticisme du *Roman de la Rose*, avec ses épisodes de théologie chevaleresque ; c'est quelque chose d'informe, un mélange de tout, qui n'a pas d'exemple dans le passé et n'en servira pas dans l'avenir.

Rabelais, par sa profession et son origine, appartient essentiellement à l'esprit de l'école; il est fils d'apothicaire, et devient curé après de fortes études; Rabelais sait le grec comme le plus érudit, il est ainsi l'homme de la renaissance; bouffon et joyeux, il est comme une sorte de fou du moyen âge; il déclame contre les moines et la hiérarchie catholique, et se rattache par ce côté à l'esprit de Luther; le voilà médecin droguant çà et là, et toujours railleur; il se moque, érudit lui-même, de l'érudition; il n'a pas grande foi, et pourtant il est clerc d'église, il raille le pape, les cardinaux et les papelards, pourtant il est au service du cardinal du Bellay: ne lui attribue-t-on pas ces impies paroles au lit de mort: « Je m'en vais chercher un grand peut-être, il est au nid de la pie; dis-lui qu'il s'y tienne. Tire le rideau, la farce est jouée! » Ces paroles furent-elles dites, et ne sont-elles pas un de ces pamphlets que l'école philosophique mit

souvent dans la bouche d'un mourant pour justifier certaines doctrines des vivants? Tant il y a que l'œuvre de Rabelais fut peut-être la meilleure expression de ce chaos que produisit la renaissance.

Chaque temps a son œuvre type, et je ne sache pas d'époque plus fidèlement représentée que l'esprit du xve siècle dans : « la plaisante et joyeuse *Histoire du grand géant Gargantua, père de Pantagruel*, livre composé par l'abstracteur de quintessence, livre plein de pantagruélisme[1]. » Si l'on examine d'abord la langue de ce livre, on dirait qu'une réunion d'érudits s'est complu à en bigarrer le texte. La pensée n'est qu'une grande bouffonnerie inintelligible au fond, et que tout le monde explique; pour les uns ce sont les expéditions de Charles VIII et de Louis XII; pour les autres c'est la vie de François Ier, une sorte de traité de philosophie épicurienne destiné à dire aux rois la folie des conquêtes et aux hommes en général la petitesse de leur but dans la vie. Il y a du plaisant comme dans Cervantès, et ainsi que l'aventurier des Castilles, Rabelais a décoloré la poésie du moyen âge; il a fait déchoir l'amour des nobles mœurs et des héroïques choses;

[1] Lyon, François Juste, 1535, in-16.

il a dit à une époque de géants et de prodiges : Voyez ce que devient Pantagruel et le ridicule qui s'attache à de glorieuse vie. A un temps de croyance et d'illumination spirituelle, il a offert le type de Panurge dans l'île des Lanternes. Rabelais a desséché la vie comme un de ces petits méchants vieillards qui se complaisent à désenchanter la jeunesse et la beauté, et à détruire l'empire des illusions.

Les deux Marot appartiennent moins à la renaissance qu'au moyen âge encore; ils ne sont pas esprits à fortes études; l'aîné des Marot, Jean [1], avait, dans son éducation de valet, tout à fait négligé le latin, comme une langue inutile et morte; son étude favorite, à lui, ce fut *le Roman de la Rose*, l'origine alors de toute poésie nationale; secrétaire et poëte d'Anne de Bretagne, la femme de Louis XII, Jean Marot à la suite du roi dans ses expéditions lointaines, célèbre ses conquêtes, comme le *Verger d'honneur* avait exalté celles de Charles VIII; poëte des camps, il chante les grandes actions de la patrie; passé au service de François Ier, Jean témoigne une vive reconnaissance pour son maître, et dans une de ces poésies mystiques à la mode alors,

[1] Jean Marot, né près de Caen en 1463, mourut vers 1523.

Église, Noblesse et Labour, viennent entourer le monarque et le célébrer avec enthousiasme.

Sur cette imagination gracieuse et féconde, la renaissance pédantesque a peu de prise, et le moyen âge est encore en lui. Le roi François Ier est-il à son expédition d'Italie, les dames de Paris lui écrivent leurs regrets; quand les Suisses sont défaits à Marignano, les dames italiennes s'adressent à leur tour aux chevaliers et courtisans de France, avec la naïveté un peu ardente qu'explique le soleil brûlant de l'Italie. Jean Marot écrivit un *Doctrinal* comme Jean de Meung en a fait plusieurs, destiné aux *princesses et nobles dames*: depuis l'habit jusqu'au cœur, depuis l'âme jusqu'aux vêtements, le poëte a tout dit, tout expliqué; un doctrinal n'est qu'un grand code à l'usage des hauts et puissants personnages que veut enseigner le poëte.

Clément Marot [1], son fils, est élevé à la cour près de son père, dans la maison de Nicolas de Neufville, sire de Villeroy : Anne de Bretagne s'était attachée Jean Marot; Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, fut la noble protectrice de Clément; elle le prit dans son hôtel, le protégea contre la ca-

[1] Clément Marot était né à Cahors en 1495.

lomnie et les poursuites plus graves qu'on essayat contre lui comme hérétique. La poésie de Clément Marot, ses ballades, quoique plus élégantes que les rondeaux et chants de bataille de son père, n'en appartiennent pas moins à l'époque moyen âge; continuations gracieuses de ces trouvères et de ces troubadours qui chantaient eux aussi les dames et les exploits des paladins; si quelques mots étranges signalent l'influence du latin, Marot a su généralement s'en préserver. La première partie de la vie du poëte se passe à la cour aux genoux de madame Marguerite; il est porté sur ses états pour gages et salaires, comme un serviteur de la maison; fidèle à ses devoirs, Marot demeure à côté de François Ier dans son entrevue d'Ardres au camp du Drap d'or, et il en célèbre les pompes. C'est le poëte à titre du roi qu'il ne quitte que rarement dans sa noble carrière des armes. Ainsi, pour l'esprit, la grâce, la naïveté des formes, la littérature nationale conserve encore son origine et son empreinte du vieux temps; il ne se manifeste pas une différence notable, une transition marquée entre *le Roman de la Rose*, les *Doctrinals*, *les Vergers de gloire et d'amour*, et les poésies de Jean et de Clément Marot. Tradition de l'esprit de chevalerie, on ne trouve pas dans ces

poëtes ce mélange érudit des langues, cet étrange abus de la science si fréquent dans les ouvrages de la fin du xve siècle et du commencement du xvie.

La rénovation d'études qui se manifeste alors en Europe, place la philologie surtout dans de sérieuses conditions. Sous ce rapport, l'époque du xve siècle, active et féconde, vit les trois langues de l'érudition, l'hébreu, le grec et le latin se développer largement : les études ardentes, infatigables des textes de la Bible appelèrent nécessairement les investigations des savants sur la langue sacrée des Hébreux. La situation des Juifs en Italie, riche et puissante, avait donné à la synagogue une splendeur jusqu'alors inconnue; les savants rabbins, préoccupés de la Mischna et des Talmuld, suaient sur la ponctuation, comme saint Jérôme dans l'étude des textes sacrés. Il parut alors non-seulement plusieurs grammaires hébraïques, mais des dictionnaires très-exacts et minutieusement corrigés par les docteurs des synagogues de Venise, Gênes, Florence et Livourne. La tolérance des papes allait jusqu'à protéger ouvertement les études rabbiniques, afin d'en faire sortir les textes purs des livres saints. Plusieurs de ces hébraïsants furent appelés

aux écoles de Paris par François Ier. Désormais un savant de profession dut connaître l'hébreu comme la base et le fondement de toutes les études. Les comptes de dépenses de François Ier portent plusieurs centaines d'écus au soleil qui ont pour destination l'impression des grammaires et des Bibles. Le grec, si familier parmi les savants d'Italie, à cause de l'émigration de Constantinople, était aussi devenu la condition indispensable de toute science universitaire. Il y a d'admirable texte d'Aristote ou d'Homère du XVIe siècle. La grammaire grecque de Lascaris, le rudiment des Aldes Manuce et leurs *Institutions grecques et latines* devinrent des livres fort répandus. Le goût des langues, cette ardente passion de comparer et de corriger, fut l'origine des livres polyglottes, chef d'œuvre d'érudition en Italie pendant le XVe siècle. Ce fut la passion des savants, des Aldes surtout, et le triomphe des imprimeries patientes de Venise, de Vérone et de Florence[1].

Une fois maître de l'esprit, de la tendance, de la portée des mots, on dut, on put pénétrer dans les

[1] Les premières salles de la Bibliothèque du Roi sont toutes remplies des livres in-f°, in-12, in-16, imprimés en grec, hébreu, latin et vers français. Ils portent les chiffres de 1455 à 1550.

textes, comparer, rectifier les Manuscrits, tâche incessante des érudits. A peine l'antiquité avait-elle ouvert ses trésors, qu'on se précipita sur ses œuvres pour en faire connaître l'esprit et la tendance; les annales des Aldes, qu'il faut toujours consulter quand on veut écrire l'histoire littéraire du XVe siècle, indiquent, comme les premières impressions des œuvres antiques, Aristote, Platon, les théâtres d'Aristophane, de Sophocle, Euripide, Pindare, Hérodote, Thucydide, Lycophron et Stéphanus de Byzance. La plupart de ces éditions *princeps* se trouvent aujourd'hui encore à la Bibliothèque du Roi, imprimées à Venise, à Bologne, à Rome, dans la deuxième moitié du XVIe siècle; elles offrent aux érudits, curieusement avides, des caractères splendides et une perfection de travail remarquable; la correction de ces livres était l'œuvre de la vie d'un savant. Si l'on n'avait pas cette hardiesse qui ose la nouveauté, on avait cet esprit de conservation qui protége les œuvres de l'homme contre les ravages du temps. On ne voulait ni impureté, ni profanation dans les textes; un érudit était une sorte de pontife qui gardait un trésor inestimable, la religion des âges passés. Les comptes de François Ier [1]

[1] Cescomptes se trouvent aux Archives du royaume.

indiquent ses larges munificences pour les érudits: nous y voyons porté quatre cents livres tournois pour la pension d'André Alciat [1], le célèbre jurisconsulte, que le roi avait appelé d'Italie; homme étrange qui travaillait et s'abreuvait incessamment, le plus grand des avares, le plus fort des mangeurs [2]. Pierre Denetz [3], lecteur en grec, est porté sur les comptes pour deux cents écus au soleil; son année finissait à la Toussaint. Denetz avait étudié la langue grecque sous Lascaris, et il devint ensuite le professeur d'Amyot. Une même pension est aussi accordée à Jacques Tousat [4], lecteur en grec et à Agathio Guadacerio [5], lecteur en hébreu; obscures renommées qui ne pouvaient se comparer à celle de maître François Vatable [6], également lecteur en hébreu; de Paul Canosse le Vénitien [7], et d'Oronce Fi-

[1] André Alciat, né à Milan le 8 mai 1492, ne vint en France qu'en 1529.

[2] « Avarior habitus est et cibi avidior, » disait de lui Pancirole.

[3] Pierre Denetz était né à Paris en 1497.

[4] Jacques Tousat était élève de Guillaume Budée.

[5] Agathio Guadacerio, né en Calabre, vint en France vers 1526.

[6] François Vatable, né près d'Amiens, était curé de Bramet en Valois, lorsque François Ier l'appela pour professer l'hébreu au collége royal.

[7] Paul Paradis, dit le Canosse, né à Venise, ne devint professeur d'hébreu au collége royal qu'en 1530. Il n'existe de lui qu'un dia-

née [1], le mathématicien, porté sur les comptes du roi pour cent cinquante écus au soleil. Cet ensemble d'érudits et de savants qui apparaissent presque à la même date sur le livre des dépenses de François Ier, laisse croire qu'ils furent les premiers professeurs du collége de France et les véritables fondateurs de cette institution de science et de travail. Quel fut le but de François Ier en établissant le collége de France? suivit-il en cela une pensée toute de science, ou bien n'était-ce pas un moyen de lutter contre l'Université vieillie et s'opposant à toute innovation?

L'Université avait tenu une large place dans les études du moyen âge; sa tendance était certainement vers la science antique; mais dans ses recherches persévérantes, elle avait gardé l'empreinte du temps de sa fondation; son latin était corrompu, le grec et l'hébreu négligés; sa philosophie était celle d'Aristote avec les interpolations de l'école arabe; sa théologie se résumait dans les *sommes* et les abrégés de saint Thomas; la médecine lui venait des écoles d'Espagne avec la physique, les mathématiques.

logue latin : *Pauli Paradis Veneti, hebraicarum interpretis, de modo legendi hebraïcè dialogus*. Paris, 1534, in-8°.

[1] Oronce Finée était né à Briançon en 1494.

L'Université était un grand corps avec sa famille, ses arbres de la science, dont les branches verdoyantes s'étendaient sur toutes les études; escolier de l'Université avait un titre public, et l'esprit paraissait une si grande chose que le savant était l'égal des gentilshommes. Le titre de bachelier ne venait-il pas de la chevalerie (bas-chevalier)? et le bonnet de docteur valait le casque aux panaches flottants des hommes d'armes. Le collége de France fut évidemment institué dans une idée de lutte et de rivalité. Le roi considéra la science universitaire comme usée, et à l'aspect des grandes renommées de l'Italie, il n'avait pu résister au désir de placer son règne sous cette pléiade scientifique, attirant à lui tout ce qui jetait de l'éclat : quel meilleur moyen de lutter d'ailleurs contre les priviléges exorbitants de l'Université qui, plus d'une fois, avait gêné l'action de ses ordonnances?

Le collége de France dut former désormais une institution tout à fait séparée de l'Université, et créer ainsi pour le roi un moyen d'influence. Cette institution nouvelle, placée très-haut, devait se composer de professeurs de langues anciennes, grec, hébreu, syriaque; on y ajoutait successivement la médecine et les mathématiques dans ces études

agrandies. On prenait pour excuse vis-à-vis l'Université le besoin de faire place aux savants étrangers, aux grands proscrits de la Grèce; car les universitaires étaient tous nationaux, beau privilége qu'il fallait réserver aux enfants du pays. La science, depuis l'époque carlovingienne, était ainsi passée à travers la solitude des monastères, la lutte violente des universités pour les réaux et les nominaux, et maintenant le roi voulait l'attirer vers le collége de France. On ne doit pas oublier l'opposition que l'Université avait faite au concordat, son attachement immense à la pragmatique sanction que François Ier avait proscrite de concert avec le pape Léon X. A la pensée littéraire venait donc se mêler un véritable ressentiment politique, une sorte de vengeance contre l'opposition que les universitaires avaient montrée aux volontés du roi. Il est rare en histoire qu'il n'y ait pas un mobile égoïste et personnel dans les fondations mêmes les plus généreuses. Les gouvernements, comme les individus, ne peuvent se séparer de leurs infirmités, de leurs passions. Il est heureux quand l'égoïsme produit de nobles choses.

L'esprit de textes fut le caractère général de la renaissance, le but de cette ère de rénovation; on

trouve déjà cette admiration sainte, ce respect de la lettre dans l'histoire des vieux monastères; les religieux n'avaient pas la hardiesse de produire, et se contentaient de conserver avec amour; en maintenant cette respectueuse déférence, le xv[e] siècle avait ouvert une large voie à l'esprit d'examen et de dissertation. Il y eut alors généralement deux spécialités dans les érudits de premier ordre, les conservateurs exacts, scrupuleux des textes dans leur pureté native, les commentateurs hardis qui s'élançaient des voies de l'érudition dans les régions plus hautes de la liberté de pensée et de jugement. Quand on jette les yeux sur la grande école des érudits de cette époque, on voit que chaque nationalité produit la sienne avec un éclat, une splendeur jusqu'alors inconnus. Dans les universités de Leyde et de Rotterdam, s'élève l'homme immense de cette époque, Didier Gérard, que la postérité a salué sous le nom d'Érasme. Né à Rotterdam [1] d'un simple bourgeois, Gérard, enfant de chœur dans la cathédrale d'Utrecht, chanoine à vingt ans, se livra, jeune homme, à de si vives, si ardentes études, qu'on put prédire ensuite toute la puissance

[1] Le 28 octobre 1467.

de son génie. Érasme vint à Paris perfectionner sa science et prendre, à l'aspect de cette cité active et populeuse, des idées plus exactes sur ce monde, qu'il faut voir et toucher pour le connaître. Gérard parcourt incessamment la France, l'Angleterre, l'Italie; le goût des voyages est inhérent à tout génie vaste, universel, pour examiner et comparer. Un des caractères encore d'Érasme, c'est la fécondité de son esprit, l'active et brûlante ardeur de ses compositions; beaucoup produire, c'est la tâche que Dieu impose à tous ceux qu'il doue de quelque faculté. Michel-Ange a rempli l'Italie de ses chefs-d'œuvre, et Albert Durer a produit sept cent quatre-vingt-cinq ouvrages connus et avérés par les œuvres du maître. Dans le court espace de huit jours, Érasme composa son *Éloge de la Folie* [1], le plus spirituel de ses ouvrages, en même temps que, fixé à Bâle, il jetait son beau texte du Nouveau Testament, tâche d'érudit infatigable; les *Colloques* d'Érasme si fortement écrits, ses *Adages* d'une science immense et ses lettres surtout, sont des œuvres d'une perfection considérable, que les

[1] L'édition originale de l'*Encomium Moriæ* est de 1501; celle d'Alde, Venise, 1515, in-8°, est très-rare; on en fit un grand nombre de traductions françaises.

Elzevirs ont depuis reproduites. Érasme, l'expression de l'école hollandaise, fut d'une modération de principes, d'une moquerie spirituelle et badine qui attaquait tous les partis extrêmes; il joua le rôle de modérateur dans le mouvement que la réforme avait imprimé au monde. Vivement épris d'un esprit aussi puissant et fort, François Ier voulait appeler Érasme à la tête du nouveau collége de France; mais il est de la nature des génies supérieurs d'aimer la liberté dans leur existence, l'indépendance dans les moyens. Érasme ne voulut point accepter cette cage dorée pour sa marotte, il aimait à le dire dans son *Éloge de la Folie* [1].

A un rang aussi éminent, et comme l'expression de l'école anglaise, on peut placer Morus, l'ami d'Érasme et appelé à l'immense dignité de chancelier d'Angleterre. Thomas Morus [2], d'une famille du banc du roi, fut élevé sous l'aile du cardinal Morton, archevêque de Canterbury; Thomas dut à Wolsey sa fortune, et Henri VIII, charmé de son esprit aimable, un peu railleur, lui ouvrit les portes de son conseil, qu'il domina bientôt de toute

[1] J'ai longuement parlé d'Érasme dans mon travail sur la réforme qui contient la partie philosophique de la renaissance.

[2] Thomas Morus était né à Londres en 1480.

la puissance de son esprit. J'aime ce caractère de Thomas Morus, intelligence supérieure, pénétrée de son devoir, et avec cela riante jusqu'à la mort qu'il souffre en martyr, pour ne point accepter la tyrannie de Henri VIII contre Rome. L'esprit de Thomas Morus avait beaucoup de ressemblance avec celui d'Érasme, et comme lui il aimait les grandes rêveries qui promènent l'imagination dans des régions inconnues, et son *Utopie* est une débauche hardie d'esprit qu'un philosophe spéculatif peut se permettre. A travers quelques larges vues, il y a des opinions bizarres, audacieuses, fécondes, sur le partage égal des biens et la pluralité des femmes; c'est un livre écrit dans la même forme que la République de Platon, mais d'un vol plus haut. La plume infatigable de Thomas Morus nous retrace la vie de Richard III et d'Édouard V, travaux d'érudition et de fantaisie; et tant Thomas Morus éprouve cet indicible besoin de dire sa pensée, que dans la Tour de Londres, captif, et quelques jours avant son exécution, il écrit son admirable livre : « sur le courage de savoir donner sa vie pour la foi, » exemple qu'il offre à tous les esprits de conviction religieuse ou politique; puis il écrit son *Commentaire sur la Cité de Dieu de saint Augustin.* Thomas

Morus fut digne ainsi de continuer la longue liste des chanceliers d'Angleterre.

C'est un exemple qui ne se produit pas deux fois dans la marche des siècles que cette réunion d'esprits supérieurs se révélant au milieu des écoles nationales, à la fin du xve siècle. Thomas Morus, Érasme représentent l'Angleterre et la Hollande, dans ce grand banquet de l'érudition; Pic de la Mirandole vient s'y asseoir comme l'expression de la science, ou pour plus exactement parler, de l'improvisation italienne et en digne fils de l'université de Bologne. Si sainte Catherine de Sienne avait étonné par ses prodiges d'éloquence[1]; si Savanarola remuait le peuple par ses ardentes prédications de réforme, Pic de la Mirandole dut l'éblouir par les prodiges de ses recherches; nul n'égalait la fécondité de son génie, la rapidité chaleureuse de sa parole, l'ardeur de ses études; pour lui l'intelligence du grec, de l'hébreu, du syriaque, de l'arabe, n'était qu'un jeu; admirable improvisateur comme on en trouve de si puissants en Italie! Tout jeune homme

[1] Ginguené avec ses étroites préventions philosophiques a négligé la femme la plus remarquable de l'Italie (Catherine de Sienne); heureusement, je le répète, elle a trouvé place dans le gracieux livre de la *Couronne des saintes femmes*, par Mme de Soucy.

encore il rédigea ses neuf cents propositions sous le titre : « De la science de toutes choses,» et il offrit de la soutenir comme thèse d'université contre tout combattant, véritable tournoi d'érudits. Ce génie surprenant qui se manifeste par la poésie, l'histoire, la dissertation, a peu laissé de traces écrites; cela venait de la rapidité et de la fécondité de sa parole. Les improvisateurs n'écrivent pas, et la mémoire est pour eux un grand livre toujours ouvert. Pic de la Mirandole fut un digne enfant de l'Italie; sur cette terre ardente tout est image, soudain, rapide; mais quand le torrent a passé les traces disparaissent. Pic de la Mirandole mourut jeune homme encore, tandis qu'Érasme, moqueur spirituel, promenait agréablement sa vie comme un conciliateur d'opinions dans le mouvement de la réforme.

Cette réforme elle-même n'était-elle pas le résultat d'une étude trop approfondie des textes, mêlée à l'esprit d'interprétation? On peut considérer Luther comme le symbole de l'école érudite de l'Allemagne; avant d'agiter les questions d'examen, il a passé sa vie à l'étude des textes et à leur explication technique comme un esprit passionné pour la Bible. Depuis que l'impression a multiplié les textes des livres saints, il y a toute une

école qui se rattache à sa lecture avec l'ardeur d'une nouveauté. Déjà, sous l'impulsion des papes, les imprimeries de Bologne et de Rome ont publié tous les Pères de l'Église. La Bible polyglotte des Aldes se répand dans les écoles ; Luther, Mélanchton, les chefs de l'école allemande, font retentir l'Université des discussions sur les textes : Luther avec sa hardiesse et sa passion accoutumées, Mélanchton avec cet esprit doux, conciliant, qui lui gagne tous les cœurs et en fait, pour ainsi dire, le modérateur de la réforme.

C'est un merveilleux titre de gloire que l'érudition et la science alors; le monde entier se lève pour saluer un savant avec une admiration respectueuse, et ce caractère distingue surtout l'époque désignée par le nom de la Renaissance : n'y cherchez pas des pensées neuves, les caprices de la fantaisie et de l'imagination comme au moyen âge. La société savante conserve, protége les textes avec ce soin, cette ardeur des protes qui vivent et meurent dans l'imprimerie des Aldes. Ces protes, il faut le remarquer, sont tous des savants d'une valeur considérable; nul ne dédaigne ce titre et ces fonctions modestes et pénibles; Érasme a passé la moitié de sa vie à ponctuer. Plus tard les Scaliger,

les Denis Petit sont-ils autre chose que les conservateurs des textes? Amyot se fait le naïf traducteur du Plutarque grec; et si Rabelais compose avec une certaine hardiesse de fantaisie il ne secoue pas la robe des savants; son livre est un ramassis de textes, une Babel où toutes les langues sont parlées. La littérature native, chevaleresque du moyen âge disparaît; les époques sceptiques et matérielles vont dédaigner désormais les légendes des temps de poésie et de croyance.

CHAPITRE III.

L'ART A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE.

Les dernières années de l'art du moyen âge. — Les cathédrales du xve siècle. — Les miniatures des Mss. — Les Heures de la reine Anne. — Les tournois du roi René. — Les décors. — Les tombeaux. — De l'état de la peinture en Italie. — Les écoles vénitienne, — florentine, — toscane. — La sculpture. — L'architecture. — La ciselure. — Les nielles. — L'orfévrerie. — L'école allemande. — La Flandre. — La Hollande. — L'art des bâtiments. — Influence en France. — François Ier et Léonard de Vinci. — Benvenuto Cellini. — Primatice. — Rosso. — Ouvrages d'or, d'argent. — Ivoire. — Monuments publics. — Constructions. — Influence comparative des écoles.

1500-1525.

L'étude approfondie des siècles écoulés constate aux yeux de tous, qu'il existait un art remarquable et puissant au moyen âge; les immenses cathédrales qui nous entourent encore de leur splendeur, les riches miniatures des Manuscrits, les grands poëmes de chevalerie, disent suffisamment que

cette période eut ses merveilles dans les productions de l'intelligence et de l'art. Cette intelligence, cet art spécial du moyen âge, jettent leur dernier éclat au xve siècle, époque où de nouvelles formes arrivent dans la société avec les proportions grecques et romaines. Quelques cathédrales du xve siècles se ressentent déjà de cette influence : ce n'est plus l'ogive pure, cette forêt de colonnettes qui marient leurs rameaux comme un vaste berceau de pierres; ce ne sont plus ces légendes incrustées sous les portails des cathédrales; il se fait un mélange de l'art vieilli avec les premières impressions de la renaissance; on consulte les modèles antiques, on mêle tous les genres; la cathédrale de Milan me paraît le chef-d'œuvre de cette confusion première. Dans son cintre et ses vastes voûtes, c'est le moyen âge ainsi que dans ses ogives et dans ses colonnettes; puis, si vous étudiez cet extérieur tout de marbre, cette prodigieuse myriade de clochetons, de statues, de cariatides musculaires à la manière des études anatomiques de Michel-Ange Buonarotti, vous reconnaissez immédiatement ce caractère de la renaissance qui vous enlace en Italie par tous les côtés. Ce type se manifeste aussi dans la cathédrale de Pise; les dômes de Florence, de Sienne,

la Chartreuse de Pavie, avec leur prodigalité de marbre, signalent une richesse d'ornements d'un goût qui n'a plus ni règle ni genre. Le Saint-Marc de Venise est le lien qui unit le style byzantin à l'architecture latine.

De cette confusion, se détache comme une magnificence sans nom, Saint-Pierre de Rome; en vain, dans ce grand œuvre, vous chercheriez les traditions des basiliques primitives qui vous ravissent à Saint-Jean-de-Latran, ou le souvenir des cathédrales du moyen âge; Saint-Pierre, avec ses proportions gigantesques, ne trouve son explication et son symbole que dans l'idée immense que le peuple se faisait de la papauté; on voulut élever un monument dans la proportion de cette image; le Panthéon antique seul pouvait en donner l'inspiration et les formes, et l'admirable portique qui l'entoure est encore un souvenir de ces places publiques de Rome, où les sénateurs venaient, accompagnés de leur client, disserter à l'abri du soleil et du siroco, sur les affaires de la cité. Saint-Pierre est un géant dont la lignée s'est perdue ou rapetissée à mesure que la réforme ravage les croyances.

Dans les œuvres de peinture, la transition du

moyen âge à la renaissance se révèle en France par deux monuments d'un fini et d'une perfection remarquables : les Heures de la reine Anne de Bretagne et les miniatures du livre des tournois du roi René[1]. Ce n'est déjà plus l'infinie perfection de détails des vieux Manuscrits : la rose purpurine, les oiselets bleus suspendus aux mille branches du verger, la cerise, les fruits coloriés sur un fond d'or, vignettes si gracieuses du moyen âge; l'artiste s'occupe moins de ces détails que des proportions générales, telles que l'imposent les exemples sévères de l'école grecque et romaine; l'animation morale de la figure, l'expression des traits et la majesté des contours entrent dès lors comme étude principale. Les ornements et les décors eux-mêmes ont subi une certaine innovation dans leur engencement, et il en existe un exemple dans les vieilles gravures sur les funérailles d'Anne de Bretagne, et les fêtes populaires données au roi François Ier par la cité de Paris, à son avénement ou lors de son entrée dans la bonne ville. La cité municipale éleva des arcs de triomphe à six endroits différents : aux Tournelles, à la porte Saint-Denis, au

[1] Ces deux Mss. sont à la Bib. du Roi.

cimetière des Innocents, à Notre-Dame, au Parloir des Bourgeois et au Pré-aux-Clercs [1]; et chacun de ces arcs de triomphe fut artistement élevé à la manière italienne. Si vous avez visité dans le vieux Milan la place Saint-Charles Borromée avec ses maisons antiques et découpées, ses fontaines gracieusement monumentales, vous pouvez vous faire une juste idée des ornements et des décors de ces arcs de triomphe municipaux : ici des feuillages jetés dans des portiques de fer avec des faunes, des satyres, des dragons étincelants; là des figures allégoriques, la Fortune, la Gloire couronnée de lauriers, les Muses à côté des personnages de l'Ancien Testament; plus loin, des fontaines de vin, qui retombent par de petits jets en vaste nappe; mélange de l'école florentine, du moyen âge et de la sévérité des lignes grecques et romaines.

Dans cette confusion de genres, un monument du goût le plus épuré s'élève pour annoncer un magnifique talent, souvenir de l'antique; c'est le tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne à Saint-Denis: la composition en est simple; les portiques sont surmontés d'une vaste pierre sur laquelle gi-

[1] Ils sont conservés dans des gravures contemporaines (Bibl. du Roi, collection des estampes).

sent les statues couchées de Louis XII et d'Anne de Bretagne, unies dans la vie comme dans la mort; aux diverses faces du monument, on voit assises d'admirables figures empruntées aux traits de l'école d'Athènes (de Raphaël), têtes d'apôtres ou de philosophes qui semblent méditer sur la vanité des choses humaines. On ne peut douter maintenant que ce tombeau ne soit l'œuvre de Jehan Juste [1], dont l'habile ciseau avait créé tant de merveilles. Sans doute le tombeau de l'empereur Maximilien, à Insprück, est une œuvre plus achevée comme détail; les bas-reliefs n'ont rien de comparable; mais le travail de Jehan Juste, même au milieu de tous les autres, doit tenir une large place. L'art de la sculpture antique est revenu avec sa perfection de physionomie, de contours et d'admirables lignes.

La véritable source de ces monuments de l'art, c'est l'Italie où les écoles de Rome, de Florence, de

[1] On peut s'en convaincre par *une lettre de François Ier, insérée dans ses comptes (Archives du royaume).*

« Monsieur le légat; il est deu à Jehan Juste, mon sculteur ordinaire, porteur d'icelle, la somme de 400 escus, restans des 1200 que je lui avoye pardevant ordonnez, pour l'aménage et conduicte, de la ville de Tours au lieu de St-Denis en France, de la sépulture de marbre des feux roy Loys et royne Anne que Dieu absoille, etc. »

Venise demeurent dans une noble rivalité. Le XVIe siècle s'achevait sous l'influence des grands maîtres et sous la protection des pontifes et des Médicis. Que de puissants génies à Florence, depuis Giotto, qui peignit le *Campo Santo*, le monument municipal de Pise, sa gloire, sa richesse, jusqu'à Michel-Ange Buonarotti, gigantesque comme ses conceptions, sculpteur, peintre, architecte à la fois! Buonarotti avait abandonné Florence pour Rome, où la magnificence des papes le tenait captif sous le dôme de la chapelle Sixtine. Saint-Pierre seul pouvait abriter ce vaste génie.

L'école florentine comptait alors des maîtres célèbres : Bandinelli Baccio [1], Bronzini Angelo [2], Fra Bartolommeo [3], lui-même, quoiqu'il se fût consacré plus tard à sa nouvelle patrie, Venise, fière aussi de son école de peinture dirigée par Bellini Giovanni [4], et Sebastiano del Piombo [5]. Nul artiste, Florence, ne pouvait égaler ton Andréa

[1] Bandinelli Baccio, né à Florence en 1487, mourut en 1559.

[2] Bronzini Angelo, né à Florence en 1520, mourut en 1570.

[3] Fra Bartolommeo, surnommé de Saint-Marc, né à Florence en 1469, mourut en 1517.

[4] Bellini Giovanni, né à Venise en 1425, mourut en 1515.

[5] Fra Sebastiano del Piombo, né à Venise en 1485, mourut en 1547.

del Sarto, ton Leonardo de Vinci, le vieux ami de Michel-Ange. Vannucchi [1], que la coutume surnomma *del Sarto,* parce que son père était tailleur, appartenait à l'école florentine pure; enfant, il avait montré une ardeur active pour le dessin, et ses progrès étonnèrent bientôt les plus grands maîtres. C'est souvent dans les plus obscurs recoins de l'Italie qu'on trouve les œuvres de ce maître célèbre, la gloire de l'art; lorsque le voyageur parcourt les galeries du cloître de la compagnie *dello Scalzo* ou le monastère des Servites de l'Annunziata, partout se révèlent à lui des peintures en grisaille d'André del Sarto; avec un incessant besoin de gagner quelques écus d'or, Andréa del Sarto multiplia les tableaux de chevalet qui popularisent tant les maîtres. Séduit par cette forme gracieuse et ce coloris aérien, François Ier l'appela auprès de lui à Fontainebleau, et par ses ordres, Vannucchi composa cette admirable *Charité,* une des richesses du Musée. Andréa del Sarto fut royalement traité par François Ier; mais, artiste capricieux, il quitta subitement la France pour revoir son Italie. Là,

[1] Vannucchi, dit Andréa del Sarto, né à Florence en 1488, mourut en 1530.

malheureusement accusé, il se consola dans ses chefs-d'œuvre; la *Madonna del Sacco*, si belle de vérité, de coloris et de grâce; la *Cène de Jésus-Christ*, dessinée sur de plus grandes proportions dans le monastère de San Salvi; le *Sacrifice d'Abraham*, le *Christ mort*, si beau, qu'on le dirait détaché de la croix pour sauver les hommes; mais ses plus belles peintures rayonnaient sur les bannières des confréries de Florence, l'orgueil de la cité, et Andréa del Sarto leur consacra son coloris frais, harmonieux, comme un hommage de patriotisme.

Le *Rosso*, ou *Maître Roux* [1], comme le disent nos chroniques, était aussi de Florence; singulier assemblage de talents : poëte, musicien, architecte, peintre, et tout cela à un haut point de perfection. Maître Rosso était semblable ainsi à ces figures d'artiste de Callot qui portent la palette en main, lá longue rapière, la guitare en bandoullère, et qui semblent méditer quelques sonnets pour une belle de la cour de Louis XIII ou du duc de Lorraine à Nancy. Rosso, comme Andréa del Sarto, commença ses tableaux à la fresque pour l'église dell' Annunziata, le grand Musée de Florence,

[1] Rosso del Rosso était né en 1496.

et dès son début, il se révèle en lui un mouvement de style hardi, spirituel; Rosso, affranchi de toute idée vulgaire, a horreur des compositions régulières; s'il veut peindre la *Transfiguration*, où se déploie la figure divine du Christ, il jettera sur l'avant-scène du tableau une troupe hideuse de Bohémiens : cela fait contraste. Les religieux de Sainte-Claire lui demandent une *Descente de croix*, et comme rien n'est plus triste pour le chrétien que le dernier sacrifice du Christ, Rosso qui l'a compris, choisit pour le lieu et le temps de la scène un endroit sombre sous un jour obscurci déjà; il n'est pas nuit encore, mais le crépuscule s'abaisse, et une partie de la nature est voilée comme le monde dans sa grande douleur; Rosso vint en France comme Andréa del Sarto pour répondre à ce noble appel des artistes que le roi avait fait autour de lui.

Le maître à eux tous dans cette grande école florentine, Léonard de Vinci est un bâtard de noblesse dans la belle cité. Que de traditions sur maître Léonard, le plus beau jeune homme des bords de l'Arno, si fort, si puissant de ses membres que d'une seule main il arrêtait le branle d'une grosse cloche et il ployait le fer d'un cheval aussi facile-

ment qu'une lame de plomb ; et avec cette énergie incomparable, philosophe, mathématicien, poëte aussi, tout en rapport avec cette époque grandiose ; son début fut un coup immense ; chargé par Verocchio, son maître, de peindre un ange pour le tableau du baptême de Notre Seigneur, il le fit avec une telle supériorité que Verocchio, désespéré, renonça pour toujours à la peinture. A Milan, il étonne, il effraie Ludovic Sforza, par ce colossal modèle de statue équestre auquel il doit travailler toute la vie; toujours hardi et pittoresque, il fond, pour charmer les loisirs de Sforza, une lyre d'argent qui avait la forme d'un crâne de cheval, car rien ne pouvait sortir vulgaire et régulier de sa main. Il n'existe pas au monde une plus belle composition que celle du réfectoire des dominicains de Milan, le célèbre tableau de la Cène : tous les apôtres sont là, Jean à la figure candide, Simon, Pierre autour du Christ; ils écoutent la parabole, et toutes ces têtes sont belles d'expression jusqu'à celle de Judas, le misérable vendeur d'homme; car il faut que cette vie du Christ soit soumise à toutes les épreuves, à toutes les déceptions. Et vous, *Lisa del Giocondo*, aux si belles couleurs, que maître Léonard fit par l'ordre de François Ier, qui peut vous être comparé? Persécuté dans

sa patrie, au milieu des guerres civiles de Florence et du Milanais, Léonard de Vinci vint réclamer l'hospitalité royale à Fontainebleau, puis dans le palais d'Amboise; vieillard déjà, sa main pourtant créait d'admirables têtes; sa puissance de composition ne se ralentit pas; et se souvenant qu'il était mathématicien, ingénieur, il jeta sa dernière pensée dans un mémoire pour créer le canal de Romorantin. Ce vieux peintre, à la barbe blanche, les yeux à demi voilés par la mort, que vous voyez visité par François Ier lui-même, sur son lit de douleur, c'est Léonard de Vinci; artiste roi, il devait mourir dans les bras d'un roi [1]. N'est-ce pas Léonard de Vinci qui a laissé à la postérité les traits de François Ier sur une toile immortelle?

A côté de l'école florentine, maintenant il faut placer l'école vénitienne, à son origine, sous le pinceau de Bellini Giovanni, et qui devient véritablement éclatante sous Titien et Tintoret, jusqu'au grand Paul Véronèse, l'auteur des *Noces de Cana*, où les beaux lévriers de la chasse, retenus en laisse, se mirent dans les aiguières au pied des joueurs de basse. Tiziano Veccelli [2], le peintre de Venise, sim-

[1] Léonard de Vinci mourut à Amboise le 2 mai 1519.

[2] Tiziano Veccelli, dit le Titien, était né à Cadore en 1477.

ple broyeur de Sébastien Zucchato, s'élança de cet humble métier avec Giorgone dans les peintures à fresque. Au milieu de cette Venise si artistique, si originale, le Titien se fit aussitôt remarquer par son vaste tableau de l'église *Dei Frâri*. Bellini avait compris, sur de petites proportions, les peintures de la salle du Conseil à Venise; le Titien lui donna des dimensions colossales dans des masses de chefs-d'œuvre, *saint Pierre martyr*, *Cornélie s'évanouissant dans les bras de Pompée*; et par-dessus tout il fut l'artiste de portraits. Léonard de Vinci avait suivi François Ier, son protecteur; le Titien prit pour son modèle et son maître Charles-Quint, à cette époque où rois et artistes vivaient dans la plus grande familiarité : qui pouvait mieux que le Titien concevoir la grande apothéose, aujourd'hui encore à l'Escurial? La Trinité apparaît dans les airs pour accueillir l'hommage de la Vierge et des saints; et les anges lui présentent la famille de Charles-Quint, revêtu des ornements impériaux. Depuis ce moment, le Titien devient pour ainsi dire Espagnol; ses plus belles œuvres furent inspirées par Charles-Quint. Le prince qui jetait dans le bronze de sa pensée la monarchie universelle, venait s'asseoir dans l'atelier de Titien à l'Escurial, à Sé-

ville, à Cordoue, où le peintre sema des chefs-d'œuvre. Tintoret, l'élève chéri du Titien, né comme lui à Venise, se nommait Jacques Robusti [1], et prit le nom de Tintoret de la profession de son père, le teinturier, comme Andréa del Sarto devait également son surnom à la profession de son père, le tailleur.

Nul ne fit des études plus fortes, plus variées pour apprendre tous les détails de l'art; le Tintoret s'était fait une religion d'artiste qu'il résumait dans cet axiome : « le dessin de Michel-Ange et le coloris du Titien. » Tantôt on le voyait travailler à la lampe pour saisir les ombres plus fortes, plus nuancées de la nuit; tantôt il suspendait des petites figures à des fils d'archal pour étudier les raccourcis; Tintoret, artiste d'études, se révèle surtout dans son tableau d'*Adam et d'Ève séduits par le serpent*, si souvent reproduit par les vieilles gravures. Le *Miracle de saint Marc* est la perfection des clairs-obscurs; Venise montre aujourd'hui avec orgueil plus de cent toiles du Tintoret, et ses œuvres brillent par ses premières études, la hardiesse dans le jeu des lumières et la difficulté des raccourcis. Son défaut vient précisément de l'exagération de ses qualités;

[1] Tintoretto Giacomo Robusti était né en 1512.

ses chairs sont un peu violettes; ses membres trop fins, souvent léchés. Comme Titien, le Tintoret se dévoua à Charles-Quint; les arts à Venise n'avaient aucune répugnance pour le tudesque empereur.

L'école de Rome et de Bologne, que l'on peut confondre comme celle de Venise et de Vérone, produisit aussi de grands maîtres. Si l'on considère l'origine et les primitives études de Michel-Ange et de Raphaël, on pourrait les dire de l'école florentine, car leurs premières œuvres se font à Florence, sous l'influence des Médicis. Mais la force de leur vie d'artiste, leur puissance de talents, se déploient surtout à Rome; ils respirent là dans toute leur liberté à la face du Vatican et de Saint-Pierre. Ce n'est donc pas une erreur d'origine que de les placer au milieu de l'école de Rome sous Léon X. L'illustre éducation de Michel-Ange se développe à Florence sous Laurent de Médicis; c'est là qu'il interroge l'anatomie et la mort pour apprendre ces fortes lignes du dessin, ces raccourcis merveilleux qui se déploient avec tant de magnificence dans ses œuvres; Rome seulement présenta un théâtre assez vaste pour le talent de Buonarotti, il put y respirer à l'aise; au génie, il faut des souvenirs immenses. Quand Michel-Ange vint habiter Rome il avait

vingt-neuf ans; tous ses essais, jusque-là, n'avaient rien de parfait ni de fini; à Rome, en présence des beaux débris de l'antiquité, il sculpta son *Bacchus* et son admirable *Notre-Dame-de-la-Pitié* qui brille encore sur l'autel de la chapelle du Crucifix. Son œuvre capitale, puissante, ce fut dans la *Chapelle Sixtine*, ce jugement dernier qui fait frissonner par la grandeur de la conception et la splendeur du dessin. Là se montre tout le génie de l'artiste qui n'a pas d'égal, pas même Raphaël d'Urbino [1].

Ce jeune homme, aux traits si beaux, n'appartenait-il pas aussi à l'école de Rome? Il a vu Florence sans doute comme le grand Buonarotti; mais sa vie se passe dans la cité éternelle; sa première manière se ressent de deux maîtres, le Perugin et Léonard de Vinci, dont il a le fini et la grâce. Si Michel-Ange porte dans ses œuvres la vigueur d'un génie puissant et hardi, Raphaël a cette intuition du beau, cette splendeur de la nature idéale qui se reflète sur le visage divin de ses vierges et de ses saintes Familles; depuis son premier tableau du Sposalizio, où la forme du moyen âge se révèle

[1] Raffaelo Sanzio d'Urbino mourut en 1520, âgé de trente-trois ans. M. Quatremère de Quincy a écrit un beau livre sur sa vie.

encore dans la perspective du temple jusqu'au saint Michel, fait par ordre de François I[er], et à la salle du Vatican, appelée *della Segnatura*, où l'on voit la *Dispute du saint sacrement*, l'*École d'Athènes*, le *Parnasse* et la *Jurisprudence*.

Il est admirable à dire que ce nom de François I[er] se mêle à toutes ces vies d'artistes, à ces œuvres de grande peinture; c'est encore pour le roi de France que Sanzio composa la plus belle de ses *Saintes Familles*. Quelle que soit la diversité des jugements que l'on porte sur le génie de Raphaël et de Michel-Ange, sur leur supériorité de mérite, dans des parallèles si souvent répétés, il faut reconnaître qu'ils dominèrent l'époque de la renaissance, l'un par la grâce, le beau idéal, l'autre par la puissance du génie antique. Le plus cher des élèves de Raphaël, Jules Romain [1], fut encore encouragé dans ses plus actives études par le roi François I[er]. Tous ces grands maîtres avaient des élèves chéris qui préparaient l'œuvre et se pénétraient si profondément de la manière de leurs chefs, qu'on les confondait souvent avec eux, honneur insigne qui fut

[1] Giulo Pipi, connu sous le nom de Jules Romain, était né à Rome en 1492.

fait à la méthode de Jules Romain, surtout dans l'exécution des loges du Vatican. Giulo Pipi, qui prit le nom de Jules Romain, avait été placé, joyeux enfant, dans l'atelier de Sanzio, si jeune alors lui-même; élèves bien-aimés d'un artiste bien grand, Giulo et il Fattore firent les délices du maître; partout on aperçoit dans les tableaux de Raphaël la main de Jules, et aux loges du Vatican et dans les palais Borgia ou Chigi. Jules Romain ébaucha même cette *Sainte Famille* que Raphaël destinait à François Ier, et ses grandes et personnelles compositions ne se déploient qu'après la mort du maître. Alors dans les fresques de la salle de Constantin se révèlent sa vigoureuse manière, son étude des antiques, son érudition même dans la science des armures et des vêtements. Ces fresques, si souvent gravées, donnèrent la plus juste renommée à Jules Romain, et l'on trouve dans le livre des comptes de François Ier l'emploi de trois cents écus au soleil destinés à reproduire l'œuvre de Giulo.

Le nom du Primatice se mêle si intimement à la France qu'il paraît impossible de le séparer de son roi dans le vaste tableau de ce règne. Francisco Primaticcio, né à Bologne[1], la ville si gaie, si ar-

[1] En 1490.

tiste, avait assoupli son jeune pinceau à la manière de Giulo, et on la reconnaît dans ses deux frises en stuc qui représentent l'ancienne milice romaine. Il vivait à Mantoue, obscur dans son atelier, lorsque François Ier le fit mander pour orner son palais de Fontainebleau, dont il agrandissait la vieille architecture. Cette noble pléiade d'artistes que le roi de France appelle autour de lui, il la groupe par de pénibles efforts et à travers mille jalousies de position et de talent. Le premier de ces peintres, Léonard de Vinci, meurt en France dans les bras de son royal maître. Rosso vient après lui; le roi, qui ne peut détacher Raphaël ni Michel-Ange du beau ciel de l'Italie, des palais de Rome et de Florence, leur commande de grandes œuvres. Il est plus heureux auprès du Primatice qu'il attire à Paris: quelle lutte déjà pour apaiser la colère de maître Roux, intendant des palais de la couronne, quand il voit la faveur du Primatice; le roi cède d'abord, et le Primatice, avant de commencer sa belle galerie de Diane à Fontainebleau, est obligé de faire un long voyage en Italie. François Ier, toujours magnifique, obligé de satisfaire Rosso, capricieux, jaloux, voulut néanmoins garder Primatice à son service; si l'artiste fit un voyage commandé en Italie, ce fut

par les ordres et pour le service du roi ; il dut réunir toutes les collections de tableaux, de statues antiques, prendre les modèles des chefs-d'œuvre qu'il ne pouvait acheter : cent vingt-cinq statues recueillies, des bustes de la Grèce et de Rome, et les moules du *Laocoon,* de la *Vénus de Médicis* et de l'*Ariane,* furent placés dans les jardins de Fontainebleau. François Ier s'était si fortement épris de cette école italienne, qu'il dédaignait le moyen âge des arts; le roi si chevaleresque, si dévoué aux mœurs des temps de prouesses, voyait avec dédain tout ce qui sortait des proportions de l'école antique. Il peuplait ses résidences des faunes, des naïades, des bronzes fondus à Florence, des marbres taillés par des mains habiles dans les carrières de Massa et de Carrare. La renaissance se royalisa glorieusement sous ce front couronné.

Il y avait, à ce temps, dans tous ces artistes, une universalité de genre indispensable pour constituer leur noble et active carrière. Le peintre était à la fois sculpteur, graveur, architecte et souvent ingénieur; et sous ce triple aspect Michel-Ange se révèle comme la plus belle des intelligences. Aussi bon sculpteur que grand peintre, aussi habile architecte que hardi ingénieur, Buo-

narotti jette des ponts, trace le cours des canaux et fond même des statues colossales en fer ou en bronze qui décorent les places publiques. Toutefois la sculpture comme l'architecture eurent alors des maîtres spéciaux en Italie. Depuis Nicolas Pisano[1] jusqu'à Michel-Ange, que de renommées, parmi lesquelles Ghiberti[2], Donatello[3], Benvenuto Cellini, plus ciseleur encore que sculpteur, Benvenuto le plus artiste des Italiens, parleur de prouesses, spadassin comme un brave, vivant inquiet à Rome, à Venise, à Florence; Benvenuto, dont les statues colossales, les coupes ciselées, les plaques, les orfévreries font encore les délices et l'admiration de tout ce qui aime le beau et le génie antique!

Parmi les architectes, un nom absorbe tous les autres, celui de Bramante. Aux rues de Milan, de Vérone, de Pise, de Florence ou de Rome lorsqu'il y a un monument de la renaissance avec un certain caractère de perfection, on l'attribue à Bramante ou à Michel-Ange : à Bramante, lorsqu'il

[1] Nicolas de Pise, connu sous le nom de *Maître Nicolo dell' Arca*, né à Pise vers le commencement du XIII[e] siècle, mourut à Sienne vers 1270.

[2] Laurent Ghiberti, né à Florence en 1378, mourut vers 1455.

[3] Donatello ou Donato, né à Florence en 1383, mourut en 1466.

est gracieux; à Buonarotti, lorsqu'il est gigantesque. Lazare Bramanti [1], de l'école romaine, peintre d'abord, s'éprit, comme par instinct, des chefs-d'œuvre qu'il avait vus dans ses voyages et particulièrement du dôme de Milan. Jusqu'ici Brunelleschi [2] avait dominé l'architecture; l'Italie qui n'avait qu'imparfaitement connu l'art svelte des cathédrales, au moyen âge, déborda dans les proportions de l'antique et dans les souvenirs de la basilique. Ce fut Bramante qui joignit les deux genres surtout dans ce pont élégant qu'il fit construire pour réunir le Belvédère au Vatican. On vit alors reparaître les trois ordres de Vitruve, les portiques, les chapiteaux à feuilles, comme il en existe encore des souvenirs à Milan, à Gênes, à Florence et de là cet art purement italien, qui ne fut ni le moyen âge ni la vieille Rome. L'œuvre qui illustre à tout jamais Bramante, c'est le plan de Saint-Pierre de Rome, la cathédrale de la papauté. Nulle ardeur ne peut se comparer à celle de l'architecte, improvisation admirable, trop prompte quelquefois pour être complète; et c'est ce qui lui

[1] François Lazzari Bramante, né à Castel-Durante, près d'Urbin, en 1444, mourut en 1514.

[2] Philippe Brunelleschi, né à Florence en 1377, mourut en 1444.

arriva pour le plan de Saint-Pierre de Rome, que Michel-Ange dut remanier de fond en comble. Cet art de l'architecture, passion de l'époque, fut continué par Sansovino et porté enfin à toutes les splendeurs de la renaissance dans la Chartreuse de Pavie. Chaque maison devint un monument, chaque villa un palais; les façades furent sculptées comme des bas-reliefs, avec des symboles, des feuillages entrelacés, des satyres, des nymphes, des têtes antiques comme les camées; l'escalier, la rampe, les gouttières, qui jetaient des masses d'eau, furent également ciselés; les jardins se peuplèrent de statues, de vases antiques, naïades, faunes, avec ces belles chèvres soyeuses sous le bronze, qui rappelaient les Bucoliques de Virgile.

L'art de la ciselure est poussé jusqu'à la perfection par l'école florentine si fière de ses grands maîtres; Benvenuto Cellini qui les efface tous, est Florentin [1]. Dans la noble cité des Médicis, il existait tout un quartier où le marteau retentissait nuit et jour sur le bronze, le cuivre, l'or et l'argent. Cette coupe, artistement ciselée, reproduit, comme sur un bas-relief antique, des nymphes gracieuses, des

[1] Benvenuto Cellini était né en 1500.

bacchantes échevelées, des nains hideux, des faunes lascifs et souriant ; des fleurs, des fruits qui tombent en larges grappes; des batailles où les lances se croisent et les longues coulevrines se heurtent. Voyez les portes de bronze du baptistère de Pise, ces armures si riches, ces coupes d'or enrichies de topazes, tous ces chefs-d'œuvre sont de la corporation des orfévres de la belle cité de Florence. On ne se contente plus de la peinture sur les tableaux, on veut des merveilles d'orfévrerie; un mélange d'or, de topazes, d'émeraudes, de manière à frapper vivement les yeux.

Cet art de la ciselure est splendide, soit qu'il s'applique au bronze antique sur les armures, les cottes d'armes des archiducs rangés immobiles autour du tombeau de Maximilien, à Inspruck, soit qu'il embellisse les coupes des festins, les urnes funéraires, les portiques des temples ou du Campo Santo. Benvenuto Cellini pousse plus loin la perfection des pièces d'orfévrerie; artiste bizarre, capricieux, l'escopette en main, avec son ciseau de sculpteur, il écrit sa vie aventureuse, inquiète, saccadée. François Ier l'attire à sa cour, avide de ces ouvrages d'orfévrerie qui reproduisent une chasse retentissante, des chiens haletants, le cerf et le

daim qui bondissent aux aboiements de la meute impatiente. François Ier fait d'énormes dépenses pour se procurer les œuvres des grands maîtres; on trouve dans ses comptes des indications curieuses qui signalent à la fois les progrès des arts et sa munificence royale pour les artistes; c'est aux orfévres de Paris que ces acquisitions généralement sont faites, mais le travail vient de Florence : « Payé à Allard Plommyer, marchant lapidaire, demorant à Paris (dit le compte général[1]), la somme de dix mille livres, aussi pour achapt d'une croix de dyamant qui pend à une chaîne où y a vingt-deux dyamants servans de neux, et une grande couppe d'agathe garnye d'or et enrichie de dyamans, rubis et esmeraudes, livrés audict seigneur. A Régnault Danet, marchant joyaullier de Paris, pour un tableau d'or et d'argent, garny de dyamans, rubiz et perles, avec une grant toupace enchassée en or, en laquelle est figuré Dieu le Père, et au-dessous une nuncyade, et dessus ledict tableau ung ange qui tient ung grant rubiz balay en ung chaton; lesdictes histoires, chatons et menues garnitures faites d'or taillées et esmaillées, avec

[1] Comptes de François Ier. Archives du royaume.

quatre pilliers d'agathe, servant aux deux costez dudict tableau; item ung berceau d'or, auquel y a ung enffant qui a la teste d'agathe et le corps de perles, avec une almandyne qui sert d'oreille audict enfant, neuf mille deux cent neuf livres six sols tournois. A maistre Regnault Danet, orfévre de Paris, mille cinq cent soixante livres tournois, pour le payement des bagues cy après déclairées, que le roy a achaptées de luy, en ce présent moy de may 1534, assavoir : six cents écus pour ung chapellet de cristal vert, faict en façon de glands garny d'or, avec une houppe d'or et d'argent, une pomme de deux agathes, aussi garnie d'or, et de six anaulx d'or esmaillez de vert; ensemble six rubis estant sur les deux costés, une bordeure d'or esmaillée de vert, garnie de seize tables de rubis et trente-quatre perles, une chesne d'or esmaillée de vert, et une enseigne aussi d'or, pour mettre au bonnet en laquelle y a une ystoire de relief avec un grant dyament en table, servant d'une fontaine à ladicte histoyre, et deux cents escus pour avoir par luy fait mettre en œuvre plusieurs pierreries qui luy ont esté baillées par le roy. A Jehan Cousin l'aisné, orfévre de Paris, pour son payement d'un estuy de peignes de boys d'ébène, garny de trois peignes, ung

myrouer, une père de cizeaulx et une brosse à nectoyer lesdicts peignes, le tout taillé à la moresque et remply d'or fin semé de rubiz et turquoyses enchassées en or, au-dessus duquel estuy y a une orloge, et au couvercle d'icelle ung grand saphir pour ung autre petit myrouer qui est de semblable ouvrage et boys d'ébène, et troys escritoires de plumes fines, dont les manches sont d'argent doré, deux desquels sont semés de pierres fines, et à chacun d'iceulx un myrouer de cristal, et le petit est semé de pierres que le roy a de luy achaptées, six cent soixante-seize livres. »

Ces travaux si merveilleux, je le répète, étaient faits à Florence, la grande cité d'orfévrerie, des riches étoffes, et des draps de soie : qui pouvait se comparer aux priviléges de ses confréries? A Florence aussi Finiguerra [1] jette les premières œuvres de ses nielles. A ce temps de la renaissance, l'orfévrerie était un art important; un maître argentier de Florence devait savoir non-seulement dessiner, mais encore sculpter, ciseler, graver, et tout cela avec habileté, quand il fallait orner des

[1] Tommaso Finiguerra, né à Florence dans le commencement du xve siècle, mourut vers 1475.

calices, des reliquaires, des poignées d'épées, des coffrets précieux ou des bahuts. Presque tous ces bahuts étaient en ébène, divisés par compartiments avec des armoires, des petits tiroirs ornés de nacre de perle, de plaques de métal ciselées : ciseler, damasquiner, graver, telle est la préoccupation de cette noble confrérie des orfèvres qui vivaient dans les retraites silencieuses, aux rues étroites des bords de l'Arno. Cet art de graver, ou de nieller, Benvenuto Cellini l'exalte dans quelques lignes [1] : « L'an MDXV, je me mis à apprendre l'orfévrerie, alors l'art de graver les nielles étoit tout à fait abandonné; et aujourd'hui à Florence, parmi nos orfèvres, peu s'en faut qu'il ne soit entièrement inconnu. Ayant entendu dire par d'anciens orfévres combien ce genre d'industrie étoit agréable, et surtout combien Marco Finiguerra, orfévre florentin, avoit excellé dans l'art de nieller, je fis les plus grands efforts pour marcher sur les traces de cet habile artiste, et je ne me bornai pas seulement à apprendre à graver les nielles. »

Les nielles furent les premières formes des gra-

[1] *Due Trattati di Benvenuti Cellini, scultore fiorentino*, etc. Milano, 1811, in-8°.

vures et les plus antiques monuments de l'art de reproduire les figures sur les planches [1]. La belle *Adoration des Mages,* de Maso Finiguerra, est tout un tableau qu'on dirait recueilli au Campo Santo de Pise; l'enfant Jésus est sur les genoux de sa mère; sa tête rayonne comme dans les *Saintes Familles* de Raphaël; derrière et modestement dans l'étable est saint Joseph. Aux pieds de l'enfant un mage agenouillé; puis les autres rois à cheval, suivis de leurs pages richement vêtus, des chameaux, des valets, leur suite opulente, comme le dit le vieux noël. Au-dessus de l'étable sont trois anges qui essayent un harmonieux concert, l'un à la vielle, l'autre l'orgue, le troisième un tambour de basque, tandis qu'un gros et lourd berger au haut de la montagne enfle son chalumeau pour égayer ses brebis éparses, un peu à la manière d'Albert Durer. Dans un autre de ses nielles, Maso Finiguerra a reproduit une magnifique Vierge entourée d'anges, de saintes femmes, composition artistement distribuée, qui fait pendant à l'*Assomption,*

[1] Voyez le savant ouvrage de M. l'abbé Zani, intitulé : *Materiali per servire alla storia dell' origine e de progressi della incisione,* etc. Parme, 1802, in-8°.

une des plus remarquables productions niellées [1].

Cet art tout florentin fut-il précédé par la gravure en bois que l'Allemagne réclame? à cela il faut répondre que, dans cette active époque de la renaissance, tout reparaît à la fois comme pour jeter l'esprit dans la confusion et l'étonnement; la gravure, la ciselure prennent un développement immense, et l'imprimerie apparaît avec elle. Que l'imprimerie soit venue de l'art de graver ou de ciseler, c'est incontestable; il est certain que l'artiste, habitué à reproduire les dessins, les tableaux, dut naturellement se demander pourquoi il ne reproduirait pas les caractères qui servent à perpétuer les paroles de l'homme. Dans la bibliothèque de Munich, parmi les immenses curiosités de ce dépôt, il existe des tablettes stéréotypées qui précèdent au moins d'un siècle la découverte de Guttemberg; les caractères immobiles ont quelque chose qui ressemble à la gravure sur bois; la perfection des types est grande, et c'est encore en Italie que l'imprimerie obtient la perfection des caractères grecs, hébreux et latins,. A Venise, à Vérone, à Rome, à Bologne,

[1] M. Duchesne aîné a publié en 1826 un *Essai sur les nielles*, où se trouve la description d'un grand nombre de ces gravures.

les fondeurs sont très-avancés, et cela se conçoit, avec les grands travaux des nielles et des ciselures; on n'était un artiste complet que lorsqu'on réunissait les qualités éminentes de dessinateur, ciseleur et fondeur.

Tel était l'art en Italie à l'époque où il agit si puissamment en France; la peinture nous arrive par Léonard de Vinci, Rosso, le Primatice; la ciselure, la sculpture, par Benvenuto Cellini et par Bramante. A la cour, dans les choses d'art, il ne se faisait rien que par les Florentins, les Romains, les Vénitiens; maîtres du commerce d'Orient, les Vénitiens apportaient les soies et les laines qui se tissaient à Florence; la richesse, la puissance de ces confréries de marchands de drap étaient telles qu'ils élevèrent à leurs frais le dôme de Florence, la merveille de l'art. Il suffit de parcourir les comptes du Trésor royal, ou même les descriptions des fêtes, telles que les chroniques les ont reproduites, pour se faire une juste idée de la somptuosité des vêtements et de l'art infini qu'on apportait dans les ornements ou dans les meubles : l'habit de guerre du chevalier, sa cuirasse, ses brassards, étaient couverts de ciselure, d'orfévrerie d'un travail parfait; son casque brillait de damasquinerie d'or et

d'argent, surmonté de plumes ondoyantes. En temps de paix, sa toque de velours était enlacée de torsades de perles, de rubis; sa tunique de soie ou de beau drap de Florence pendait jusqu'à ses talons, ou bien un petit manteau de tissu de Flandre était jeté sur ses épaules. A la cour de Fontainebleau ou d'Amboise, les ornements se ressentaient de ce goût de renaissance florentine; on ne voyait que tableaux d'argent, d'ivoire, de perles, coupes ciselées, statues de bronze jetées au milieu des touffes d'arbres et qui déjà ornaient les magnifiques jardins.

Cette influence de l'Italie sur le règne de François Ier paraît presque exclusive, et l'on ne voit pas que les progrès ascendants des écoles allemande et flamande aient agi sur l'époque de la renaissance des arts en France. Tout entouré des prodiges de la grande école, on ne salue que l'Italie; et cependant depuis plus d'un siècle la renommée de Jean de Bruges [1], le chef et la source de toute l'école flamande, est aussi éclatante que celle des maîtres italiens. Maître Jean a rempli Ypres, Gand et Bruges de ses tableaux au brillant coloris. En

[1] Jean van Eyck, dit Jean de Bruges, né dans l'évêché de Liége en 1370, mourut vers 1441. Ses belles toiles appartiennent ainsi à la première moitié du xve siècle.

Allemagne se révèlent de belles et mélancoliques conceptions : ici maître Stephan [1], le peintre municipal de l'hôtel de ville de Cologne; là, Jean Holbein [2], le bizarre et sombre artiste de la mort; Albert Durer [3], si merveilleusement fécond avec ses vierges douces et ses enfants divins; tous ces maîtres ont donné à la peinture son plus vaste développement en Allemagne; et pourtant on n'y prend pas garde à la cour de François Ier afin de tout donner à l'Italie. C'est moins encore parce que le roi a visité les belles cités de Milan, de Gênes et de Florence, que parce que cette primitive peinture allemande et flamande retient les contours et les naïves empreintes du moyen âge.

Ces siècles que le roi fait revivre comme chevalier sont une époque vieillie pour l'art. Le roi se complaît à ce renouvellement des formes régulières et antiques; quand il appelle Léonard de Vinci auprès de lui, c'est qu'il veut un maître de la nouvelle école. Le Primatice, Rosso, Benvenuto Cellini sont les expressions des diverses branches de l'art

[1] On ignore l'année de sa naissance ainsi que celle de sa mort.

[2] Jean Holbein, né à Bâle en 1495, mourut à Londres en 1554.

[3] Albert Durer mourut à Nuremberg le 6 avril 1528, à l'âge de cinquante-sept ans.

nouveau; l'un décore, l'autre dessine, le dernier grave, cisèle et façonne de belles coupes, des bahuts et d'admirables ornements. L'Allemagne ne pouvait donner que le moyen âge et le roi n'en voulait pas; il y a dans chaque époque un entraînement que nul ne peut maîtriser; quand une coutume vient avec l'énergie d'une mode ou d'un caprice, tout le monde y court, et c'est ce qui se montre dans la renaissance. On abandonne l'idiome de la patrie, ses beaux romans, sa poésie, pour les œuvres de la Grèce et de Rome, les philosophes ou les rhéteurs, Aristote, Sénèque ou Virgile; il en naît un pêle-mêle d'idées, de mots et de choses. Dans les arts la confusion est moins grande parce que la renaissance est complète; le système des vieilles cathédrales et des enluminures est absolument délaissé pour les formes de l'antiquité sévère et pure, comme la Chronique s'était effacée devant l'histoire à la façon de Machiavel et de Guichardin. François Ier fut la puissante main qui réalisa la pensée de son époque; il ne retint du moyen âge que l'esprit aventureux de la chevalerie, et cet esprit lui-même fut vaincu à Pavie, par la tactique militaire des lieutenants de Charles-Quint!

CHAPITRE IV.

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA GUERRE ENTRE FRANÇOIS Ier ET CHARLES-QUINT.

Causes réelles des hostilités. — Négociations de François Ier avec les Suisses. — Venise. — Le pape. — Armements militaires. — Capitaines des compagnies. — Suisses. — Lansquenets. — Canonniers. — Chevaliers. — Gentilshommes capitaines. — Aventuriers. — Ressentiment des premières batailles en Navarre. — La maison de Bouillon. — Le comte de La Marck. — Sickinghen. — Prétexte d'invasion par Charles-Quint. — Armée du comte de Nassau. — Invasion des frontières. — Bayard et Montmorency à Mézières. — Mouvements militaires de François Ier et de Charles-Quint. — Développement de la guerre de Navarre. — Intervention de Henri VIII. — Le cardinal de Wolsey. — Conférences proposées à Calais. — Correspondance. — Attitude des conférences. — Dessein de Henri VIII.

1515 — 1519.

Depuis que le roi Don Carlos d'Espagne avait été élevé à l'empire d'Allemagne, François Ier gardait au cœur un sentiment de jalousie profonde. Le roi

de France avait mis un intérêt puissant à placer sur son front la couronne des empereurs; à cette œuvre, il avait dépensé des sommes considérables, consacré presque entièrement son règne; et lorsqu'il se vit tout à fait déçu dans cette espérance, il en conçut un chagrin mortel, et bientôt un désir de vengeance, car enfin Don Carlos d'Espagne n'avait déployé ni courage, ni magnificence chevaleresque; plus adroit seulement, il avait appliqué, dans les diètes, cette finesse de négociations qu'il tenait de la maison de Bourgogne. A cette première époque du ressentiment de François Ier, il faut placer l'invasion de la Navarre, et surtout le secours que sous main il avait prêté aux communeros de Castille, lorsqu'elles se levèrent en masse pour reconquérir leurs libertés. Ces communes vaincues, tout était rentré dans l'ordre; et Charles-Quint, à son tour, apercevant d'où le coup partait, fit constater aux yeux du souverain pontife et du roi d'Angleterre « que François Ier agissoit sans loyauté pour attiser de nouveau le feu de la guerre, et détourner ainsi ce noble esprit de croisade contre les musulmans, qui partout se manifestoit comme une sainte explosion de l'Église catholique. »

Ces plaintes de Charles-Quint étaient exactement

fondées : toute la préoccupation du roi de France était de préparer les éléments des batailles. Jeune et noble chevalier, il croyait que l'élection de Charles d'Espagne était une injure personnelle qu'il fallait nécessairement laver sur le blason de France. Dès cette époque on voit le roi tout absorbé par les pensées de guerre ; il sait que devant lui non-seulement il aura l'héritier des couronnes de Castille, mais encore le successeur des ducs de Bourgogne, possesseur de la Franche-Comté, de la Flandre et du Milanais, enfin le puissant empereur d'Allemagne, qui peut jeter les soldats de la fédération germanique sur les bords du Rhin et de la Meuse.

Profondément persuadé qu'il doit agir avec toutes ses forces, François I[er] négocie avec intelligence et ardeur contre son puissant adversaire : la guerre embrassera la Flandre, l'Italie et les Pyrénées ; en Flandre et sur le littoral de l'Allemagne, on pourra se faire des alliés parmi les membres de la ligue opposée à Charles-Quint et les cités indépendantes ; l'élection n'a pas été unanime ; les négociations de Bonnivet ont laissé quelques traces parmi les princes et les électeurs, et au besoin, quand la guerre éclatera, on pourra soulever ces intérêts, ces jalousies contre le nouvel empereur. Aux Pyrénées, François I[er]

a pour lui le roi de Navarre et les vieilles communes de Castille, dont l'effervescence a été réprimée déjà, mais qui, dans une guerre, pourront se réveiller de nouveau. Aux Alpes, le roi de France trouvera les Suisses, antipathiques à l'empereur, ennemis naturels de la maison de Bourgogne. En Italie, on négociera avec Gênes, Venise; et là des forces d'argent ou d'hommes pourront être soulevées contre Charles-Quint.

C'est particulièrement vers cette Italie que François Ier porte son attention. Une active correspondance diplomatique s'engage entre le roi et la sérénissime république de Venise, la plus fière, la plus considérable des puissances de l'Italie. Quand on contemple ce qu'était Venise alors, la force de ses régiments d'Esclavons, de ses soldats de terre ferme, ses villes principales toutes fortifiées, ses galères à mille rames, on s'explique très-bien l'intérêt ardent que met François Ier à se procurer l'amitié de son doge et de son sénat [1]. Son ambassadeur auprès de la république, Ambroise Fleurance, doit surtout, en réveillant les bons rapports de la

[1] *Lettre de François Ier au seigneur de Ceva et à messire Ambrois de Fleurance, ambassadeurs à Venise*, 17 may 1521. — Bibl. du

France et de Venise à toutes les époques, favoriser les antipathies nées depuis des siècles entre la république et les empereurs : quel sera le sort de la noble cité si jamais les Allemands triomphaient sur l'influence française? N'était-ce pas l'ambition de tous les Césars germaniques d'arracher à Venise ses villes de terre ferme? Par l'alliance avec la France seulement cette catastrophe pouvait être évitée.

A Rome, François Ier soutenait cette même politique auprès du souverain pontife, depuis que le concordat l'avait lié intimement à la France : avec les Allemands il n'y aurait aucune liberté religieuse pour le saint-siége ; et le pape, toujours si plein de patriotisme, voulait protéger l'indépendance italique contre les impériaux. A Gênes aussi, l'influence française, toute-puissante, avait fait élire un doge favorable à son intérêt; le sénat était lié au roi, et le parti français garantirait contre les Espagnols le littoral de l'Italie s'il était menacé.

Roi, Mss. de M. de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, in-4°, parch. coté 10332-3.

« Vous direz à sa seigneurie que sy elle veult bien penser et considérer ce que j'ay fait non seulement pour entretenir l'amitié confédération et alliance qui est en la ditte seigneurie et moy, mais

François Ier caressait également les Suisses et les petits princes d'Allemagne, moins encore pour s'assurer une action diplomatique que pour se donner des forces militaires respectables. Tel était l'esprit de la noblesse de France, qu'elle croyait son honneur engagé à ne servir qu'à cheval; dédaignant la pique, l'arc et la longue arquebuse à mèche, ses armes étaient la lance, l'épée, la hache; depuis les pieds jusqu'au sommet de la tête elle se couvrait de fer. Cette chevalerie, bonne sans doute lorsqu'il fallait briser une infanterie tumultueuse, n'avait plus la même importance depuis l'invention de la poudre qui avait changé toutes les combinaisons de l'art militaire. On devait avoir désormais une bonne infanterie, et pour cela les Suisses et les lansquenets étaient seuls merveilleusement bien organisés; rudes et rustres, ils tenaient leurs rangs pressés, présentant à la fois la pointe de leur hallebarde ou la gueule de leur arquebuse. Il était donc fort important que le roi se procurât cette

pour l'augmenter, accroistre et perpetuer en la meilleur plus ample et plus seure forme que faire se pouvoit, elle doit connoistre que non de parolles j'ay procédé envers elle, mais de faict, et de bon vray et loyal amy, espérant et me tenant certain que icelle seigneurie fera toujours le semblable, et ne me saurois ne pourrois

infanterie, et il négociait auprès des cantons pour avoir à sa solde les Suisses des hautes montagnes. En Allemagne, grand nombre de lansquenets viendraient à lui, car ils savaient qu'avec les Français il y avait toujours bon pillage à faire en Italie; ils aimaient ce caractère brave, léger, intrépide, qui caracolait un jour de bataille comme dans un carrousel. Les écus d'or fleurdelisés n'étaient-ils pas d'un excellent aloi? on savait les dépenser dans les belles villes de France. Les Suisses, d'ailleurs, avaient la tête bien basse depuis Marignano.

C'était une organisation assez curieuse que celle des armées alors divisées par compagnies et par bandes; la compagnie se composait de chevaliers et d'hommes d'armes, tous bardés de fer, la lance au poing, la dague au côté, et qui prenaient le titre de gens d'armes, au nombre de cent, deux cents, sous un capitaine de vaillance et de bonne maison, tels que Chabannes, Montmorency ou Bayard. Les ban-

persuader que en bien examinant toutes choses qu'elle ne connoisse clairement que nostre dite amitié et alliance n'est-elle qu'il faille user de parolles l'un envers l'autre, mais franchement et loyemment et ouvertement déclarer le vouloir intention et ce qui se peult faire pour le bien commun d'entre nous; a ceste cause et afin que ladite seigneurie soit resoluement assurée de ce que j'entens

des n'étaient point organisées comme les compagnies de gens d'armes; c'était une infanterie sous les ordres d'un chef d'aventuriers prenant de l'argent de droite et de gauche; il servait selon son caprice, mais une fois engagé par parole, et argent reçu, à chaque *monstre* ou *revue*, il obéissait au drapeau, à l'étendard levé. Ces chefs de bandes étaient presque toujours des étrangers que le roi cherchait à rattacher à la couronne par des magnificences. Depuis les batailles de Crécy, les édits avaient surtout protégé l'art nouveau de l'artillerie, qui comptait des ingénieurs florentins, excellant aux arts mécaniques, et rien n'était plus utile que leurs conseils. L'artillerie demeurait immobile sur le champ de bataille; les pièces étaient longues, posées sur affût aux larges roues; et l'on s'en servait surtout contre cette pesante chevalerie couverte de fer, qui brisait les rangs des Suisses et des lansquenets.

Les longues guerres de Charles VIII, de Louis XII avaient formé des capitaines de premier ordre en

faire de ma part pour le fait et entreprise d'Itallie, j'ai délibéré et déterminé envoyer homme exprès par devers elle avec telle autorité qu'elle me sera plus en ce cuider que je veuille faire lad. entreprise et que je n'aye les moyens tant en argent que en autres choses pour promptement l'exécuter. Par quoy vous prierez et re-

stratégie et hardiesse; sous François Ier on pouvait en compter un grand nombre, qui tous allaient prendre des commandements pour conduire les hostilités. Ce gentilhomme, un peu vieilli déjà, qui porte sur son écusson, comme support, de larges ancres, c'est Guillaume Gouffier, sire de Bonnivet, amiral de France; il a dans ses veines du sang des Gouffier de Boisy et des Montmorency; on l'a vu s'agiter dans les négociations d'Allemagne, en Angleterre auprès du cardinal d'York; il est surtout vaillant chef d'armée, intrépide au combat. Celui-ci, du même âge, a pour nom la Trémoille, des princes de Talmont et de la maison d'Amboise. Oh! qu'il s'était bien battu à la bataille de Marignano, et que les Suisses avaient senti la pesanteur de son bras! La Trémoille était impatient de signaler sur le champ de bataille sa vie et le lit d'honneur de sa race. Que dire du digne baron de Montmorency, de Bayard l'incomparable, de Lautrec, des ducs de Vendôme et d'Alençon, chefs de gens d'armes,

quererez la ditte seigneurie de par moy qu'elle veuille persister continuer et demeurer en sa bonne volonté envers moy.

« Priant Dieu Messieurs qu'il vous ait en sa saincte et digne garde. Escript à Saint-Germain-en-Laye le 17 de may.

« FRANÇOYS. »

formés dans les grandes journées de Charles VIII et de Louis XII, tous avec un dévouement personnel pour François Ier qu'ils considéraient comme un vaillant capitaine ; les lettres qu'ils lui écrivent, profondément respectueuses, gardent la vieille formule du « roi, nostre sire, » comme dans les antiques chartes féodales. François Ier leur donne le titre de cousin ou de *spécial ami*, pour les encourager à vaillamment défendre l'étendard de France.

La tentative sur la Castille avait signalé les premiers mécontentements de François Ier contre l'empereur d'Allemagne nouvellement élu; le roi avait favorisé les communeros rebelles. Maintenant au Nord les mêmes hostilités allaient se produire. Il existait entre la Meuse et le Rhin des races d'hommes gigantesques, des chevaliers dont on voit encore mille souvenirs dans les images d'Allemagne, sur les vitraux ou dans les toiles que le pinceau d'Albert Durer a vigoureusement tracées : chevaliers à la barbe épaisse comme le duc d'Albe dans les tableaux de l'école flamande, à l'œil ardent, à la volonté forte. Les romans de chevalerie avaient tous parlé de la forêt des Ardennes, si riche en aventures périlleuses, et toute peuplée de châteaux, de tours

crénelées, sur le sommet des monts, des rochers ou dans les carrefours boisés de la vaste solitude. La forêt des Ardennes se liait aux sept montagnes du Rhin, aux châteaux élancés, et s'étendait par la Souabe jusque dans la Forêt-Noire; car le vieux Rhin était chevelu partout. A l'extrémité de cette forêt des Ardennes se trouvaient les terres et le manoir du seigneur de La Marck, fier homme d'armes qui était pour la Meuse ce que Sickinghen était pour le Rhin, un bras de protection et de terreur.

Charles-Quint devait son élection à ces glorieux aventuriers; leur renommée avait assuré les suffrages, et leurs menaces avaient effrayé bien des opposants. Plus le sire de La Marck avait agi avec ardeur pour cette cause, plus il se croyait de droit à la récompense, et bientôt une circonstance se présenta. Le nom de Chimay était tout national à l'extrémité de la Meuse, là où la Belgique commence: avec le sang illustre des Croy qui pouvait disputer la grandeur du blason? Les Chimay étaient alors en discussion avec les sires d'Emeryes pour la seigneurie de deux petits villages dans les Ardennes[1]; les pairs consultés

[1] Mém. de Du Bellay, liv. I.

avaient dit : « Ce château appartient aux Chimay, et comme le duché de Bouillon est indépendant et ne ressort de nulle suzeraineté, notre jugement doit s'exécuter sans appel. »

Le sire d'Emeryes recourut à la justice de Charles-Quint qui fit reviser l'arrêt par le conseil de l'Empire : qu'importe au sire de La Marck? L'héritier des Bouillon vint réclamer lui-même ses droits à la diète, et il croyait que justice lui serait faite après ses services pour l'élection impériale. Cependant Charles-Quint se contenta de répondre « que le conseil aulique avoit décidé, et qu'il n'avoit aucun pouvoir pour réformer la sentence. » Impétueux de caractère, Robert de La Marck, brisant un de ses gantelets sur la porte du château, s'écria : « Puisque celui que j'ai créé empereur ne veut pas me rendre justice, je saurai bien me la faire moi-même. » Et aussitôt il vint s'aboucher avec les commissaires de François Ier à Sedan, pour offrir ses services et stipuler ses conditions. On oublia tout le passé [1] ; le bras de Robert de La Marck était trop fort pour qu'on hésitât à l'employer, et François Ier lui rendit

[1] Mém. de Fleuranges. « *Comment messire Robert de La Marck, sieur de Sedan, pour quelque tort qu'il lui feust fait au service de l'empereur, retourna au service du roy de France.* »

cette bande de lansquenets qu'il conduisait si fièrement avant sa rupture avec la couronne de France. Caractère ardent, impétueux, Robert de La Marck ne se contente pas de se lier à la France; seigneur à peine de quelques villes et d'une trentaine de lieues dans les Ardennes, lui seul déclare la guerre à l'empereur Charles-Quint et au conseil des électeurs : osera-t-on braver au milieu de ses forêts l'héritier de ce sanglier des Ardennes, si puissant dans les guerres de Bourgogne? Il est incontestable, au reste, que Robert de La Marck fut poussé par François Ier à ces hostilités; ce que le roi avait essayé au midi par les communeros de Castille, il l'accomplissait au nord par les aventuriers sous Robert de La Marck. Les deux souverains d'Espagne et de France, liés par un traité solennel, ne voulaient pas ouvertement le briser : ils faisaient agir au-dessous d'eux, et comme dans les drames la scène et l'action se préparent par les confidents.

La guerre retentit sur la Meuse : l'altier Robert de La Marck pouvait-il lutter seul contre les forces de l'Empire réunies? il avait trop compté sur la puissance de François Ier, qui n'osa point encore se montrer. Robert de La Marck venait d'envoyer

défi à l'empereur dans la ville de Worms [1] ; ses hérauts d'armes portèrent son gonfanon de bataille en Allemagne, en Belgique, en Souabe. L'Allemagne répondit à ce cartel; Seckinghen, le fougueux aventurier, vint croiser la lance contre Robert de La Marck, son ancien compagnon de reître et lansquenet; terrible combat! le sanglier des Ardennes fut poursuivi et traqué par la bande des chasseurs allemands, qui firent partout retentir le cor de Souabe. La principauté de Sedan et le duché de Bouillon bientôt ravagés, Robert de La Marck aux abois préféra s'adresser pour une trêve à Seckinghen, son compagnon de bataille, plutôt qu'à l'empereur. Seckinghen lui accorda six semaines de répit, parce qu'il espéra le rappeler à la cause allemande : « Si longtemps ils avoient combattu l'un près de l'autre, qu'ils ne devoient plus se séparer. » Ainsi parlait Seckinghen. Mais Robert de La Marck avait d'autres desseins, et, puisqu'il s'était lié à la France, homme d'énergie, il tiendrait son serment avec fidélité.

Les rapides succès sur le fier représentant de la maison de Bouillon avaient rempli d'audace les Al-

[1] Du Bellay, liv. I.

lemands, et tous voulaient marcher au cœur de la France. Une fois le gant jeté, la guerre devait s'accomplir, tenace et forte; ils avaient de vieux griefs depuis Bovines! on devait punir la présomptueuse chevalerie de François Ier. En vain le roi de France avait-il désavoué Robert de La Marck : « déclarant que son entreprise téméraire n'étoit ni commandée ni suscitée par lui. » Nul ne voulut le croire : « car Robert de La Marck étoit désavoué parce qu'il étoit poursuivi et traqué. » Les Allemands persistèrent donc à soutenir la guerre, sous leur chef le comte de Nassau, de la maison d'Orange, que Charles-Quint avait attiré à lui par des récompenses militaires, capitaine vaillant et expérimenté. On en était alors à ce point où les hostilités viennent seules, parce que la cause en est pour ainsi dire dans l'air; le moindre incident devient un fait capital; on le saisit comme une circonstance favorable, pour se précipiter à main armée l'un sur l'autre. Les Allemands, sans respecter les frontières, vinrent faire des dégâts jusqu'à Mousson : au milieu des protestations pacifiques, on vit tout à coup le comte de Nassau s'avancer avec quelques bandes pour surprendre la ville et briser ainsi l'état de paix. Une autre troupe de Flamands s'avança sur Tournay :

France et Allemagne étaient aux prises; la maison de Bourgogne allait une fois encore se trouver en face de la royale lignée de France.

Cette irruption de l'ennemi, depuis longtemps prévue, trouva le royaume tout prêt à une résistance; François Ier avait déjà réparti l'élite de ses hommes sur les frontières et donné le commandement de ses provinces savoir : au duc de Vendôme, la Picardie; au duc d'Alençon, la Champagne; la Guyenne, qui devait servir de point d'appui à la guerre de Navarre, fut confiée à l'amiral Bonnivet. Enfin, la campagne aventureuse, celle qui plaisait tant à ces cœurs, à ces imaginations, au delà des Alpes, en Italie, au Milanais, dut être conduite par Lautrec, bon général, hardi comme son maître le roi [1]. Partout le ban et l'arrière-ban fut convoqué, vieille coutume lorsque l'invasion devenait menaçante; une simple lettre du roi obligeait la noblesse à prendre les armes; les hérauts proclamaient la guerre, et les lances devaient se montrer épaisses, sous l'étendard royal; l'argent fourni par Gênes, les impôts levés sur la bourgeoisie, avaient suffi pour solder des bandes nombreuses de reîtres et de lans-

[1] Du Bellay, liv. I.

quenets, et un corps considérable de Suisses [1] s'avançait par le Dauphiné pour le service du seigneur roi. Naguère vaincus à Marignano, ils s'étaient alliés au roi et venaient servir avec respect sous son drapeau fleurdelisé. Cette armée avec bacinets et cuissards, l'arquebuse au long canon sur l'épaule, partout où elle passait gardait une bonne discipline, ainsi que cela était commandé par les ordonnances. Dans un premier effort de guerre, il y a toujours en France des ressources immenses; l'enthousiasme, digne élément des batailles, était fort grand, et nul ne manqua à la convocation du ban et de l'arrière-ban, quand la trompette se fit entendre.

[1] *Lettre de François Ier aux Suisses.* — Mss. de Béthune, vol. coté 8488, fol. 42.

« Très chers et grans amys; nous avons esté advertys que l'esleu roy des Romains vous a escript que voullions faire la guerre contre la comté de Bourgogne et le sacré empire, et qu'il ne povoit croire que en telles choses nous voulussiez assister, actendu qu'estez membres de l'Empire et que avez ligue et confédération héréditaire à la maison d'Autriche et de Bourgogne. Très chers et grans amys s'il nous convient entrer en guerre avec led. esleu roy des Romains, ce sera a notre très grant regret et desplaisir, mais ainsi que croyons avez sçeu, il nous a deffyés par escript sans cause ne raison en venant contre les traictés entre nous faicts, et mectant son deffy en exécution a envoyé gros nombre de gens de guerre aux extrémités de notre royaume qui ont couru et pillé nos pays et ont assiégé et print Messancourt, tenu en foy et hommage de nous,

Cependant les soudards allemands avaient passé la Meuse sur quelques points, malgré d'héroïques défenses; et la petite place de Mousson tombait entre leurs mains; ils désiraient ce poste militaire, et encore Mézières plus que la petite cité, afin de s'emparer du cours de la Meuse, et de pénétrer librement dans la Champagne. A Mézières il y avait pour garnison les deux compagnies des gens d'armes de Montmorency et de Bayard; avant que l'ennemi eût atteint la frontière, les braves capitaines avaient écrit au roi, leur souverain seigneur, pour lui annoncer l'approche des bandes germaniques; et, avec toute la fierté et la noblesse de leur ca-

auquel ont trouvé trois de vos compaignons, lesquels ont cruellement et ignominieusement contre le devoir de la guerre faict prendre et estrangler; et ont dict que autant en feront de tous ceulx des votres que trouveront ainsi que nous a esté rapporté. A ceste cause pour notre deffense, comme provoqués et assaillis par escript et de fait, avons fait quelque assemblée de gens de guerre sur les confins de notre royaume, ainsy que raisonnablement pouvions et devions faire; en quoy faisant n'entendons avoir guerre avec le sacré empire avec lequel la maison de France de tout temps et ancienneté est en ligue et confédération, ainsi que nous avons escript et faict entendre aux électeurs de l'Empire et pareillement aux villes impériales. Votre bon amy FRANÇOYS. »

Il en résulta un : « Traité d'alliance entre le roy François Ier et les villes et seigneuries, de la grande ligue de la haute Allemagne : assavoir : Berne, Lucerne, Ury, Schwitz, Underwalden, Zung,

ractère, ils avaient déclaré que le roi pouvait se fier à eux, qu'ils ne rendraient pas Mézières, place que la nature avait fortifiée autant que l'art. La Meuse forme autour d'elle comme un long serpent qui l'enlace, et de hautes murailles protégeaient encore ce fossé naturel; puis Bayard et Montmorency y commandaient: c'est ce que narraient le capitaine Jean Picard, fameux par ses pilleries, et qui alors, assis à côté de Seckinghen et du comte de Nassau, devisait sur les beaux faits et gestes de France. Le capitaine Jean Picard, serviteur autrefois de Louis XII, avait vu Bayard à l'œuvre; aujourd'hui au service de l'Empereur, il montrait une grande énergie, tout en gardant pour la France un pieux respect. Mézières devint le rendez-vous de toute la noble chevalerie; Montmorency, qui avait donné le signal, vit accourir sous son gonfanon plus de mille gens d'armes, et il fallait bien qu'il y eût des hommes de cœur, car le prince de Nassau était à la tête de six

Glaris, Basles, Fribourg, Soleure, Schafausen et Appenzell, ensemble l'abbé et ville de Gall et les pays des trois ligues grises et de Valay, et les villes de Mulhusen Rotmil et Biel d'autre part. A Lucerne, l'an 1521, le 7 may. »

Bib. du Roi, invent. — Mss. du trésor des Chartes, vol. VIII, coté 9425, f° 315.

mille Flamands, et Seckinghen conduisait douze mille lansquenets. Les bombes éclataient de tous côtés; les flèches enflammées, les bouts de lances, les pierres et les balles pleuvaient sur la ville, et nul ne parlait de capituler. Il fallait donner le temps à François Ier de s'avancer dans la Champagne vers Mézières, devenu le point important; et c'est pourquoi Bayard et Montmorency multipliaient leurs héroïques exploits pour sa défense[1].

Bayard n'était pas seulement un brave capitaine; sans être un tacticien remarquable, il n'avait pas fait la guerre si longtemps en Italie, sans savoir que la finesse est aussi utile que la bravoure; et il joua un bon tour aux Allemands. L'armée qui assiégeait Mézières se composait de Flamands, gens crédules, sous le comte de Nassau, et d'Allemands

[1] Voici de curieux autographes sur le siége de Mézières.

Lettre du chevalier Bayard au roi. — Bibl. du Roi, Mss. de Béthune, n° 8500, fol. 21. (Autographe.)

« Sire tant et si très humblement que je puis me recommande à votre bonne grâce.

« Sire j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escripre par laquelle me faictes scavoir que Mons. d'Alençon vous a escript la bonne volonté que j'ay à vous faire service et mesmement en l'affaire de Mesieres là ou je suis venu ou j'ai trouvé Mons. Dorval lequel n'en

de la Souabe, joyeux compagnons, mais jaloux et surtout méfiants, sans aucune sympathie pour les gens de Flandre. Bayard savait que ni chefs ni bandes ne s'aimaient, et qu'ils saisiraient le premier prétexte pour se séparer les uns des autres. Dans cette circonstance, le rusé chevalier fait écrire une lettre en forme d'avis, dans laquelle on annonçait la trahison prochaine des Flamands. « Le comte de Nassau, y disait-on, n'attendoit que l'arrivée de 12000 Suisses pour se séparer de la cause de l'Empereur, et laisser égorger les Allemands, sans leur prêter ayde. » Le paysan, porteur de cet avis, eut l'ordre de se laisser prendre par les troupes légères de Seckinghen; il obéit, et les Allemands se crurent trahis. Comme gens qui reviennent d'un rêve, ils n'eurent de repos qu'après s'être

a point bougé et y a donné si bon ordre que je n'y auray pas grand peyne. Toutteffois si l'affaire y venoit là ou ailleurs vous me trouverez vray gentilhomme.

« Sire je prie a Dieu qu'il vous doint tres bonne vie et longue. A Mesieres le XIII d'aoust.

« Votre très humble et très obéissant subjet et serviteur

« BAYART. »

Lettre de Montmorency et de Bayard. — Bibl. du Roi, Mss. de Béthune, n° 8487, fol. 18.

« Mons. nous avons receu votre lettre et sommes très ayses de ce

séparés des gens de Flandre; et c'est ce que voulait le rusé capitaine Bayard.

Alors on annonça l'approche de l'armée de Champagne que François Ier conduisait en personne. La garnison de Mézières, en signe de joie, lança quelques canonnades, qui enfilèrent des rangs entiers de Flamands et d'Allemands en retraite. Dès que le roi eut salué les murailles de Reims, le duc d'Alençon, qui commandait l'avant-garde, se détacha pour jeter des vivres et mille soldats des bandes suisses dans la place de Mézières, ainsi largement ravitaillée. Le coup de l'ennemi fut manqué; mais les plus braves chefs des compagnies avaient lu dans les romans de chevalerie qu'il y avait honte à ne point engager de vigoureux combats corps à corps, à fer aigu et bien tranchant; et l'on

que les forces du roy sont ensemble, vous advertissant que depuys deux ou trois jours nos ennemys ne nous ont pas tant pressez d'artillerye comme ils faisoient par avant et ne sçavons si c'est par fautte d'amoneyon ou de crainte qu'ilz ont de l'armée dud. seigneur.

« Au surplus Mons. quant à ce que nous mandés si nous pourions tenir jusques vers la fin de ceste sepmaine, nous ne vous y mettrons point de terme, mais vous supplions croire que ce sera tant que notre honneur et noz vies pourront s'estendre pour le service du maistre qui sera la fin de notre lettre; suppliant Notre Seigneur,

vit s'avancer un héraut d'armes, monté sur un beau cheval caparaçonné. Dans le camp des Flamands, un brave comte défie la chevalerie française; il porte les armes de Bourgogne écartelées d'Egmont; issu de bonne race, on ne put refuser son défi. A sa face, un autre beau blason s'avance de Mézières : Dieu soit en aide au premier baron chrétien. C'est Montmorency qui le porte. « Comte d'Egmont, j'accepte ton défi. » Telles sont ses paroles : les lances se croisent, les épées scintillent, et nul ne remporta l'avantage; d'Egmont et Montmorency brisèrent deux lances et furent renversés dans la poussière. Ensuite le capitaine de Lorge, du côté des Français, propose aux Flamands un combat à la pique, accepté aussitôt par le noble sire de Vaudrey; la race de Vaudrey, bourguignonne

Mons. vous donner bien bonne et longue vie. A Mézières mardy a dix heures de nuyt.

« Vos plus humbles serviteurs

« MONTMORENCY ET BAYART. »

« Au dos. A Mons. Mons. le mareschal. »

Lettre de Bayard et de Montmorency à M. le duc d'Alençon. — Mss. de Béthune, vol. coté 8493, fol. 11.

« Monseigneur, ce jourd'huy environ l'heure de midy sont venuz quinze ou seize enseignes de MM. les Bourguignons devant ceste ville à ung gect d'arc près de nous, toutesfois ne nous ont point encore salluez d'artillerie, combien qu'ils nous ont assiégés de deux

d'origine, attachée d'abord à la noble Marie, la mère de Charles-Quint, était passée au service de l'archiduc et puis à celui de l'empereur. Noble passe d'armes, de laquelle tous deux se retirèrent blessés et en gardant leur honneur.

La première entreprise de Charles-Quint contre la monarchie n'avait pas réussi; et comme le dit François Ier dans une lettre écrite à sa mère : « Notre Seigneur, avec sa sainte croix, venoit de montrer qu'il étoit bon François. » Mais le plan d'attaque contre les frontières s'étendait sur une plus vaste ligne; la trouée par Mézières, qui avait pour but de marcher par Reims sur Paris, se liait essentiellement à une expédition sur la Picardie, frontière

costés, et croy que ce n'eussions brullé les faulxbourgs qu'ils fussent de ceste heure dedans. Nous vous en avons bien voullu advertir pour vous faire toujours entendre de nos nouvelles vous advisant Mgr que l'argent est venu si bien a point que n'y a nul en la compagnie qui n'ait merveilleusement bonne volonté de bien servir le roy.

« Mgr, nous plaira d'entendre tousjours nouvelles de nos ennemys pour vous en advertir ensemble de ce qui surviendra le plus souvent, que nous pourrons qui sera fin de lettre suppliant Notre Sgr, Mgr, vous donner très bonne et longue vie. A Mézières ce vendredi au soir.

« Vos très humbles et très obéissans serviteurs

« BAYART, MONTMORENCY. »

nord de la France. L'ennemi avait ici poussé vigoureusement la campagne; comptant sur la prise de Mézières, il désirait établir sa ligne de communication par Verdun et Guise. Les Flamands, troupes sans discipline, composées de gens des communes, fort haineux et fort avides, s'avançaient en désordre espérant la nouvelle d'éclatants succès en Champagne; loin de là, ils apprirent la pleine retraite de Sickinghen et du comte de Nassau [1]; ceci jeta du désordre dans les rangs. La chevalerie de France prit, dès ce moment, une initiative vigoureuse et passa la Sambre et l'Escaut, pour menacer les Pays-Bas, tandis que Bourguignons, Flamands et Allemands opéraient leur retraite avec rapidité. Inquiet, soucieux, Charles-Quint en personne vint à Valenciennes, désormais le centre de toutes ses opérations militaires; et ce fut là que François Ier résolut

[1] *Lettre circulaire de François Ier sur la levée du siége de Mézières par les impériaux.* — Bib. du Roi, Mss. de Béthune, n° 8467.

« De par le roy,

« Très chers et bien amez nous avons esté présentement advertiz que nos ennemiz et de notre royaume estans en grand nombre tant de cheval que de pied, et grosse bande d'artillerie devant Mezières et l'avoir ung moys durant tenue assiegée, voyant les provisions par nous faictes pour assembler en toute dilligence toute notre force, et autres choses nécessaires à la conduite d'icelle, et

de l'attaquer, selon l'avis de Bayard, combattu et arrêté par la majorité des autres capitaines satisfaits d'avoir préservé la frontière des malheurs de l'invasion; il se fit en France un mouvement patriotique très-remarquable sous l'impulsion de l'esprit chevaleresque de François Ier, à ce point que l'on vit des jeunes filles lutter corps à corps avec des chevaliers, et le cri de nationalité se fit entendre depuis l'Oise jusqu'à l'Escaut. Il n'y eut pas un gentilhomme qui ne fît noblement son devoir, ainsi que cela se doit.

Dans les Pyrénées, l'armée de France avait pris l'initiative, afin de soulever la Navarre et de menacer la Castille. La précédente année on avait perdu des batailles sur les frontières du Midi, et le comte d'Espare n'avait-il pas été obligé d'abaisser son épée devant un comte castillan? Le commande-

ayant à leur barbe mis dedans la d. ville de Mezières le s. de Lorges avec mille hommes de pied desquels il a la charge sans ce qu'ils ayent fait aucun semblant de le voulloir empescher, ayans pareillement en nouvelles par leurs espies de la délibération par nous prise de marcher et nous mectre en camp pour les approucher, et que pour le faire avons fait dresser led. camp, et pris en icelluy logement pour toute notre d. force et armée, qui est de deux mille hommes d'armes, douze mille Souysses et vingt quatre mille hommes de pié francoiys avec grosse bande d'artillerye, et

ment était tombé aux mains d'un simple capitaine de gens darmes, du nom de d'Estissac, de la race des Talleyrand-Périgord, et ce capitaine, avec le ban et l'arrière-ban de la Guyenne, défendit Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, et put arrêter les Espagnols aux Pyrénées. C'est à ce moment que l'amiral Bonnivet survint avec les ordres de François I[er] pour prendre le commandement de la chevalerie de Guyenne et des compagnies qui suivaient d'Estissac; quatre mille lansquenets, sous les ordres du comte de Guise, vinrent joindre Bonnivet; fiers hommes vêtus de noir, couverts de fer. Presque toujours les lansquenets, soldats d'Allemagne, étaient employés en Italie ou sur les frontières d'Espagne; nés sur les bords de la Meuse ou du Rhin, enfants de Lorraine ou de Souabe, ils n'aimaient pas rougir leurs glaives dans le sang germanique : aussi s'en donnaient-ils à cœur joie

ayant fait les d. ennemys le plus grant et le plus gros effort qu'il est possible de faire contre cette ville, et y avoir tiré quatre mille coups de canon et longues coulevrines, et fait bresche raisonnable pour y donner l'assault, n'ayant jamais l'osé entreprendre ne exécuter quelque apprêst qu'ils eussent fait sur le bord du faussé tant d'eschelles de fagot que autres choses à ce requiser. Et après avoir fait tout ce que faire se pouvoit jusques à les assaillir et assayer d'y entrer : hier matin sçachant que nous estans sur notre partement pour aller en notre camp et le rapproucher, ils se sont levez, deslogez et retirez honteusement.... »

contre les Italiens et les Espagnols; eux à la chevelure blonde, à la langue gutturale, aimaient à se rencontrer face à face avec les enfants noircis sous le soleil de Naples ou de Castille; c'était haine de races, et ce chevalier de Guise qui les guidait, issu de la maison de Lorraine, fut depuis appelé à de grandes destinées. Hardis capitaines, plus d'une fois, afin de conquérir leur popularité catholique, les Guise avaient lutté contre les ennemis de la France. Ils passèrent donc les Pyrénées, tous, chevaliers de Guyenne, lansquenets du duc de Guise, Basques et Navarrois, et ils vinrent assiéger Fontarabie (la fontaine des Arabes), souvenir de la domination musulmane. Là un digne comte du nom de Duras fit des prodiges, et Fontarabie se rendit à la chevalerie de France [1].

[1] *Lettre de François Ier à l'amiral de Bonnivet.* — Mss. de Béthune, vol. coté 8492, f° 47.

« Mon cousin, en ensuyvant ce que je vous ay puis naguères escript, j'ay dépesché Mons. du Lude pour aller devers vous et luy ay baillé la garde et totalle charge de la ville de Fontarabie........ pourvoyez y si bien qu'il n'en viengne point d'inconvénient, et quant à la repparacion qui est et sera nécessaire, si a son arrivée il y reste quelque chose et qu'il luy semble quelle se doive faire, je vous prie quelle se face, et qu'on n'y espargne rien, car pour estre la d. ville de l'importance qu'elle est il fault faire toutes cho-

Ainsi était la guerre, lorsqu'il fut annoncé partout que des conférences allaient se tenir à Calais, pour préparer les éléments d'une paix. D'après les stipulations du traité de Noyon, François I[er] et Charles-Quint avaient accepté l'intervention de Henri VIII pour apaiser leurs différends infinis. Dans la position que l'empereur et le roi de France s'étaient respectivement faite, ils avaient le plus grand intérêt à ménager Henri VIII; car si le roi des Anglais se prononçait pour l'une ou pour l'autre des parties, la cause serait gagnée. Henri VIII, roi bizarre, impérieux, changeait capricieusement de principes; auprès de lui on espérait peu de sécurité et de suite dans les idées; mais son ministre de confiance, l'homme éminent de son conseil, le cardinal d'York, était l'objet spécial de toutes les prévenances, de toutes les ca-

ses pour la conserver et garder en manière que jamais elle ne puisse tomber en mains de nos ennemys, et pour ce je vous requiers qu'on mecte paine de la mectre en toute perfection et au regard des vivres qui y seront requis, combien que je soye seur que pour l'en pourveoir, vous y avez fait et ferez toute dilligence, ce néantmoins si à l'arrivée du d. s. de Lude il luy semble qu'il y faille encores quelque quantité pour ce qu'on luy en satisface, ensemble de toutes autres choses qui demandera. Et qu'il n'y ait point de faulte, et vous me ferez plaisir. Priant Dieu mon cousin qu'il vous ait en sa sainte garde. Escript de Moussy, le ıııı[e] jour de novembre. »

« FRANÇOYS. »

resses du roi de France et de Charles-Quint. Thomas Wolsey, cardinal-archevêque d'York, n'était point, comme le dit l'opinion vulgaire, le fils d'un boucher; il appartenait à une famille considérable du comté de Suffolk; savant distingué, ami d'Érasme, il s'était fait remarquer de Richard Fox, chapelain du roi; négociateur éminent auprès de Maximilien, il avait obtenu un traité favorable, et à son retour à Londres, Henri VIII l'éleva à la haute dignité de chancelier. Il avait des formes élégantes, un esprit plein de joyeuses reparties, tel qu'il le fallait à Henri VIII, roi qui aimait les bons dires. Wolsey devint le premier homme de l'Angleterre par sa capacité éminente, par son intelligence profonde, et par le rôle qu'il sut donner à la nation dans les affaires de l'Europe; le pape, en l'élevant au cardinalat, lui donna la légation perpétuelle en Angleterre.

C'est donc un homme de premier mérite que Wolsey; comme tous les cardinaux-ministres, il conserve une grande supériorité sur les contemporains; ménagé par tous, par le roi de France et l'empereur, qui lui écrivent des lettres familières, le cardinal sait sa position, il n'en descend pas; s'il garde une sorte d'égalité, il est toujours respectueux envers les princes; on a dit que, gagné aux intérêts, de

François Ier par des subsides et des pensions, il trahit la reconnaissance. Tous les hommes publics sont accusés d'être corrompus, sorte de vengeance populaire contre les gouvernants; je crois au contraire que le cardinal d'York n'eut qu'une vive passion, ce fut de donner à l'Angleterre un rôle élevé sur le continent, et en la faisant intervenir entre tous, de la créer la première des nations diplomatiques. Le cardinal, dévoué à la cour de Rome, voulait aussi préparer la paix entre les puissances chrétiennes pour arrêter les Barbares qui menaçaient l'Europe. Cette guerre violente, prête à éclater entre François Ier et Charles-Quint, allait trop violemment remuer le sol pour songer à une solennelle croisade.

En cette circonstance, Henri VIII et le cardinal d'York, invoquant les stipulations des vieux traités, offrirent d'ouvrir des conférences à Calais pour amener la paix entre les deux princes; de part et d'autre, elles furent acceptées. François Ier et Charles-Quint voulaient ménager la volonté de Henri VIII, mobile et capricieuse; et ensuite aucun des deux souverains n'était prêt pour le développement de leurs forces. Ces conférences au moins donneraient le temps aux puissances de com-

pléter leur armement. Dès que la médiation fut acceptée, on vit arriver sur le continent en toute hâte le cardinal d'York, suivi d'un magnifique cortége de lords et de barons anglais. Splendide pompe que celle du voyage d'un cardinal, vêtu de sa robe de pourpre et de son chapeau de voyage à gland d'or! autour de sa mule de légat, de riches chevaliers, des barons avec de somptueux équipages. Ce fut à Calais, ville alors anglaise, que les députés durent se rendre pour conférer sur les conditions de la paix [1] : François Ier désigna pour ces entrevues de Calais, Duprat, son chancelier de confiance. Comme Henri VIII avait indiqué Wolsey pour le cardinalat d'York, François Ier avait également assuré la pourpre à Duprat, homme habile, discret et ferme dans ses desseins ; il lui adjoignit le premier président du parlement du nom de Selve, le maréchal de Chabannes, et un correspondant d'un esprit fort distingué, Olivier de la Vernade, qui paraît absorber la confiance de François Ier. Charles-Quint également envoya aux conférences de Calais son chancelier du nom de Guatimara, fort

[1] *Pouvoir des ambassadeurs pour les conférences de Calais* (18 juillet 1521). — Bib. du Roi, Mss. de Béthune, n° 8492, fol. 122.

intelligent dans les négociations, et avec lui le comte de Bergues, l'abbé de Saint-Bertin, et pour secrétaires deux hommes de loi flamand et aragonais, très-instruits dans les principes du droit public. Tout devait être dirigé par le cardinal d'York; lui seul, se posant en médiateur, devait prononcer sur les questions de haut intérêt.

Il existe deux sortes de documents sur les conférences de Calais, les procès-verbaux en manuscrits qui donnent le précis des discussions avec une exactitude rigoureuse [1], et la correspondance particulière de Duprat avec François Ier et d'Olivier de la Vernade, observateur si fin de tous les accidents de la négociation [2]. Le cardinal de Wolsey écrit lui-même plusieurs fois à François Ier; se défendant surtout d'un système de partialité qu'on lui reproche à l'égard de Charles-Quint, il rappelle au roi tout ce qu'il a fait pour lui et le maintien de la dignité de sa couronne. Ces lettres, généralement rédigées avec un grand caractère de fermeté, excluent toute idée de corruption [3]. On s'imagine que les choses secrètes de la politique se produisent par des

[1] Bib. Roy., Mss. de Béthune, vol. cot. 8479.
[2] Bib. Roy., Mss. de Béthune, vol. cot. 8491 et 8492.
[3] Mss. de Béthune, vol. cot. 8505, fol. 69 et 8487, fol. 1.

moyens honteux; il y en a sans doute, mais les résultats arrivent le plus souvent par un mouvement irrésistible qui entraîne les hommes et les faits. A son tour François Ier écrit assidûment au cardinal Wolsey; on voit qu'il le ménage et le caresse. Ses instructions au chancelier Duprat[1] sont destinées à séduire le cardinal Wolsey par ces petits soins délicats et attentifs qui attachent; il s'est aperçu que le cardinal d'York montait difficilement à cheval, « il faut lui envoyer une litière bien douce pour qu'il se rende sans effort aux conférences, lui souffrant et malade.[2] »

Les points discutés étaient ceux-ci : « restitution respective de la Navarre et du royaume de Naples, règlement des droits sur la Bourgogne en vertu du traité de Noyon. » Les envoyés du roi de France soutenaient que tout cela était stipulé déjà, et qu'il fallait exécuter toutes les clauses sans discussion nouvelle. Le chancelier Guatimara répondait « que la situation avoit changé, et qu'aucune restitution ne pouvoit être faite sans un nouveau traité[3]. » Au

[1] Dans un Mss. de M. de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, coté 10332-3, Bibl. Roy, on trouve quelques lettres de François Ier à ses députés aux conférences de Calais.

[2] Bib. Roy., Mss. de Béth., n° 8491, fol. 29. 1er septembre 1521.

[3] Mss. de Béthune, n° 8479.

milieu de ces prétentions ardentes, soutenues avec énergie, le cardinal Wolsey vit bien qu'il n'y avait qu'un parti rationnel à prendre, c'était la conclusion d'une trêve assez longue pour permettre au monde chrétien de se débarrasser des infidèles par une croisade, en vertu des instructions que le cardinal avait reçues de Rome.

Cette trêve devait être considérée comme un moyen de servir la politique de Charles-Quint, puisque, laissant les choses dans l'état actuel, on ne faisait aucun droit aux plus justes réclamations de François Ier. Dès ce moment les entrevues du cardinal d'York et du chancelier Duprat prirent un ton d'aigreur difficile à décrire. Comme tout esprit supérieur, le cardinal d'York devait garder la direction suprême des conférences, et il le fit avec modération et impartialité au milieu des querelles les plus vives qui s'élevaient entre Guatimara et Duprat lui-même très-emporté. Il s'agissait de constater qui des deux princes avait commencé la guerre : était-ce Charles-Quint ou François Ier, l'empereur ou le roi? Duprat avait pour lui les faits matériels, car les batailles avaient commencé ouvertement par l'invasion des lances bourguignonnes, flamandes, germaniques, sur le terri-

toire de la France. Mais, à cette observation incessamment répétée par Duprat, le chancelier Guatimara répondit par une seule objection : le roi de France n'avait-il pas provoqué les hostilités de Robert de La Marck? lui seul avait donc commencé la guerre! Duprat, toujours violent, lui dit : « Je mets ma tête en jeu si le roi a secouru Robert de La Marck. — Alors, répondit Guatimara, donnez-moi votre tête, car voici des lettres qui prouvent l'accord de François avec le sire de La Marck. — Non, non, répondit Duprat, ces lettres ne signifient point cela, et vous n'aurez point ma tête. — Je ne la veux point, répliqua Guatimara, je préfère une tête de cochon, elle sera meilleure à manger[1]. » Le cardinal d'York se prit à rire en fronçant le sourcil, afin de ne pas pousser plus loin une discussion qui dégénérait en injures personnelles. Désormais le médiateur ne se préoccupe plus que d'un seul but, la trêve de Dieu, puisque la paix est impossible au milieu de prétentions si diverses; avec la trêve il pourra mener toute la chrétienté sous l'étendard de Rome dans une grande croisade; c'est ce qu'il écrit à François Ier, dont il invoque

[1] Mss. de Béthune, n° 8479.

incessamment l'esprit chevaleresque en l'honneur de la croix.

Tandis qu'avec son esprit persévérant et supérieur, le cardinal d'York veut pacifier des querelles si vives, on voit toujours se manifester les antipathies, la méfiance des Anglais et des Français. Calais, poste avancé sur le continent, est surveillé avec une attention particulière par les Anglais; car les archers de France rôdent autour des murailles : veulent-ils s'emparer de la ville par ruse ou par force, durant les conférences, et profiter de la trêve pour grandir leurs possessions? Chaque jour des querelles s'engagèrent entre les deux chevaleries; les Espagnols se montrent fort hostiles et l'irritation est partout : comment le cardinal d'York pouvait-il préparer même une trêve? Alors, comme dernier moyen, il propose de créer pour Henri VIII une sorte de protectorat qui le rendra arbitre et maître de la paix et de la guerre sur le continent. « Qu'on stipule d'abord un délai suffisant pour que les hostilités ne recommencent plus et pendant ce temps, le roi d'Angleterre, juge impartial, décideroit sur les contestations. » La haute position que le cardinal d'York avait reçue de Rome devait justifier ce pouvoir; et ici se déployait

l'habileté de ce grand cardinal, qui donnait au roi son maître la première place en diplomatie. Toutes ces hautes pensées restèrent en projet : on n'accepte une pacification que lorsqu'il y a lassitude de la guerre; mais, dans la première force d'un règne, on ne songe pas si facilement à calmer les têtes et à désarmer les bras. Tout était aux batailles : traité, alliance, négociation. Charles-Quint portait partout son esprit ambitieux; François Ier avait également des aventures à courir : il fallait donc des champs clos, de larges lices pour des combats à outrance; et le caractère pacifique du cardinal d'York ne pouvait désormais dominer les esprits.

CHAPITRE V.

DÉVELOPPEMENT DE LA GUERRE.

État des hostilités pendant les conférences de Calais. — Suspension en Flandre et en Bourgogne. — Situation de la guerre sur les frontières de l'Espagne. — Menace contre Saint-Sébastien. — Intérêts divers. — L'Italie. – Gouvernement des Français à Milan. — Les bannis. — Le maréchal de Foix. — Ligue proposée par le pape contre les Français. — Traité de Léon X avec Charles-Quint. — Affaiblissement de l'alliance vénitienne. — Les Florentins. — Les Sforza. — Le marquis de Mantoue. — Généraux de la ligue. — Prosper Colonne.—Le marquis de Peschiere.—Gouvernement du maréchal de Lautrec à Milan. — Marche des Français. — L'historien Guichardin.—Révolte du Milanais contre les Français. — Situation périlleuse en Italie. — Rupture des conférences de Calais. — Projet de Charles-Quint et des Anglais. — Rapport de François Ier et des Écossais. — Les forces de la France. — Dévouement des populations. — Plan de résistance de François Ier.

1515-1521.

Les conférences diplomatiques de Calais, si vives et si animées, avaient eu pour objet de suspendre

les hostilités, et néanmoins les batailles se poursuivaient sur presque toute les frontières. Si le voisinage des conférences de Calais avait empêché toute campagne un peu forte, un peu sérieusement poussée vers la Flandre, la Picardie ou les Pays-Bas, s'il y avait eu suspension de siéges ou de combats en rangs serrés, il n'en était pas ainsi dans les contrées moins protégées par les pacifiques instructions des plénipotentiaires : ainsi, la prise de Fontarabie avait eu lieu pendant les conférences; et la chevalerie de France assiégeait Saint-Sébastien qui lui assurait un poste militaire pour se précipiter de là sur les frontières de Castille. Cette place, une fois au pouvoir des Français, on espérait réveiller les séditions ardentes des populations, de ces *communeros* qui déjà avaient ébranlé la monarchie de Charles-Quint.

C'était spécialement en Italie, où la guerre devenait plus menaçante. Les Français étaient encore en possession de Milan et des nobles villes qui environnent la cité des Lombards d'une brillante ceinture : Pavie, Crémone, Lodi, jusqu'à Plaisance. Nul pays ne plaisait mieux à l'esprit français que ces belles plaines au pied des Alpes : des campagnes magnifiques, un soleil que rien n'égale, des

femmes vives, aimantes, des plaisirs bruyants, tout ce qui pouvait enchanter l'esprit et bercer le cœur. Mais les Italiens ne trouvaient ni la même joie, ni le même entraînement auprès des Français; si ce caractère aimable et d'une douce galanterie pouvait leur plaire un jour, il est quelque chose que les peuples préfèrent, quand ils ne peuvent avoir leur nationalité, c'est un gouvernement qui n'insulte ni leurs mœurs, ni leurs coutumes établies. Et tel n'était pas le tempérament des Français; leur gaîté folle et railleuse, leur rapacité pour lever l'impôt et dépouiller les sanctuaires, rendaient leur joug pesant et odieux aux enfants de la Lombardie. Ce qui était arrivé à Naples, sous Charles VIII, à Louis XII, à Gênes, à Milan, allait se reproduire sous François Ier, avec le même sentiment d'opposition, de résistance, et peut-être de vêpres siciliennes. A Milan, au reste, il se trouvait également un parti dévoué aux Sforza, l'expression de la nationalité lombarde, et la nécessité de réprimer les tentatives d'une insurrection, avait dû multiplier au camp des Français les mesures de violence. A tout prix le maréchal de Foix, gouverneur de Milan, devait maintenir le gonfanon de France, déployé sur le dôme, et il le fit avec vigueur par des exécutions militaires

incessantes; le nombre des bannis s'était accru considérablement, de manière à former des bandes capables d'attaquer la cité et de compromettre la domination française. Ces bandes s'étaient réfugiées dans les États environnants, et protégées par les ennemis de François Ier, elles pouvaient se jeter sur Milan lorsque l'heure aurait sonné.

Cette situation des Français, si profondément hasardée, n'avait point échappé à la haute prescience de Léon X, le représentant des Médicis, la maison nationale de Florence qui n'avait jamais vu qu'avec crainte une domination étrangère en Italie. Les papes pouvaient bien invoquer les Français pour secouer un péril et se délivrer de l'oppression; mais, quand la crise était passée, ils revenaient à leur pensée naturelle, la liberté de la patrie. Le pape n'était-il pas le protecteur généreux, le puissant ami des lettres et des arts, celui qui achevait Saint-Pierre de Rome et donnait cet éclat et ce lustre au XVIe siècle? Depuis longtemps lié avec François Ier par un concordat, néanmoins Léon X visait à son grand but, l'expulsion des dominateurs de l'Italie pour maintenir cette contrée dans sa nationalité [1]. Partout les haines étaient animées contre

[1] *Lettre de François Ier au légat d'Avignon étant à Rome*, 1521.

les Français. A Florence, où le nom des Médicis était si puissant, on détestait ce joug qui avait privé la ville de ses priviléges, de ses corporations, car les marchands de laine voulaient librement commercer, et les banquiers prêter de l'or à gros intérêts à tous, empereur, république ou roi. A Modène, à Ferrare, la même animation se manifestait pour accorder une dictature morale à Léon X, le représentant des Médicis. Sauf la république de Gênes, qui par Frégose restait dévouée à la France, et Venise, déjà ébranlée, les Français comptaient peu

— Bib. du Roi, Mss. de M. de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, in-4°, parchem., vol. coté 10332-3.

« Mon cousin, j'ai receu le brevef qu'il a pleu à nostre S. Père le pape m'escripre, et veu tout ce que vous m'avez pareillement escrit, aussy ay bien entendu tout ce que l'arcevesque de Bar son ambassadeur m'a dit et déclaré de par s. sainteté sur quoy désirant luy satisfaire et respondre vous prye luy dire et remonstrer les choses qui s'en suivent.

« Premièrement sur ce que sa ditte sainteté vous a dit que sy paix ou trève ne se fait entre les princes chrestiens, que la faute en viendra et procedera de moy qui ne m'y suis voullu condescendre sans premièrement recouvrer mon duché de Millan, vous lui dirés qu'il m'a merveilleusement despleu et desplait très fort veoir sa ditte sainteté avoir de moy cette mauvaise opinion, et mesmement qu'il sembleroit que en demandant ce que justement m'apartient et que raisonnablement et à bonne et à juste cause je puis demander je fusse temps et reputé perturbateur de paix et occasion de la ruine de la chrestienté, etc.... »

d'amis en Italie, et le pontife pouvait suivre efficacement son projet de liberté populaire et de nationalité patriotique.

Ce fut avec la connaissance intime de cet esprit, que Charles-Quint fit proposer au pape une alliance offensive et défensive dont le but serait de chasser les Français de Milan et de toutes les terres d'Italie[1]. Trop habile pour dire jamais son dernier mot, l'empereur ne demandait aucune possession personnelle sur la terre sacrée, dans la crainte de rencontrer la même répugnance, la même hésitation pour le tudesque que pour le français. Aux yeux de Léon X, Charles-Quint se présentait comme protecteur de la nationalité italique qui ne serait grande et forte qu'alors que les Français seraient complétement expulsés d'au delà des monts ; ainsi, au drapeau à fleurs de lis ne succéderait pas sur le dôme, l'aigle d'Autriche; et comme les bannis de Milan invoquaient les souvenirs de

[1] Traité de confédération entre les ambassadeurs du pape Léon X, de Charles, roy d'Espagne, élu empereur (Charles-Quint) et Henry VIII, roy d'Angleterre, et ce contre le roy de France François Ier (1521). — Ch. des comptes de l'Ille, pièces trouvées au chât. de Gand. — Bib. du Roi, Mss. de Colbert, vol. int. *Traités de paix*, coté 43, part. II, p. 148.

Sforza, leur duc, c'était à son profit que la révolution s'opérerait; les Allemands ne toucheraient même pas le sol de l'Italie; tout se ferait par les Napolitains et les Florentins. Le projet demeurerait italien; les Médicis restaient à Florence, les Sforza à Milan, à Mantoue et Ferrare : au souverain pontife, Charles-Quint reconnaissait la protection morale de l'Italie et la suzeraineté du royaume de Naples avec des indemnités sur les frontières du Mantouan. Enfin, à Gênes, une révolution devait briser la domination de Frégose, si favorable aux Français, pour y substituer la souveraineté nationale du sénat. Dans ces conditions si nationales, un traité secret fut signé entre Charles-Quint et Léon X, tout entier dirigé contre les Français, devenus plus odieux aux populations, à mesure que l'esprit de révolte se montrait plus audacieux. Telle est, en effet, la triste fatalité de toute domination étrangère; par cela seul qu'elle a besoin incessamment de se défendre, elle a aussi incessamment besoin de réprimer; et plus elle réprime, plus elle se rend pesante. Les bannis voyaient s'accroître leur masse déjà si considérable; chaque jour on confisquait les maisons, les palais, les plus somptueuses terres dans la riche campagne de la Monza;

au premier mouvement de la place publique, on était obligé de sévir par les armes, et l'escalier du dôme fut plus d'une fois ensanglanté par l'échafaud destiné aux plus riches et aux plus fidèles habitants du Milanais.

En même temps l'empereur Charles-Quint faisait pressentir les Vénitiens sur l'attitude qu'ils prendraient dans un mouvement italien contre la domination française. Rien de plus antipathique, de plus mortellement ennemi que le lion de Saint-Marc et l'aigle d'Autriche; plus d'une fois les doges à la tête chauve et blanche avaient secoué leur robe traînante pour déclarer la guerre aux vieux archiducs de bronze rangés autour de Maximilien à Insprück. Mais ici la cause n'était pas autrichienne, Charles-Quint se présentait au nom de Léon X, le pontifé éminemment italien; ce qu'on proposait n'était pas d'assurer la domination du tudesque, mais de rétablir les Sforza à Milan, et de donner un caractère purement national à la fédération des États. Liés par des traités avec François Ier[1], les

[1] Le roi cherche à maintenir la paix avec la sérénissime république. — Bibl. du Roi, Mss. de Béthune, n° 8612, fol. 236.

« François par la grâce de Dieu, roy de France, etc. Très chers et grans amys nous avons été advertis de la démonstracion que avez

Vénitiens n'osaient point les briser à ce point; le doge tenait à sa parole; toutefois, renonçant à l'alliance intime avec le roi, les Vénitiens passaient à l'état de tiédeur et de neutralité. Venise, par la force des choses, deviendrait tôt ou tard partie active; menacée par la ligue, elle aurait un parti à prendre, et, pour ménager sa position, elle se déclarerait nécessairement contre les Français, dont elle se disait néanmoins la plus intime alliée; tant il est vrai que les États ne sont pas toujours libres dans leurs résolutions politiques!

Afin de laisser cette empreinte tout italienne à la guerre qui allait s'engager contre la domination française en exécution de la ligue du pape et de l'empereur, le commandement de l'armée fut confié à deux capitaines de haute capacité, italiens d'intérêts et presque d'origine; Prosper Colonne et le marquis de Peschiere. Quand on a vécu à Rome au milieu des souvenirs et des ruines, on

faitte actuellement pour deffendre et secourir nôtre duché et Etat de Millan contre la conspiration et surprinse que aucuns noz ennemys et autres nos subjebs bannys de Milan avoient entreprins malicieusement et de longue main faire contre nous, donc de tres bon cueur vous mercions et prions de vouloir continuier a la nécessité se congnoissant les amis vous ne pourriez croyre coment votre bon vouloyr que avez monstré au besoing et sans être requis nous a

entend partout retentir ce nom de Colonne, antique race du patriciat : les rues, les places publiques, tout reproduit ce souvenir illustre, et Prosper Colonne était l'enfant de cette race; élevé sous la tente par l'épée du plus fier et du plus redoutable capitaine, Gonzalve de Cordoue, Prosper Colonne avait acquis une grande renommée de guerre, après sa victoire sur l'Alviane, le plus intrépide des généraux vénitiens. Impatient de venger le dernier échec de Villa-Franca, et plein d'une ardeur nouvelle contre les Français, Colonne se souvenait que les vieux consuls romains juraient de vaincre ou de mourir pour Rome.

Si don François Ferdinand d'Avallos, marquis de Peschiere, saluait pour aïeux les comtes de Castille, néanmoins il était devenu par ses fiefs, par ses services, un des seigneurs féodaux du royaume de Naples. L'Espagne alors et Naples ne formaient, pour ainsi dire, qu'un royaume, la lignée d'Aragon

esté agréable, vous nous avez donné à congnoistre l'entière amour et très cordialle affection que nous portés laquelle ne mettrons jamais en oubly ainsy que par effet cognoistrez quant en aucunes choses pourrons aider et favoriser vos affaires et augmenter voz Étatz et biens que n'extimons moins que les nostres propres.

« Très chers et grans amys nous prions le benoit fils de Dieu vous tenir en sa sainte garde. FRANÇOYS. »

y avait si longtemps régné, et la vaste rue qui traverse Naples (voie si populeuse et si active) devait se nommer un jour du nom de Tolède, la cité d'Espagne la plus antique, la plus fière de son nom. Les premières armes du marquis de Peschiere n'avaient point été heureuses; il servait sous les ordres du vice-roi Raymond de Cordoue, lorsqu'à la bataille de Ravenne il fut fait prisonnier par les Français; il n'avait alors que vingt et un ans, et, poëte autant que bon soldat à la manière espagnole, il fit de beaux vers qu'il dédia à Victoria Colonna, sa femme, poëte comme lui. Toujours à côté de Prosper Colonne, Peschiere avait vaincu l'Alviane, le général vénitien, et, tout jeune encore, il recevait de la confiance de Charles-Quint le commandement des troupes confédérées.

Pour compléter ce système tout italien de résistance aux Français, le marquis de Mantoue était désigné comme gonfalonier de la confédération par le souverain pontife, et sous ses ordres se trouvait un digne capitaine, l'historien éminent Guichardin. On éprouve un charme particulier à la lecture des livres de Guichardin, comparable à Tacite par l'intelligence profonde du cœur humain, par la description si colorée des hommes, des événements, et

à Thucydide, par cette vive empreinte d'un témoin oculaire. Il se rattache je ne sais quel intérêt à ces soldats qui écrivent leur vie militaire, et la retracent, pour ainsi dire, sur leur bouclier à la pointe de leur épée; penseur et homme d'État à la fois, il y avait dans Guichardin de cette école de Machiavel, si puissante d'imagination et de pensée. L'habitude de voir les événements, de comparer les faits, la nécessité de se trouver à la tête des batailles ou au milieu d'un conseil, vous donnent une haute et profonde rectitude de jugement, qui manque à l'historien passif et sédentaire. Guichardin, capitaine remarquable, a discuté les intérêts de la cité et de la chose publique à Florence, à Milan, et cette empreinte se manifeste dans ce qui reste de ses écrits. Il faut le consulter lorsqu'on veut pénétrer profondément dans les causes qui préparèrent la ruine des Français dans le Milanais; il a tout vu; il assiste avec joie à cette décadence de la domination de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier; et véritable Italien, comme Machiavel, il sait parfaitement que lorsqu'un peuple n'a pas la force pour lui, il doit puiser ses armes habituelles dans la ruse; car aux hommes de violence qu'opposer, si ce n'est la dextérité? et le nain si rusé de l'*Orlando furioso* de

messer Ariosto, qui cherche le défaut de la cuirasse du puissant et haut chevalier pour y plonger son poignard de miséricorde, est un peu l'image de ces petits princes d'Italie qui avaient à combattre les rois, les chevaliers bardés de fer descendus par le Tyrol et les Alpes.

La situation des Français dans le Milanais devenait donc très-périlleuse à la face de cette confédération italienne, que le pape et l'empereur favorisaient simultanément. Dès que les Milanais avaient eu l'éveil, par les bannis de la cité, de ce grand bruit de délivrance qui faisait explosion depuis Naples jusqu'à la Savoie, ils éprouvèrent cette joie qu'inspire l'espérance de la patrie délivrée. Partout la fermentation ardente, profonde, se manifesta presque avec violence sur les places publiques, aux dômes, dans les vieilles basiliques de Saint-Ambroise-de-la-Monza à Lodi et à Pavie. Alors arrivait à Milan, Lautrec, l'aîné de la maison de Foix, qui accourait pour fortifier et soutenir le gouvernement du maréchal son frère; c'était un nom connu déjà en Italie, car Lautrec marchait à côté de Louis XII, lorsque ce prince fit campagne, et punit les Génois de leurs séditions et traîtrises. Ainsi qu'on le voit aux vieilles gravures, Lautrec, qui un moment gouverna le Milanais, était derrière le roi,

fier et glorieux, la lance haute; nul ne pouvait lui refuser du courage; à Ravenne n'avait-il pas été laissé pour mort tant il était couvert de blessures? François Ier l'avait choisi, parce qu'il était besoin de relever l'esprit affaibli de l'armée en Italie. A peine Lautrec a-t-il passé cette fois les monts, touché les terres lombardes, examiné l'état des esprits, qu'il voit que la tâche est difficile; il ne cesse de correspondre avec le roi, comme s'il avait besoin d'être constamment appuyé et encouragé : « Le peuple lombard n'est plus pour le gonfanon fleurdelisé; il craint une révolte secondée par la ligue du pape et de l'empereur. » Ces craintes amènent les mesures sanglantes contre l'idée d'une révolte : vieillards, enfants sont jetés à l'échafaud, et le supplice de Palaviccini est une mesure impérieusement commandée par les besoins de la situation. Quand il compte ses compagnies d'hommes d'armes, Lautrec aperçoit que le nombre de ses soldats est trop faible pour lutter avec la ligue : si les bons compères, les Suisses restent fermes dans les rangs, nul ne doute que le Milanais ne demeure à la France; mais pour les retenir, il faut de l'argent [1]; Lautrec ne répond de

[1] *Lettre de M. de Lautrec au roi,* de Crémone, 5 janvier 1522. — Bibl. du Roi, Mss. de Béthune, n° 8503, f° 84.

« Sire j'ay receu la lettre qu'il vous a pleu m'escripre du xxiie jour

rien, si ces Suisses ne sont pas soldés en bons écus au soleil.

Néanmoins, le maréchal prend l'initiative, car il espérait beaucoup de la hardiesse des gendarmes de France. Son armée se compose de cinq cents lances françaises, qui, garnies de leurs arquebusiers, archers, écuyers, équivalent à deux mille hommes; puis de quatre mille gens de pied, levés comme bandes en Gascogne, Touraine et Provence. Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier, les conduit; excellent gentilhomme, un peu la tête ardente, comme tous les méridionaux, et avec lui se rangent quatre cents gendarmes d'une bonne noblesse. Il y avait aussi dans cette armée de Lautrec, quatre mille soldats vénitiens, esclavons et croates : pouvait-on compter sur eux si la lutte s'engageait vigoureusement; la république, déjà ébranlée dans ses affections pour la France, ne retirerait-elle pas ses soldats pour les joindre à la cause italienne? Lautrec attendait aussi sept cents Suisses que le roi lui

du moys passé par le messager que j'avoys envoyé devers vous et quant à l'argent que vous ay demandé pour nos gens d'armes que m'escripvez y avoir été pourvu par le doge de Venise, je vous advise sire que je n'en ai eu nulles nouvelles et est très nécessaire pour entretenir notre credit et aider à assurer les gens d'armes qu'il

promettait; mais, « point d'argent, point de Suisses; » le maréchal le savait bien, et il commença néanmoins la campagne avec sa petite armée contre les confédérés, sous Colonne et le marquis de Peschiere; ceux-ci comptent moins encore sur leurs soldats que sur le soulèvement inévitable de l'Italie. Plus les rigueurs de Lautrec avaient été sanglantes, plus cet esprit de révolte fermentait, et au premier échec éprouvé par le maréchal, tout le Milanais serait en armes.

Dans cette pensée, les confédérés vinrent mettre le siége devant Parme, la ville intermédiaire jetée sur la route entre les États romains et le Milanais. Le pape avait décidé qu'elle servirait de point d'appui à toutes les opérations militaires. La cité était défendue par Lescun, maréchal de Foix, brave capitaine, qui soutint vigoureusement le siége, comme digne frère de Lautrec. L'historien Guichardin assistait à toutes les délibérations des généraux alliés, et il nous en a révélé la faiblesse, la discorde, le décousu. Les confédérés craignaient

soit remboursée au d. Venise au temps et termes qu'il a été accordé ainsi qu'ont fait sçavoir aux gens de vos finances et par ce moyen nous trouverons de l'argent pour leurs bailler et les subvenir en une nécessité. »

que, par une marche en avant, rapide, audacieuse, le maréchal de Lautrec ne les plaçât entre deux périls. L'avis de Peschiere était de toujours attendre, de patienter : « Les Suisses se lasseroient de ne rien recevoir; l'influence du pape se feroit sentir à ce point que princes et peuples se leveroient contre les François. » Les confédérés préférèrent retarder la reddition de la ville; car chaque jour ajoutait à la pénurie des Français, à leur lassitude, à l'isolement de leur situation.

On put s'apercevoir bientôt de tout ce qu'il y avait de prudent et de raisonné dans ce conseil. Sur les menaces du pape, les Vénitiens quittèrent l'alliance française; et les troupes d'Esclavons et de Croates de la république, qui servaient sous Lautrec, eurent ordre de l'abandonner. En même temps, le cardinal de Sion, si influent sur les Suisses, négocia si bien auprès des cantons, que les bons compères, encore sous le gonfanon de France, refusèrent de servir [1]. Nuls alors n'étaient plus

[1] Charles-Quint avait écrit aux Suisses pour les engager à quitter le parti de la France. — Bibl. du Roi, Mss. de Béthune, nº 8487, fol. 162 (autographe).

« Charles par la grâce de Dieu esleu a tout temps empereur Auguste.

« Honestes discretz et bien amez; nous vous avons nagueyres gene-

soumis au pape que les Suisses. Leur fierté et leur gloire étaient de porter sur leur bannière la tiare et les clefs d'or. Le cardinal de Sion leur remontra « qu'il n'étoit ni patriotique, ni religieux, de voir à la fois des Suisses au service de la confédération italienne et sous le commandement du roi de France : de manière que les frères, les amis des montagnes ou des vallées, pouvoient s'entregorger dans une action décisive. « Ce qui aida la défection, plus encore que la parole du cardinal, ce fut la pénurie des écus d'or dans la royale escarcelle de France pour payer les Suisses. Ceux-ci ne touchaient pas une obole, et le pape menaçait de les excommunier. Les montagnards quittèrent les rangs français confusément; ce qui mit le désordre dans l'armée du maréchal; et alors les confédérés italiens purent prendre l'initiative; six mille hommes de bonne infan-

ralement et particulièrement escript et fait apercevoir le grand desplaisir qu'avons eu au desordre qu'a esté et maulvaise facon de faire de noz et voz gens d'armes qu'ont esté en Italie car notre volonté a toujours été et est présentement coment ceux qui sont membres de notre Empire et loyaux confédérez de noz louables maisons d'Aulteriche et de Bourgongne d'entretenir les bonnes intelligences et unyon a quoy avons pris toute dilligence pour garder et obvier que chose n'y survint moyennant lequel debat ou different aulcuns ne peut survenir ; avec ce vous avons escript et priez que

terie et douze mille Suisses venaient de les joindre; et dans cet accroissement de forces, qu'avaient-ils à craindre de marcher droit sur Milan? La cité n'était-elle pas préparée à la révolte? ses habitants n'étaient-ils pas hostiles aux Français? Des murmures se manifestèrent sur la place du Dôme, à la face même des cohortes de Lautrec. Tous les renseignements étaient donnés par les paysans accourus au camp de Prosper Colonne; Peschiere était prévenu qu'en marchant droit sur Milan, il trouverait par tout appui et secours; les vêpres siciliennes mêmes seraient sonnées, comme un cri de délivrance, de Milan à Crémone, de Crémone à la Monza et à Côme. Les Français surpris, étonnés, durent partout opérer leur retraite en toute hâte. Le Milanais, objet de leur plus vive convoitise, leur fut enlevé par un soulèvement national : la bandière italienne remplaça partout l'étendard fleur-

ne deussiez donner ayde plus avant au roy de France à recouvrer le duché de Millan qui nous appartient et au saint Empire; ainsi qu'en fassiez la revocation et tenir main pour nous comment font nous aultres confédérez; et ce faisant vous eussions envoyez a tous en général ung honnorable ambassadeur pour dresser une nouvelle et bonne alliance moyennant laquelle eussiez eu non seullement paix louange et honneur, mais aussy géneral proffit ainsy que bien au long avez peu entendre par nos dites lettres.... »

delisé ; et Lautrec chercha un abri au pied des Alpes.

Ces tristes nouvelles arrivaient à François Ier aux conférences de Calais dans le moment où sa position devenait si difficile; nul événement ne jeta dans son cœur une colère plus ardente et un découragement si profond. Presque enfant, François Ier avait visité en vainqueur l'Italie; il se souvenait de ces belles villes, de ces champs splendides où la vigne grimpe et entrelace l'ormeau, de ce beau ciel où le soleil est si resplendissant; il eût donné bien des cités de Touraine, de Parisis ou de Flandre pour Milan, Pavie ou Crémone; et tout à coup il apprend que ces terres plantureuses étaient perdues et ces beaux pays envahis par les troupes confédérées : pouvait-il ignorer que son ennemi implacable, Charles-Quint, était derrière ce mouvement de nationalité italienne? Le duc de Milan qu'on allait élever, ce Sforza, serait sous la protection de l'empereur! Ces idées navraient profondément le cœur du roi lorsque tout prenait un aspect sinistre aux conférences de Calais. Durant ces conférences, le rôle du cardinal Wolsey avait été celui d'un médiateur aussi juste que les circonstances et les passions pouvaient le permettre; il

voulait faire accepter la paix sous le sceptre de Henri VIII, ce qui assurait une magnifique position au cardinal et l'espérance de la tiare. Quand il vit que tout rapprochement était impossible, et que la trêve (la combinaison la plus caressée de ses espérances), était rejetée, le cardinal voulut convaincre chacun des plénipotentiaires, et il prit à part le chancelier Duprat pour l'entraîner à ses opinions. Comme celui-ci se refusait obstinément à signer la trêve, le cardinal envoya le lord Saint-Jean à Bruges auprès du chancelier Guatimara pour lui assurer que « tout rapprochement avec la France devenant impossible, son désir étoit de contracter alliance avec son maître. » La haute habileté de Charles-Quint consistait à faire naître et à développer un principe d'ambition au cœur de tous; et comme il avait vu que l'immense but du cardinal était la tiare, il lui avait fait espérer un utile concours pour le faire élire successeur de Léon X.

Cette conviction et le refus de Duprat pour signer la trêve, avaient engagé le cardinal Wolsey à préparer une alliance intime entre l'empereur et Henri VIII [1]. Son but simple et patriotique n'était

[1] *Tractatus Calesis factus inter regiam Majestatem Angliæ et Impe-*

point l'esprit de conquête; mais, comme la turbulence de François Ier se manifestait partout, on voulait lui imposer une trêve, d'autant plus nécessaire quc la chrétienté avait besoin de se lever en masse pour se défendre contre les infidèles. A d'autres époques, les croisades avaient appelé la trêve de Dieu, première suspension d'armes entre les princes, quand il s'agissait de la cause du Seigneur; aujourd'hui la chrétienté était non moins menacée, le monde catholiquc n'avait plus pour défenseurs que les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, assiégés dans Rhodes. Le grand maître Villiers de l'Ile-Adam, un des Montmorency, commandait ces preux chevaliers, nobles débris des croisades; et il annonçait, dans ses lettres, à son cousin Montmorency, par quels efforts surhumains ils protégeaient ce boulevard de la chrétienté [1]. C'était donc en vertu de cet esprit des croisades, et pour

ratorem, contra Gallorum Regem. — Bibl. du Roi, Mss. de Brienne, vol. coté 27.

[1] François Ier mettait une grande importance à être instruit de toutes les nouvelles du Levant, il écrit au grand maître de Rhodes. — Bibl. du Roi, Mss. de M. de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, in-4°, parch., coté 10332-3.

« .... Au demourant, mon cousin vous me ferez savoir de vos nouvelles et de celles du Levant le plus souvent que possible vous

porter les forces des princes sur l'Orient, que le cardinal Wolsey voulait imposer la trêve à Charles-Quint et à François Ier. L'alliance que proposait Wolsey à l'empereur et à Henri VIII, stipulait la nécessité de contraindre le roi de France à une grande prise d'armes contre les musulmans dont les flottes déjà menaçaient l'Italie.

Une des causes qui avait déterminé Henri VIII à cette alliance contre la France, c'est qu'il était informé à Londres des négociations secrètes et toujours renouvelées entre François Ier et les Écossais. Les antipathies et les haines les plus vives existaient entre les Anglais et les montagnards de la Haute-Écosse; plus d'une lutte s'était engagée entre ces populations, et dans les guerres que la France avait soutenues depuis des siècles contre les rois anglais, les Écossais prêtèrent des secours. Aux vieilles annales, sous les guerres de Charles VII, les plus fiers défenseurs de la cause royale n'étaient-ils pas

séra, et sy vous et vostre cité et isle de Rhodez avés a faire de chose qui soit en mon pouvoir et obéissance vous m'en advertissez je vous en fourniray libéralement, comme celuy qui a toujours porté favorisé et assisté les faicts et affaires de vostre ditte religion et qui est délibéré de persévérer à l'ayde de Dieu, lequel je prie vous tenir en sa sainte garde. »

les Écossais conduits par Douglas ! Les négociations de François Ier avec le duc d'Albanye nécessairement hostile à la couronne d'Angleterre, irritèrent profondément Henri VIII [1]. Des émissaires secrets annonçaient de toutes parts que François Ier venait d'envoyer des masses d'écus marqués des fleurs de lis de France aux chefs des montagnards pour opérer une diversion. Quand l'ennemi attaquait ouvertement la couronne de Henri VIII, ce prince, l'oncle déjà de Charles-Quint, pouvait bien s'unir à lui par des liens encore plus étroits, et l'empereur offrait une nouvelle alliance de famille. C'était un grand prometteur de mariage que ce roi Charles-Quint; dans tous ses traités, il stipule qu'il épousera la fille du prince avec lequel il négocie, comme un brillant parti pour la lignée des rois. Au temps de ses liaisons avec François Ier, il ne manquait jamais de lui écrire « mon bon père, » afin de l'attirer à lui par l'idée de mariage qu'il

[1] 25 juillet 1522.—(Bibl. du Roi, Béthune, n° 8469, fol. 284.) Le roi François Ier écrit aux chefs des clands de montagnards; toutes les fois qu'il y a un peu de froideur dans les alliances, il s'en inquiète, comme on peut le voir par la lettre suivante :

« Très chers et grans amys; nous avons reecu les lettres que nous avez escriptes par maistre Jehan Campbellen Thorenton, trésorier général du royaume d'Escosse, ambassadeur de notre très cher

avait promis à une fille de France. Avec Henri VIII il use du même moyen; non-seulement il le traite de son bon oncle, mais encore de futur père bien-aimé. L'empereur sait unir aux sentiments de bravoure, une dextérité qui ne se dément jamais; seul moyen de se faire une grande place parmi les princes contemporains.

Chaque fois qu'une guerre sérieuse éclate contre la France, il se forme toujours contre elle une coalition; les hostilités d'une seule puissance commencent individuelles d'abord, puis toutes se déclarent dans une grande lice. Est-ce un sentiment de jalousie contre la prépondérance incontestée de la France, son esprit aventureux et cette passion de choses extraordinaires qui la domine? tant il y a que la guerre, qui s'annonçait d'abord exclusive entre Charles-Quint et François I[er], tout à coup prit un caractère universel; elle s'étendit aux rois d'Angleterre et de Danemark, au pape, à l'Italie

très amé frère cousin et allyé le roy d'Ecosse et par luy entendu le contenu es instructions que lui avez baillées lesquelles nous avons trouvées très estranges et de sorte qu'il nous semble, considéré l'amour affection et bon voulenté que avons tousjours portée et portons a notre d. frère et a l'honneur et bien de luy et de son royaume ne les avoir meritées telles, car nous n'avons eu ne n'avons encores moins a cueur les affaires de notre d. frère et cousin et

entière, et l'on n'ose même plus compter sur la république de Venise, à d'autres époques d'un si puissant secours.

En face de si grands périls, lorsque de si nombreux ennemis se lèvent contre la monarchie, la situation de François Ier n'a rien de brillant sous le triple point de vue des alliances, de l'état militaire et des finances, conditions essentielles pour commencer une grande lutte. En Allemagne, le roi avait pour alliés quelques princes de la confédération germanique, blessés par l'élection de Charles-Quint : mais ces électeurs oseraient-ils se séparer de la diète et former une ligue contre l'empereur nouvellement élu? Contre Henri VIII, François Ier avait l'alliance de l'Écosse, force bien insuffisante pour lutter contre les Anglais, sous des chefs braves et déterminés. Ceux-ci avaient tant de moyens d'attaquer la France par leurs flottes, sur les côtes, sur un point ou sur un autre; rapides expéditions qui ne laissaient le temps ni de se préparer, ni de se dé-

allyé que les notres propres. Touteffois nous avons le tout prins et prenons en bonne part esperant que les choses bien entendues et à la verité congneues vous congnoistrez qu'il n'y a chose en ce monde que plus desyrans que l'unyon le repos et transquilité du d. royaume et que pour a cela reduyre avons fait et ferons tousjours tout ce que bonnement faire pourrons.... »

fendre. Restait enfin la plus puissante des alliances, parce que seule elle pourrait lutter contre la chrétienté entière, je veux parler du traité essayé déjà entre François I[er] et la Porte Ottomane. Certes, quand le cimeterre musulman se levait avec gloire et fanatisme, c'était une force puissante que d'avoir ce glaive pour soi. Mais combien n'était-il pas triste qu'un roi, fils aîné de l'Église, se fît protéger par les barbares qui versaient à grands flots le sang des fidèles! Le rôle odieux était pour François I[er]; ses alliances, en dehors du moyen âge, semblaient pressentir une société nouvelle avec d'autres éléments et d'autres intérêts.

Comme forces militaires, François I[er] était inférieur à ses ennemis réunis, car il avait à se défendre sur plusieurs points à la fois; les tristes nouvelles du Milanais l'obligeaient à envoyer au delà des Alpes ses plus braves compagnons, ses gendarmes les plus dévoués et Bayard lui-même; ses corps d'Italie étaient coupés, isolés à travers le Milanais et le Piémont, et ils n'avaient pour protection que la foi incertaine des Suisses, ou bien les alliances que la Savoie avait assurées à la France par la duchesse d'Angoulême, et les antiques liens des deux maisons. Cette nécessité de bien se poser avec la Savoie,

créa peut-être cette influence de la reine mère qu'on a tant blâmée sans en pénétrer la cause. Aux Pyrénées il fallait également détacher des corps de chevalerie, braves et déterminés, afin de protéger la frontière contre les soudards de Castille. Ici il n'y avait pas le même péril; les populations assises au pied des Pyrénées étaient braves de leur nature, et dévouées à la maison de France. Les Gascons, les Navarrois avaient des haines invétérées contre les Castillans, et il suffisait de leur donner de bons chefs pour les conduire contre les Espagnols aux siéges de Jacca, Saint-Sébastien et Pampelune.

Sur la frontière nord, la situation était plus périlleuse, parce que les armées anglaise, flamande et germanique allaient se réunir contre la France. D'après les stipulations du traité conclu entre Charles-Quint et Henri VIII, deux armées de quarante mille hommes chacune devaient se porter contre la Picardie [1] et la Champagne. En supposant

[1] 10 juin 1522. *Lettre du roi au maréchal de Montmorency*. — Mss. de Béthune, vol. coté 8557, fol. 65.

« Montmorency; j'ai esté présentement adverty pour vérité, tant par la voye de Suisse, que par mon cousin le sieur Dorval qu'il a esté payé en Allemaigne le nombre de six mille lansquenets lesquels sont embarqués sur le Rin pour venir droit en Flandres et est à présumer que c'est pour rompre l'entreprinse du duc de Suffolk

la réunion active des forces de François Ier, jamais il n'aurait pu opposer de si grandes masses à l'invasion des alliés; heureusement ces bandes ne valaient, ni en discipline ni en courage, les gens d'armes du roi, accoutumés depuis Louis XII aux périlleuses journées. La plupart des soudards flamands, anglais, germaniques, peu exercés à la guerre, levés tumultueusement, n'étaient que des paysans, des communaux, des bourgeois, avec quelques lourds chevaliers, tandis que l'organisation de l'armée de François Ier était parfaite en hommes, en cavalerie et artillerie, sous des capitaines expérimentés. Puis, dans cette confédération prise à la hâte, il serait facile de semer les désordres, les heurtements d'idées, les jalousies, de manière à en profiter pour battre et vaincre séparément ces groupes d'alliés mal unis.

Le nerf des batailles, le plus puissant mobile

ou pour essayer de faire quelque effort du cousté de mon pays de Picardye.

« A ceste cause je vous prie que vous vueillez dilligenter vostre voiaige de Picardye le plustot que faire se pourra, et que arrivé que soiez là, vous advertissez mon cousin le duc de Vendosme de ce que je vous escriptz, affin que en la plus grande et extrême dilligence que faire ce pourra, cette ville de Therouenne soit entièrement advictaillée et pourveue de ce qui luy est nécessaire pour la

du système défensif du territoire, devait être l'argent; et comment le réunir quand mille résistances étaient opposées par les corporations privilégiées? Si l'on suit la correspondance de Lautrec, de Bonnivet, de la Trémoille, de Montmorency, de Bayard lui-même, on verra que ce qu'ils sollicitent le plus vivement auprès du trésorier des guerres, le sieur de Robertet, ce sont les envois d'écus fleurdelisés. Si les nobles devaient servir en armes par la loi du fief et de la terre, les gens de compagnie, tels que lansquenets, Suisses, ne voulaient pas marcher sans argent; affranchis de toute nationalité, ce qu'ils désiraient c'était la solde ou le pillage. Quand un capitaine comptait les hommes présents à la montre ou revue, s'il ne pouvait leur donner leur paye, ils murmuraient haut comme une sédition; nulle discipline dans leurs rangs; à chaque moment ils menaçaient de quitter l'éten-

garder et conserver, ce qu'il est besoing de faire pour l'importance de quoy elle est, comme scavez et fault entendre une chose qui usera d'une merveilleuse dilligence en ceste affaire.

« Il est à craindre si les d. lansquenets se gectent en pays, que je ne soye contrainct de dresser une armée pour faire le d. advitaillement, ce que je ne puis faire comme scavez, sans entrer en une tres grosse et tres lourde despence.

« Parquoy je vous prie encore une foiz, qu'il ne se perde heure ne

dard royal pour se débander tumultueusement comme on le disait alors.

Afin d'organiser la défense militaire, François Ier fut obligé d'augmenter les impôts par tous les moyens. A ce siècle la contribution, presque toujours volontaire, résultait de quelques coutumes que nul roi, nul prince, nul sénéchal ne pouvaient toucher sans exciter de criaillerie. La révolte des cités était au bout d'une création d'impôts; la royauté devait trouver en elle-même les ressources indispensables pour la guerre. François Ier prit le parti d'aliéner beaucoup de ses domaines personnels, son patrimoine, sa propre fortune, malgré le principe de l'inaliénabilité. Puis il eut recours à son nouveau moyen, la vente des offices qu'il multiplia pour toutes les positions, pour toutes les dignités dans l'État. Chaque place devint vénale; ceux qui voulaient exercer une profession, ou acquérir une

temps a ce que je vous escript, ne pareillement en toutes les autres choses dont je vous ay donné commission; et je vous laisse penser le service que vous me ferez; et communiquez bien de touttes choses avec mon dit cousin de Vendosme, a ce que de la part il s'employe en tout et par tout ainsy que j'ay en luy ma parfaicte et entière fiance. Et a tant prye a Dieu, Montmorency, qui vous ait en sa saincte garde. Escript à Sainct Germain en Laye le x jour de juing. *Signé* FRANÇOYS. »

dignité devaient fournir finance, sous prétexte que cela prêtait garantie de la bonne gestion, et en réalité pour tirer de grosses sommes de chacun de ceux qui désiraient des fonctions publiques.

Cette mesure fut moins un principe inflexiblement posé que le résultat d'un fait d'application qu'on trouve inscrit dans les ordonnances de François Ier. Une déclaration établit à prix d'argent les offices de garde des scels, prévôts, huissiers, gardeurs de minutes, greffiers dans toutes les juridictions de France [1]; un édit porte création d'offices de maîtres de la chambre des comptes de Paris [2]; une autre ordonnance augmente le nombre des conseillers au parlement [3], des commissaires examinateurs au Châtelet [4]; le roi établit les charges d'un lieutenant criminel en chaque bailliage [5], de contrôleurs des recettes [6], puis il vend des priviléges aux

[1] 6 juillet 1521. Ordon. de François Ier, K, vol. 1, fo 350. — Mémorial de la chamb. des compt. BB, fo 251.

[2] Juillet 1521. Mém. de la ch. des compt. BB, fo 293.

[3] Saint-Germain-en-Laye, 30 janvier 1522. Ord. de François Ier, K. vol. 1, fo 371.

[4] Saint-Germain, 4 février 1522. *Ibid.*, fo 374.

[5] Paris, 14 février 1522. *Ibid.*, fo 410.

[6] Paris, 24 février 1522. Mém. de la ch. des compt. CC, 174.

bouchers, aux épiciers, à toutes les corporations; quiconque voulait un titre, un honneur, devait donner de l'argent, car la monarchie était menacée d'une invasion. Nul pays ne peut refuser un impôt quand il s'agit du péril de la patrie; c'est la loi de la défense naturelle. Ce qu'on a considéré comme des actes arbitraires, comme des extorsions criminelles, fut le résultat d'une dictature indispensable qui préserva nos frontières des Anglais et des Allemands. Les parlementaires, égoïstes toujours, firent de nombreuses remontrances sur ce qu'on appelait la vénalité des charges: comment un homme, par cela seul qu'il avait de l'argent, pourrait exercer le droit de justice? il fut répondu « que rien n'empêchoit qu'on ne fît enquête sur la vie, les bonnes mœurs et la science du candidat avant de l'admettre en la compagnie; d'ailleurs c'étoit moins pour la judicature que pour les dignités de finances et de la cour que la vente des offices auroit lieu; messieurs du parlement vouloient-ils au reste financer de leurs deniers? »

Ce pouvoir absolu en matière de finance, François Ier l'étendit même aux fiefs de l'Église; le concordat signé avec Léon X lui donnait la faculté de nommer aux évêchés et de disposer ainsi des béné-

fices ; et non-seulement le roi recueillit les revenus, mais encore il les vendit et les conféra comme récompense militaire à des capitaines qui avaient bien servi. Cela s'était vu plus d'une fois dans les lois ; Charles Martel donna les biens des églises à ses comtes et à ses leudes, comme récompense. François Ier ajouta même que l'argenterie des églises serait convertie en monnaie, et ses commissaires la recueillaient pour l'envoyer audit hôtel. Il existe une curieuse lettre des chanoines de Tours au roi[1] :

[1] Bibl. du Roi, Mss. de Brienne, vol. 246, f° 176.—24 juillet 1522.

« Pour répondre et satisfaire aux lettres qu'il a pleu au roy nostre souverain seigneur escrire aux doyen, chapitre et tresorier de l'église St Martin de Tours, par lesquels le d. seigneur a fait demander le treillis d'argent estant autour et circuit de la châsse de mond. s. Mons. St Martin pour aider et subvenir aux grandes affaires dud. seigneur et de son royaume, et resister à l'invasion que luy veullent faire ses ennemys offrant bailler assiette en revenu au d. chapitre de la valleur du d. treillis à la raison de cent sols pour cent livres. Dient les d. de chap. a toute obéissance et subjection qu'ils sont très humbles et très obéissans chappelains et orateurs dud. seigr. et que pour tels se sont toujours monstrez tant envers led. seigr. que envers ses prédécesseurs en ce qu'il leur a pleu commander et de ce qu'ils ont peu et deû faire. Mais de bailler le d. treillis ne consentir qu'il soit pris ou enlevé, ils ne le peuvent ne doivent faire car il a esté donné et dédié à Dieu le créateur et à son bon serviteur Monsieur St. Martin qui est la lumière des confesseurs, non seulement en Touraine ne en France, mais par toute la chrestienté, au moyen de quoy il ne doibt par droit et raison estre converty à autre usage, etc.... ».

ce prince leur a demandé de lui livrer la belle grille d'argent du tombeau de Saint-Martin, donnée par Louis XI à l'église, et qui pesait plus de cent marcs; les chanoines rappellent les services que le saint a rendus à la cité. « La grille est inhérente au tombeau par un lien mystérieux; on ne peut la détacher que par un sacrilége, et ce ne sera pas le roi très-chrétien qui voudroit le commettre. » On ne sait si ces plaintes touchèrent le cœur de François Ier, et si la grille de Saint-Martin fut respectée en mémoire de la vieille nationalité de l'Église. Tant il y a que ces exactions continuèrent par un mobile ardent et noble que justifiait tout, la défense de la patrie contre l'étranger. On vit alors corporations, métiers, confréries de drapiers, marchands d'espice, se cotiser le dimanche après le prône de Saint-Eustache pour assurer à monseigneur le roi les moyens de faire une bonne et juste guerre. Le chancelier Duprat rendit de grands services en cette occasion; il était ferme sans aucun de ces scrupules qui arrêtent les consciences tremblantes devant les fatales nécessités de la politique. Il avait tant vu d'événements, assisté à tant de criailleries, que M. le chancelier s'était fait une règle de conduite invariable, marchant devant lui en s'inquiétant peu

des murmures du parlement. Dans les époques de crise, ces sortes de caractères sont inappréciables; car les esprits qui s'impressionnent trop s'arrêtent à chaque obstacle et se désespèrent à chaque revers. Le chancelier Duprat, vieilli dans les affaires, savait tous les périls de la situation du roi; ce ne serait pas avec les remontrances qu'on arrêterait l'ennemi qui débordait partout sur les frontières; il fallait pour cela des soudards et de l'argent!

CHAPITRE VI.

ASPECT DE L'EUROPE.

Progrès de l'empire turc. — Soliman II. — Prise de Belgrade. — De l'île de Rhodes. — Armée de terre. — La flotte. — Les chevaliers de Saint-Jean dispersés. — Mort de Léon X. — Élection d'Adrien. — Situation de l'Italie. — Défaite des Français à la Bicoque. — Prise de Gênes. — Situation d'esprit de Charles-Quint. — Développement de l'opposition luthérienne. — Voyages de l'empereur en Flandre, en Angleterre, en Espagne. — Lutte du système chrétien et de l'idée politique. — Vaste projet des cordeliers pour sauver l'Europe. — Danger de la France. — Plan de défense conçu par François I[er]. — Splendeur de la maison de Castille. — Le nouveau monde. — Fernand Cortez. — Magellan. — L'or et les mines. — Ardeur des découvertes. — — Préparatifs de François I[er].

1521—1523.

Tout système de conquête et de domination qui n'atteint pas son but, prépare une réaction nécessaire, surtout lorsqu'il est provoqué ou déter-

miné par un principe ardent d'opinion religieuse ou politique : ainsi avaient été les croisades des XIe et XIIe siècles. Quand l'Europe chrétienne s'ébranla pour délivrer le tombeau de Jésus-Christ, des colonies s'étaient fondées en Orient, et Jérusalem en fut comme la couronne. Bientôt, par des causes diverses, cette conquête et cette domination s'étaient affaiblies, et le résultat d'une rapide décadence fut la réaction militaire de l'empire musulman sur la chrétienté elle-même. Comme tous les empires qui naissent le cimeterre en main, les Turcs avaient déployé une puissance de moyens, une énergie immense, et leurs premiers sultans élevés à la guerre sous la tente, au bruit des tambours, au hennissement des cavales tartares, révélèrent un caractère de grandeur, de force et de capacité incomparable. Après Mahomet II qui en avait fini avec l'empire grec, le maître de Constantinople, le sultan qui avait converti Sainte-Sophie en mosquée; après Bajazet si formidable, après Sélim que le sérail avait affadi, était venu Soliman qui se donna la mission d'achever la conquête du monde, et dans ses rêves ambitieux, il se promettait déjà la Hongrie et l'Italie, Vienne et Rome, comme capitales de ses nouvelles provinces.

A cette époque, les Turcs ne présentaient pas seulement une admirable infanterie ou une cavalerie de spahis et de janissaires formidable, ils avaient encore une marine très-avancée; les Grecs de Constantinople leur avaient montré la science de la navigation; et, possesseurs du feu grégeois, ils semaient l'incendie au milieu de la Méditerranée. Soliman II avait résolu une double expédition, l'une contre Belgrade, boulevard de la chrétienté, la ville protectrice de la Hongrie et de l'Autriche; l'autre contre l'île de Rhodes, garde avancée de l'Italie, aux mains des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dernier débris des ordres militaires qui avaient défendu la Palestine. Bientôt la nouvelle sinistre arriva que Belgrade avait succombé après la plus héroïque défense [1], et les Turcs débordèrent sur la Hongrie; les plaintes et les gémissements partout s'élevèrent alors comme un douloureux murmure. Mais ce qui agita plus vivement encore le monde chrétien, ce fut le siége de Rhodes défendu par d'illustres chevaliers [2] : qu'on se repré-

[1] Le 5 de ramadan 927 de l'hégire (9 août 1521).

[2] Soliman arriva en personne devant Rhodes le 5 de schoual 928 (28 août 1522); son grand vizir, Mustapha, l'assiégeait depuis la fin de mai.

sente une armée de près de quatre cent cinquante mille Turcs et une flotte immense portant avec elle tous les moyens de destruction que les Grecs avaient enseignés à la barbarie; puis au milieu de la Méditerranée une île de vingt lieues de contour, défendue par trois mille chevaliers à peine, mais d'un pur et grand héroïsme, qui avaient fait serment de s'ensevelir sous les ruines de la cité.

Le siége dura cinq mois [1], sous le grand maître Villiers de l'Ile-Adam [2], enfant, pour ainsi dire, du Parisis, et d'un courage surnaturel. Plus d'une fois les chevaliers avaient repoussé les Ottomans; des brèches où pouvaient passer vingt hommes de front ou un char de guerre, avaient été défendues avec une glorieuse ténacité : chevaliers, écuyers, tous se montrèrent héroïques; les Turcs perdirent

[1] L'île de Rhodes capitula le 3 de sefer 929 (22 décembre 1522).

[2] J'ai trouvé une noble *Lettre du grand maître à M. de la Rochepot* (7 février 1523). —Mss. de Béthune, vol. coté 8530, fol. 81.

« Mon nepveu ; plusieurs fois vous ay escript du grand Turc qui nous tenoit assiégez en personne dès le xxvie de juing dernier passé, lequel voyant, ne nous pouroit prendre par bateries d'artillerie, mynes ne assaux, à la parfin levé qu'il nous a en les deffences d'ung grand cartier de la ville, est venu picquer et abatre la muraille, en laquelle a fait une grande bresche par laquelle trente ou quarante hommes a cheval pourroient entrer de front,

soixante mille hommes, et quand une cruelle épidémie et la famine forcèrent de baisser de magnanimes épées, Soliman fut si vivement frappé de tant de prodiges, qu'il accorda non-seulement la vie sauve aux chevaliers, mais une de ces capitulations admiratives qui honorent le courage. Soliman voulut voir le grand maître, Villiers; il lui tendit la main, le revêtit d'une pelisse d'honneur, et le grand maître fut libre de quitter l'île de Rhodes avec ses nobles et loyaux compagnons pour s'acheminer vers l'Italie.

Le voilà donc avec la plus immense renommée du monde chrétien, débarquant à Barry, douce contrée, pour trouver du repos à ses fatigues; accueilli partout avec vénération, le grand maître vint à Rome, alors que Rhodes et Belgrade voyaient

et par icelle avec trenchies couvertes, entré plus de cent cinquante pas dedans la ville, nonobstant deux contremurailles et repaires fait à l'encontre, ont a demeuré main à main avecques nous l'espace de trente six jours ou environ, et voyant consommer ses gens, desquels desjà avoit perdu plus de quatre vingt mille tant tuez, que mortz de maladie, craignant venir aux mains avecques nous que moyennant l'aide de Dieu en tous ses assaulx l'avons repoulsé, considérant les victoires consister en la volonté divine et non en la puissance et multitude des hommes, nous a faict dire si luy voulions rendre la ville, nous laisseroit aller bagues sauves, et

se déployer sur leurs tours en ruines les queues des pachas. La faute n'en était-elle pas aux princes chrétiens qui, dominés par de petites ambitions, laissaient s'avancer les infidèles jusqu'au Danube et la Méditerranée? Désormais la Sicile se trouvait exposée, aussi bien que la Hongrie, à leurs excursions : si, au lieu de leurs petites querelles, les rois chrétiens avaient accompli leur devoir comme ces braves chevaliers, les Turcs auraient été refoulés en Asie, et la croix aurait reparu sur Sainte-Sophie, aujourd'hui souillée par les imans. Il n'en fut rien : les animosités étaient si grandes, si vives entre eux pour s'arracher quelques villes, se prendre un peu de terre, qu'ils se précipitaient incessamment en armes sur les frontières de France, aux Pyrénées, en Italie, partout où il y avait un

a ceulx qui voudroient demeurer feroit bonne companie, francz de tous tributz l'espace de cinq ans sans jamais prendre de leurs enfans pour faire des genissaires comme faict ès autres parties de la Grèce a luy subjectes; ce que plusieurs jours avons différé. A la parfin voyant qu'il nous estoit impossible pouvoir plus resister veu que nous n'avons plus pouldres, munitions ne gens de faict, desnuez d'espérance de secours, lequel tant de fois avons demandé, ayant compassion de tant de menu peuple estant en notre jurisdiction, qui avoit de passer par l'espée ou renier la foy par contrainte, avons accepté le d. party. J'en escript au roy, je vous prie,

héritage à dévaster, un droit, une prétention même à faire valoir.

Cette animosité si fatale entre les princes de la chrétienté n'avait point échappé au père commun des fidèles, et dans ce dessein Léon X, avant sa mort, voulut préparer une trêve; comme tous les Médicis, le pape avait trop aimé sa chère Italie, la pompe de ses coteaux dorés par le soleil, le Capitole, Florence, et par-dessus tout la nationalité de la patrie commune; il la voulait, cette noble Italie, riche, glorieuse, selon le cœur et les desseins de sa maison. Ce fut au milieu des pompes qui célébraient l'expulsion des Français du Milanais, quand la trompette sainte retentissait dans les palais splendides, que le pape Léon X mourut subitement. Quelques historiens disent que la joie ébranla les facultés de son âme, et qu'avant de mourir il déclara que le plus beau jour de son existence était celui où il avait vu la

mon nepveu avoir toujours notre religion pour recommandée, envers le d. seigneur qui sera fin de la présente, aprèz mestre recommandé a votre bonne grace priant le Créateur vous donner le comble de vos bons désirs. Escript à Castel en Candie le VII[e] de fevrier. Votre bon oncle et amy, le maître de l'hopital St Jehan.

« FR. DE VILLERS L'ILE ADAM[1]. »

On trouve encore d'autres lettres du grand maître de Rhodes dans les Mss. de Béthune, n° 8537 et 8546, Bibl. Roy.

[1] Les Villiers de l'Ile-Adam et Rochepot étaient tous deux Montmorency.

nationalité italienne se rattacher comme un faisceau au pontificat de Rome, sous un Médicis.

Le successeur à Léon X serait-il un Médicis encore? le conclave l'eût élu, s'il n'avait craint de perpétuer la papauté dans une même race, et d'en faire ainsi une institution héréditaire. A la face de cette élection, tout dut s'émouvoir; la papauté était une si grande puissance, non-seulement en Italie, mais en Europe ! La correspondance de François Ier avec les cardinaux et les agents secrets à Rome, indique toute l'importance que le roi mit à obtenir l'élection d'un pape dans les intérêts français; et ce fut moins pour heurter sa pensée et son pouvoir que pour signaler aux yeux du monde l'abandon que faisait le roi de France de la cause chrétienne devant les musulmans, que le conclave repoussa les démarches de François Ier. Les cardinaux préférèrent le modeste Adrien Floran, évêque de Tortose; né de parents obscurs, à Amsterdam ou à Utrecht, élève de l'université flamande, il avait été choisi comme précepteur de Charles-Quint, et son élévation à la papauté [1] était un hommage que le conclave rendait

[1] L'élection d'Adrien est ainsi annoncée au roi par l'ambassadeur à Rome dans une courte dépêche.— Bibl. du Roi, Mss. de Béthune, n° 8500, fol. 99.

au prince le plus résolu à soutenir la cause chrétienne contre le glaive des musulmans. Cette élection était donc un véritable triomphe pour Charles-Quint, alors arrivé à toute la puissance de Charlemagne, lorsqu'empereur d'Occident, il vint à Rome sanctionner l'autorité des pontifes. Adrien, néanmoins, fut considéré par les Romains comme un barbare; ce peuple léger, ardent, amoureux des arts et de l'antiquité, regardait toutes les populations du Nord comme livrées à l'ignorance; habitué aux splendeurs des Médicis, des Colonne et des Farnèse, il ne pouvait comprendre ce caractère sévère, sans faste et sans grandeur de la race du Nord. Adrien n'était que le prêtre; il ne fut jamais le prince; et les Romains qui aimaient les festins au Capitole, les fêtes au Campo Vaccino, au Colisée, ne reconnaissaient pas pour maître légitime un pape qui ne savait que prier et demander au ciel la cessation des hostilités entre Charles-Quint et François Ier.

« Monseigneur toujours très humblement a votre bonne grace me recommande.

« Monseig. aujourd'huy a été publié pape Mons. le cardinal Tertusien et a prins le nom d'Adrian.

« Monseig. je prie le Créateur vous donner très bonne vie et longue. De Rome ce neuvième jour de janvier.

« Votre très humble serviteur DE PONS. »

A aucune époque, l'esprit de nationalité italienne ne s'était réveillé avec plus d'énergie; souverains et peuples voulaient l'expulsion des Français. Sur tous les points de la terre sacrée une insurrection bruyante avait suivi les pas de Prosper Colonne et du marquis de Peschiere à la tête de l'armée des confédérés; le peuple les saluait comme des libérateurs, tandis que la chevalerie de France soutenait les derniers vestiges de sa domination. Lautrec, le maréchal de Foix, venaient néanmoins de recevoir quelques renforts, et Bayard arrivait à Gênes [1] avec sa compagnie de gens d'armes. Mais à la face d'une insurrection si bruyante, soutenue par une armée régulière, sous des chefs aussi éminents que Peschiere et Colonne, que pouvaient faire ces braves hommes? Si la victoire donne des amis, les revers affaiblissent les alliances, et depuis que les Français se défendaient avec peine dans le Milanais, la république de Venise, cette dernière amie, se montrait inquiète, irrésolue; non point qu'elle osât encore rappeler son contingent pour se joindre aux confé-

[1] *Lettre du chevalier Bayart au roi, datée de Gênes.* 31 janvier 1522. — Mss. de Béthune, vol. coté 8517, fol. 2.

« Sire, j'ai receu la lettre qu'il vous a pleu m'escripre faisant mention que depuis que je suis par deça n'avez point heu de mes let-

dérés; mais dans des instructions particulières elle invitait son capitaine, le duc d'Urbin, à ne point se commettre dans les mouvements offensifs, et au besoin de se séparer tout à fait de Lautrec et des troupes qui suivaient sa bannière. Quant aux Suisses devenus plutôt des embarras que des auxiliaires, ils n'étaient déterminés à se battre que pour de l'argent. Lautrec, malgré ses pressantes lettres au roi, n'avait pu obtenir un seul écu d'or; cependant il ne voulait pas abandonner si vite sa conquête et déserter si facilement un glorieux champ de bataille. Les ordres du roi étaient précis : « l'on devoit tout hasarder plutôt que de délaisser le Milanais, la portion chérie de son patrimoine. » Lautrec avait ordre de saisir l'occasion de livrer à l'ennemi une bataille décisive qui pourrait lui rouvrir les portes de Milan, ou au moins lui permettre de secourir la citadelle miraculeusement défendue par cinquante gendarmes. Aussi, toutes les opérations du marquis de Lautrec se déployaient sur la ligne de la Monza jusqu'à Novarre et Vercelli; des suc-

tres, et que je vous escripve là ou je suis; sire, il vous pleust me mander que je m'en vinsse incontinent en ceste ville pour aider au gouverneur à l'arcevesque a conduyre leurs gens de pié pour la garde de cette ville, et du pays de Gennes, et n'en fusse pas

cès partiels lui firent espérer une victoire décisive sur un grand champ de bataille.

A quelques lieues de Milan, les ducs avaient embelli plusieurs maisons de plaisance. Le fertile territoire de la Lombardie, avec ses canaux, avait permis d'entourer les parcs non-seulement de murs élégants, mais encore de fossés qui servaient à l'arrosement des terres, car en Italie déjà l'agriculture avait réuni toutes les conditions de supériorité. Une de ces villa portait le nom de la Bicoque, pour signifier un tout petit bâtiment à la forme italienne, avec un grand parc pour la chasse au daim et au cerf. Ce lieu, parfaitement abrité au moyen de murs et de fossés, le marquis de Peschiere et Prosper Colonne l'avaient choisi pour livrer bataille. Un tel terrain, coupé par des canaux, abrité par de grands arbres, offrait l'aspect d'un camp retranché; au moyen d'abatis, les confédérés pouvaient se garantir de cette première ardeur des Français, si redoutable à leurs ennemis. Le plan d'une bataille défensive fut combiné par Colonne, d'après

bougé que je n'en eusse été chassé par force, ou que m'eussiés mandé quelque autre chose.

« Sire je vous ay escript plusieurs fois qu'il n'y avoit point d'affaire icy, et que j'estoye bien-marry de ce que je me sejournoye et que

ces bases; les abatis d'arbres, le retranchement des canaux ne laissaient que l'étroit passage d'un pont où devait se porter l'attaque. Peschiere avait placé là quelques centaines de bons arquebusiers espagnols pour croiser les feux, et à l'extrémité du petit pont le maître de l'artillerie avait dressé trois batteries l'une sur l'autre; de manière que les Français, s'avançant avec sécurité, seraient pris à la fois des deux côtés par des arquebusades et en face par le déploiement d'une formidable artillerie.

Il y avait peu de tactique parmi les gendarmes que conduisait le maréchal Lautrec : ces braves chevaliers, parce qu'ils voyaient un pont qui les menait à l'ennemi, devaient s'y presser à l'envi, et cet exemple serait suivi d'une noble émulation. Si les Suisses étaient exigeants, impératifs, lorsqu'ils avaient besoin de leur argent, on ne pouvait leur refuser une indicible bravoure; têtus de gloire comme des Allemands, quand ils avaient bu quelques pots de vin nouveau, c'étaient gens intraitables. A peine

je n'eusse quelques gens pour mener à M. de Lautrec, et vous faire quelque service en votre duché de Millan; et m'en suis plainct à Clément quand il passa par icy, pour vous le dire. Car si jeusse heu deux ou troys mil hommes de pié françoys, je vous eusse fait quelque bon service.... BAYART. »

aperçoivent-ils l'ennemi qu'ils veulent l'attaquer intrépidement ; n'écoutant donc ni les conseils de Lautrec , ni les ordres de leur propre capitaine, ils courent sur le pont de face pour s'emparer de la Bicoque. Le marquis de Peschiere les laissa paisiblement s'avancer en rangs pressés , et ne croyant avoir à combattre que les troupes placées devant eux; quand ils furent bien engagés, à un signal de coulevrine, les arquebusiers espagnols, cachés dans les blés , firent un feu admirable des deux côtés ; et avec des cris de victoire, ils envoyèrent quelques milliers de balles aux Suisses étonnés, et marchant néanmoins avec leur fermeté habituelle jusqu'au bout du pont. A ce moment décisif, le marquis de Peschiere ordonna de démasquer les longues pièces d'artillerie qui prirent les Suisses en écharpe , si bien qu'après s'être défendus bravement comme la meilleure infanterie, les montagnards reculèrent en désordre ainsi que les flots de la mer jusque sur la rive opposée ; trois fois revenus à la charge , ils éprouvèrent mêmes canonnades et arquebusades sur tous les points. Et eux qui avaient crié, avant de combattre , ces trois mots : *Argent, congé ou bataille,* ne reçurent en réponse que la mort.

Une fois engagé par les Suisses, le combat ne

pouvait être déserté par la chevalerie de France [1]. Montmorency avait conduit l'attaque du pont; obligé de se retirer, il vint reprendre le commandement des gendarmes, alors en corps de bataille, où Lautrec avait placé le maréchal de Chabannes et le bâtard de Savoie; enfin, en arrière-garde, les Vénitiens, sur lesquels on ne pouvait pas compter. On résolut d'attaquer, une fois encore, la Bicoque; pour cela il fallait aplanir les terrains, et cette commission fut confiée à un capitaine navarrois fort bon ingénieur. Dans une heure ce travail fut fait; les trompettes retentissent de nouveau; toute la chevalerie s'ébranle et le moment est décisif. Alors Prosper Colonne fait redoubler le feu de toutes les pièces sur la brillante noblesse qui perd là Roquelaure, Laguiche, Laval et Montfort.

Le pont est franchi; mais on pénètre dans un parc coupé de canaux et de murs, qu'il faut prendre combat par combat. La gendarmerie fut à bout avant même d'avoir franchi la moitié du terrain, et quand la retraite sonna, elle paya cher ces positions si glorieusement enlevées; il fallut repasser les ponts, les canaux, les ravins sous les

[1] La bataille de la Bicoque eut lieu le dimanche de la Quasimodo, 22 avril 1522.

feux croisés des arquebuses et des coulevrines. Dans ce désordre, la cavalerie espagnole tomba sur les débris de l'armée que conduisait Lautrec. Fatale journée, où l'on put voir le côté véritablement faible de la chevalerie; ce sentiment d'honneur qui lui faisait repousser toute ruse comme une lâcheté lui donnait trop de dédain pour l'esprit de tactique qui n'est que la ruse en grand. La supériorité n'était plus dans la force, l'habileté en venait à bout désormais. Depuis l'invention de la poudre, la chevalerie devait modifier ses moyens pour garder la victoire; il fallait des combinaisons raffinées qui sortaient entièrement de l'éducation des chevaliers. Ainsi le cœur ne manquait pas à ces nobles hommes, mais la réflexion et la tête froide et calculatrice. Dans la marche des temps, il arrive souvent aux opinions ce qui survint ici à la chevalerie de France. Il se conserva parmi elle des traditions d'honneur et de courage; et avec cela, parce qu'elles se tiennent en dehors du mouvement, elles s'affaiblissent et se perdent. La bataille de la Bicoque fut donc le résultat d'une tactique réfléchie opposée au moyen âge et à l'intrépidité du vieux temps. La ruse de guerre repoussa la force aventureuse.

Après cette triste défaite de la Bicoque, l'Italie fut perdue pour la couronne de France : quel espoir restait-il au maréchal de Lautrec de préserver le Milanais, quand sa chevalerie en fuite s'éparpillait jusqu'au lac de Côme ? Alors les Vénitiens se liaient ouvertement avec l'empereur Charles-Quint[1] sous le prétexte de la liberté de l'Italie; les Suisses demandaient libre passage pour s'en retourner aux Alpes; on avait perdu la fleur de la noblesse; à peine aurait-on une route sûre à travers la montagne. L'insurrection éclatait partout, et nul espoir même de conserver Gênes, le grand port maritime de la Méditerranée, vers lequel s'avançaient déjà Prosper Colonne, le marquis de Peschiere et les confédérés. Au milieu de la guerre, ces belles campagnes de la république un peu égoïstes s'étaient conservées dans le plus parfait repos. Les alliés résolurent donc de mener leurs bandes dans cette opulente contrée, afin de lever des contributions au profit des lansquenets et des Suisses : ne serait-il pas d'ailleurs facile de favoriser à Gênes un parti antifrançais en secouant la domination de Frégose?

[1] Le traité entre l'empereur et la république fut conclu le 28 juin 1522.

Cette expédition se réalisa avec une facilité extrême[1]; le doge Frégose une fois brisé par une révolution populaire, on proclama la liberté de Gênes comme celle de Milan. Gênes, affranchie des Français, salua l'indépendance de l'Italie, et l'étendard fleurdelisé disparut de la dernière de ses cités. Tous ces États marchaient donc vers une fédération italienne : le pape, par le sentiment du noble orgueil que lui donnait Rome, la capitale de l'univers chrétien; l'empereur, parce que son plus puissant intérêt était de chasser les Français d'Italie; il voulait créer pour chaque État des situations assez faibles, assez abaissées pour les dominer toutes. Charles-Quint voulait conquérir un ascendant absolu sur ces contrées perpétuellement visitées par les conquérants venus des Alpes ou du Tyrol.

On est déjà saisi d'étonnement et d'admiration à l'aspect de cétte puissance de Charles-Quint qui s'élève à la domination universelle. Simple héritier d'abord de Ferdinand et d'Isabelle, puis successeur de Maximilien, représentant de la maison de Bourgogne, le voilà maintenant empereur, comte

[1] Gênes, prise d'assaut dans la nuit du 30 mai 1522, fut livrée au pillage pendant deux jours, et le troisième on élut doge Antoine Adorne.

de Flandre, suzerain de la Franche-Comté et dominateur partiel de l'Italie, et cela sans effort, sans livrer une seule bataille. Il est l'homme politique à côté de François Ier, l'expression de la chevalerie. Comme l'esprit et les formes du siècle ont changé, l'homme de la ruse triomphera; non-seulement Charles-Quint règne sur le peuple, mais encore il fait le pape; son ancien précepteur, Adrien, porte modestement la tiare. Ce n'est pas tout, l'empereur arrache l'Italie aux Français, presque sans guerre violente, en invoquant le seul mot de nationalité, lien puissant sur les imaginations du peuple. Au nord, en acceptant Henri VIII pour arbitre, il l'entraîne peu à peu dans son alliance jusqu'à joindre ses armes aux siennes contre François Ier. Charles-Quint se sert de toutes les idées, de tout ce qui garde vie et popularité. Comme l'esprit des croisades n'est pas éteint, il se pose en souverain pacifique qui veut tourner toutes les forces de la chrétienté contre les infidèles; selon lui, le seul obstacle à une guerre religieuse, c'est François Ier: ce roi de France presque dépouillé, il le présente comme un ambitieux, et lui, l'empereur, maître de l'Allemagne, de Naples, de la Flandre, de la Franche-Comté et de l'Espagne,

et qui a gagné tout cela par les négociations et l'habileté, c'est le pacificateur, l'esprit modéré. Ici se résume la véritable puissance d'esprit de Charles-Quint; il n'y a pas grande capacité à se poser comme dominateur par la conquête, et si l'on est foudre de guerre, de faire un immense bruit. Mais ce qu'il y a de véritablement supérieur, c'est de dissimuler ses desseins et les conditions mêmes de sa nature, à ce point de paraître modéré dans ses désirs lorsqu'on tient le sceptre du monde en ses mains.

Les négociations, toujours le souci de la vie de Charles-Quint, rencontrent en Allemagne de grandes difficultés de partis et d'opinions; la réforme de Luther domine les universités, et la science est bien populaire au XVIe siècle. L'esprit d'opposition se manifeste avec une grande puissance. Dans ces difficultés premières, Charles-Quint, obligé d'embrasser tous les intérêts, désigne Ferdinand, son frère, pour gouverner les États de l'Empire; à Marguerite, sa tante, il donne le comté de Flandre avec le titre de gouvernante. Lui, l'empereur, part, visite les bords du Rhin, la Flandre, s'embarque à la hâte, et comme par hasard, il visite l'Angleterre. Le fougueux Henri VIII, longtemps son arbitre, maintenant il l'appelle son allié : « Si le cardinal

Wolsey, dit-il, n'a pas réussi à pacifier les princes, ce n'est pas sa faute, car il a fait tout ce qui étoit en son pouvoir; le pape Adrien n'est pas immortel, et le roi de France est le seul en opposition avec l'esprit chrétien de la croisade. » En vertu de ces idées, le traité d'alliance conclu par le cardinal Wolsey est définitivement ratifié; quarante mille Anglais ont marché au nord de la France, et pour gage de la longue durée de ce traité, le mariage entre Charles-Quint et Marie, la fille de Henri VIII, sera célébré au plus tôt. Enfin, pour ne rien laisser en arrière, l'empereur promet de payer au roi des Anglais le subside auquel s'était engagé François I[er] par des traités antérieurs.

Bientôt Charles-Quint salue l'Espagne, sa vieille patrie, naguère profondément remuée par l'esprit des communeros et la révolte des cités. Loin de porter la violence et l'animosité dans la répression, l'empereur se montre en homme politique, indulgent, oublieux pour le passé, pourvu que l'obéissance soit assurée pour l'avenir. Les hommes d'une grande intelligence se laissent rarement diriger par un puéril esprit de ressentiment; ils ont peu de mémoire du mal; et s'ils la gardent, c'est comme un enseignement; quand ils se vengent,

c'est qu'ils savent qu'ils en ont besoin pour le triomphe d'une idée ou la répression d'un sentiment qu'ils redoutent; et Charles-Quint vit bien que l'Espagne n'en était pas là.

Loin de la tourmenter par des exécutions, il se complut à la diriger vers un système en harmonie avec son pouvoir nouveau : la vieille organisation de la Castille fut changée; les ricoshombres et la Sainte-Hermandade qui formaient les bases de la monarchie furent remplacés par la hiérarchie de la grandesse, institution d'origine bourguignonne, comme la Toison d'or. La grandesse, en satisfaisant l'orgueil castillan, modifiait néanmoins le premier, l'énergique principe de la liberté et de l'indépendance des grands féodaux de Castille. Par les trois degrés de grandesse, Charles-Quint fondait sa hiérarchie; les uns devaient parler couverts au roi, les autres saluaient et se couvraient ensuite; les troisièmes restaient couverts, mais lorsque le roi leur adressait la parole [1], ils quittaient leurs sombreros ornés de plumes. Esprit puissant, Charles-Quint savait bien que c'est par les choses d'hié-

[1] L'empereur créa seize grands de première classe, vingt-six de la deuxième et quarante de la troisième.

rarchie qu'on se donne l'appui et l'amour des corps politiques, qui souvent préfèrent les apparences d'honneur aux réalités de pouvoir.

A ce moment critique, on peut reporter la première origine de la lutte entre la pensée chrétienne si puissante au moyen âge et la pensée politique du XVIe siècle. Pendant cette période de foi généreuse et de pensées brûlantes qu'on appelle moyen âge, un seul souverain avait dominé les peuples, c'était l'Église, maîtresse de toutes les convictions. Cette pensée, qui absorbe la politique, trouve sa plus large expression dans les croisades qui précipitent les peuples vers le tombeau de Jésus-Christ. On suspend les haines personnelles, les querelles des princes; la trêve de Dieu impose silence à tous, et ce grand armistice de rois et de peuples est scellé du nom du Christ. Au XVe siècle cet esprit s'affaiblit; les nationalités se séparent et le principe de l'Église ne domine plus exclusivement. De là cette indifférence de quelques princes en face des progrès de la conquête musulmane. François Ier préfère le champ clos contre Charles-Quint aux prescriptions religieuses du pontife contre le Turc. On peut attribuer à la réforme de Luther cette séparation de la pensée politique d'avec

le sentiment religieux; elle matérialise les souverainetés en brisant les liens puissants de fraternité qui venaient du ciel pour retourner au ciel.

Dans ce temps nouveau d'égoïsme, la seule vaste pensée d'une résistance européenne, pour arrêter les conquêtes de Soliman V, vint d'un corps religieux, renommé par la pauvreté de son institut. Tel était le moyen âge chrétien, que tout s'y trouvait organisé de manière à répondre aux situations diverses, à toutes les infirmités de la vie humaine, et je dirai presque de l'existence politique des États. Quand les princes se montraient si profondément indifférents, si préoccupés de leurs ardentes querelles, les frères cordeliers proposaient dans un chapitre conventuel d'organiser une armée purement religieuse, indépendante des rois et tout entière sous l'impulsion du pape [1]. Le

[1] Mss. de Béthune, n° 8486, fol. 105. Voici ce grand projet :

« Avis pour mettre sur pied une puissante armée à la confusion et destruction du Turc et autres ennemis de la saincte foy et religion chrestienne lequel avis procède des vénérables et dévots religieux de l'ordre des Frères Mineurs de l'observance comme s'ensuit.

« Icy présenté au consistoire de notre Saint père le 12e jour de juing 1523. 1° Les dits vénérables ont exposé et remonstré a notre St père le pape qu'ils ont quarante mille couvens de leur ordre,

grand exemple que venaient de donner les frères hospitaliers de Saint-Jean dans la défense de Rhodes, ces terribles coups d'épée avaient retenti dans tous les cœurs, et c'était précisément cette admiration publique que les cordeliers voulaient invoquer pour la défense des populations chrétiennes.

Les couvents, d'après ces pauvres moines, possédaient d'immenses ressources, fiefs, propriétés, revenus, plus considérables que ne l'exigeaient leurs besoins, si restreints; « quoi de plus simple que de les employer à la levée d'une armée catholique? Chaque ordre, chaque monastère fourniroit une certaine levée d'hommes avec une solde; chevaliers élus, leur nombre varieroit en raison des richesses du manoir religieux; » on renouvelait la vieille loi saxonne de la défense territoriale qui obligeait les monastères à fournir des soldats, parce qu'ils ne pouvaient pas marcher en personne. Ce projet n'ex-

desquels plaise à notre St père en supprimer quatre mille, resterons encore trente six mille couvens, et pour ce ils sont contens de bailler de chacun couvent un religieux, lequel sera tenu de non retourner de la d. armée, mais y procéder et continuer autrement moyennant la grâce de Dieu et l'augmentation et deffense de la religion chrétienne; cy..... 36 000 hommes.

« Item. Sans estimer que les autres trois couvens mendians comme Prescheurs, Augustins, Carmes, peuvent bien avoir trente mille

ceptait même pas de la contribution les couvents de femmes, appelés à fournir leurs chevaliers et leurs servants. Par un calcul simple, on pouvait atteindre le chiffre de plus de 500 000 hommes, destinés, sous la croix, à défendre la Grèce et délivrer les chrétiens de l'invasion des Barbares. Ainsi l'esprit de solitude fermentait ardemment pour les choses d'aventure et de lointaine expédition; il permettait ces rêveries hardies et glorieuses; le catholicisme, essentiellement universel, embrassait l'Europe, l'Asie, partout où il y avait des consciences à éclairer et des âmes à conquérir pour le Christ.

Ce plan des cordeliers fut soumis au souverain pontife en consistoire; mais à ce temps les intérêts de l'Italie exerçaient une grande puissance sur l'esprit des papes. Léon X avait le caractère trop

couvents, et à prendre de chacun couvent un homme monte à 36 000 hommes.

« Item. Que toutes autres religions dont il y a beaucoup comme les chevaliers de Prusse, Rhodes et les Bernardins, St-Benoît, Chartreux, Célestins, Paulins et plusieurs autres fournissent 36 000 hommes.

« Item. Que toutes les religions des dames l'une supportant l'autre fournissent pareillement de chacun couvent montant à 36 000 hommes.

« *Nota*. Que lesdits couvents dessus dits tant religieux que reli-

italien, comme tous les Médicis, pour embrasser cette universalité d'intérêts; et, après lui, le pape Adrien appartenait trop à l'empereur Charles-Quint pour séparer jamais la cause de l'Église de celle de l'empereur, son protecteur et son ami. Le plan des cordeliers resta donc sans exécution, mais il révélait l'imagination travailleuse, féconde, des ordres religieux, qui ne s'arrêtait jamais devant les passions humaines. Le danger des populations chrétiennes, menacées par Soliman, les inquiètent bien plus que les petites querelles de François I[er] et de Charles-Quint, princes si étrangers au vaste débat de l'humanité, questions qui demeuraient tout entières dans l'Église.

Comment aurait-il été possible d'arracher les princes chrétiens à leurs animosités personnelles, lorsqu'on voit François I[er], profondément ému de ses récentes défaites, s'absorber dans une seule

gieuses y compris les chevaliers dessus dits à prendre de chacun un homme monte à cy 144000 hommes.

« Item. Et est à présumer que là où il y a un couvent de religion, il y a pour chacune ou couvent dix paroisses qui seroient en somme trois cent soixante mille paroisses et en prenant de chacune paroisse un homme monteroit à 360 000 hommes.

« Toutes lesquelles parties devant dites monteroient en somme à 540 000 hommes que l'on peut facilement tenir et assembler contre le Turc et autres ennemis de la sainte foy chrestienne. »

idée, la vengeance de ses revers en Italie, quand le territoire tout entier de la France est menacé par une formidable coalition! Les Anglais ont attaqué la Picardie; maîtres de Calais, cette ville leur servira de port militaire pour développer une vaste invasion, tandis que leur marine formidable de gros vaisseaux à rames ou à voiles, se montrera sur un point ou sur un autre des côtes; en même temps, l'empereur envahira la Champagne avec ses Flamands, ses Bourguignons, ses Allemands. Au milieu de ces dangers pour la patrie, François Ier rêve une diversion au delà des Alpes! La joie de revoir l'Italie, de contempler encore une fois ce bel héritage, ne lui laisse plus aucune pensée libre. Peut-être aussi a-t-il la conviction que, dans la guerre, il faut déployer beaucoup d'audace pour faire croire à d'immenses forces; or une expédition d'Italie révélera cette pensée que le roi de France n'a rien à craindre pour la patrie, puisqu'il se détermine à passer les Alpes; et ceci donnera du cœur aux gentilshommes et au peuple. D'ailleurs la noblesse de chaque province saura se défendre cité par cité; ce n'est pas la première fois que les Anglais et les Allemands ont été vigoureusement chassés du territoire.

Les ennemis que François I[er] doit combattre sont puissants. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, commande à des barons braves et déterminés, et les communes ont voté des subsides; ses flottes sont partout. Seulement sa légèreté d'esprit, son inconstance de pensées, lui fait incessamment quitter une alliance pour une autre; l'homme d'État, le cardinal Wolsey, est maître de ses volontés, mais un caprice peut venir, et François I[er] ne désespère pas de séparer une fois encore Henri VIII de la cause de Charles-Quint. Le véritable, le seul ennemi de François I[er] est donc toujours l'empereur; assez grand par lui-même, car nulle maison ne peut égaler le splendide écusson de Bourgogne et de Castille. Une nouvelle fortune va le couronner : l'Espagne alors puissante, jeune et forte, se jetait dans toutes les hardies découvertes; comme si ce n'était pas assez de tant de terre, la science, la hardiesse et le hasard lui donnaient un nouveau monde. Ce n'était plus ici seulement quelques îles fécondes, Fernand Cortez conquérait le Mexique [1], et Magellan trouvait

[1] Fernando Cortez, né à Médelin, petite ville de l'Estramadure, en 1485, débarqua le 4 mars 1519, sur la côte du Mexique, découvert par Grisalva, lieutenant de Velasquez, qui n'avait osé y pénétrer.

une nouvelle route pour atteindre le Pérou [1]. Admirables contrées que ces deux mondes si peuplés de richesses et de mines, bientôt l'objet d'une exploitation active et féconde pour la monarchie espagnole. Qu'on se représente les milliers d'onces d'or que ces découvertes donnaient à l'Espagne, et que Lima et Mexico allaient envoyer chaque année sur des galions au port de Cadix. Hélas, François Ier faisait ressource de tout pour trouver des emprunts, afin de payer la solde des Suisses, des lansquenets, des gendarmes et des compagnies, et Charles-Quint allait avoir des lingots d'or trouvés à pelletées sur la surface de quelque mille lieues.

Un esprit curieusement préoccupé domine ce temps; on dirait que le monde est occupé du grand œuvre, et que la génération du XVIe siècle ne veut que les choses extraordinaires. A peine depuis cinquante ans Christophe Colomb a crié : Terre ! terre ! et partout des navigateurs s'élancent vers ce monde inconnu. Fernand Cortez donne le Mexique, Pizarre [2],

[1] Fernando Magellan, dont on ignore le lieu et l'année de la naissance, était Portugais; il partit avec une flotte de huit vaisseaux le 20 septembre 1519, et fut tué à Zébu, une des îles des Philippines, au mois de mars 1521.

[2] François Pizarre, né à Truxillo dans l'Estramadure en 1475,

le Pérou. Indépendamment des ressources d'or que Charles-Quint allait trouver dans un empire où le soleil ne se couchait jamais, il y formait également une marine supérieure et hardiment exercée. Il faut supposer une ténacité, une audace indicible à ces marins espagnols et portugais, qui, bravant les mers, allaient incessamment à la découverte, non point avec ces moyens réguliers et mathématiques que les modernes ont poussé jusqu'à la certitude, mais avec l'inconnu pour guide, la tempête sur la tête, les écueils aux pieds, en face des éléments et des mers que jamais navire humain n'avait traversées. Ces galiotes et ces galères telles que les gravures nous les ont reproduites, toutes de constructions fortes, lourdes et mal assurées, espèce de coquilles de mer sur les grandes eaux, avaient néanmoins une ressource que la vapeur moderne a remplacée, c'étaient les rames, force motrice qui bravait les vents contraires et marchait droit au but de la navigation. Cette marine, moyen formidable,

découvrit la côte de l'empire péruvien un peu plus tard, en 1524; y pénétra en 1526 et revint ensuite en Europe. Charles-Quint lui donna le titre de gouverneur de cette nouvelle terre avec trois vaisseaux, et il mit à la voile le 1er février 1541 pour aller prendre possession du Pérou au nom de l'empereur.

Charles-Quint allait l'employer dans la Méditerranée, comme Henri VIII jetterait le pavillon anglais sur les côtes de l'Océan.

A tout cela que pourrait opposer la France? Ses galères de la Méditerranée à Toulon et à Marseille n'étaient pas considérables. Rochefort et Brest dans l'Océan abritaient également des navires de forces très-insuffisantes pour résister aux Espagnols et aux Anglais réunis. Il fallait donc chercher une marine en dehors de la monarchie : puisque Gênes et Venise défectionnaient aux vieux traités, on devait recourir aux Turcs, aux États barbaresques, à ces corsaires intrépides, détestés du commerce et de la navigation. François Ier fut donc entraîné par la nécessité à l'alliance des musulmans : quand toute l'Europe se coalisait contre la France, il fallait bien que le prince, poussé à bout, trouvât quelque part ses ressources et ses moyens de défense; et, à ce dessein, il conçut et prépara la première alliance avec la Porte Ottomane, devenue plus tard la base de la politique. François Ier, dépourvu de toute alliance chrétienne, attaqué sur les frontières de Picardie et de Champagne, son trésor vide, est forcé d'emprunter à ses amis, à ses officiers, à son chancelier même, car on trouve une quittance du

chancelier Duprat de 10000 livres [1], prêtées au roi son maître pour le besoin de ses guerres.

Pourquoi donc le roi va-t-il en Italie dans ces dangers de la France? c'est qu'il a besoin de doubler ses forces par l'audace : une combinaison des capitaines un peu hauts est de laisser libre à l'ennemi une frontière menacée, pour faire une pointe hardie à l'extérieur. La fanfaronnade ne nuit pas à une cause périlleuse; souvent, par défaut de cœur, les nations se perdent. Le roi voulait constater que la France n'était pas dans un péril réel, afin de relever les courages et d'entraîner l'héroïsme de toute la chevalerie : et quel meilleur moyen que de la voir se préparer à un voyage lointain! Quand les messagers viendraient annoncer aux châtelains que le sire François Ier levait l'étendard pour aller en la duché de Milan, qui pourrait croire que la France était en danger? Les choses chevaleresques et intrépides peuvent entraîner mal-

[1] Dans les portefeuilles Fontanieu, on trouve le remboursement au chancelier Duprat.

« François, a notre amé et feal conseiller général de noz finances et trésoreries de nostre espargne, maistre Guillaume Preudonne, salut et dillection ; nous voullons et nous mandons que des premiers et plus clercs deniers de nostre espargne de ce présent quartier de janvier fevrier et mars vous paiez, baillez et delivrez comptant

heur, mais elles sont toujours nobles. Dans François Ier, il y avait cette confiance qui ne désespère jamais : sous ces casques surmontés de plumes et précédés de gonfanons, marche la noblesse la plus intrépide, la plus digne; et pourquoi son roi ne la conduirait-il pas fièrement pour venger une insulte, accepter un cartel, sous les yeux des belles dames de Milan?

ou appoinctez des a present par vos mandements portant quictance sur le changeur de nostre trésor ou telz receveurs généraulx de nos d. finances que adviserez, a notre très cher feal et grant amy le cardinal de Sens, chancelier de France, la somme de dix mil livres tournois que nous luy avons ordonné et ordonnons par ces présentes pour son remboursement de semblable somme que nous a prestée. »

CHAPITRE VII.

PRÉPARATIFS DU ROI POUR LA GUERRE D'ITALIE. DÉFECTION DU CONNÉTABLE DE BOURBON.

La cour de Moulins. — Richesse et fortune du connétable. — Son faste. — Sa puissance. — Ses mécontentements. — Visite de François Ier à Moulins. — Cour plénière. — La duchesse d'Angoulême. — Sa rivalité avec le connétable. — Procès au parlement. — Le chancelier Duprat. — Négociations de l'empereur et du roi d'Angleterre. — Desseins de la coalition. — Conjuration du connétable. — Gentilshommes complices. — Reconstruction de la féodalité. — Fuite et aventures du duc de Bourbon. — Suspension du départ du roi. — Procès des complices du connétable. — Inflexible sévérité. — Confiscations. — Peine de mort. — Organisation du gouvernement avant le départ de François Ier. — Seconde régence de la reine mère.

1522-1524.

La féodalité avait divisé la nationalité française en plusieurs grands fiefs, qui tous appartenaient à des princes sous l'hommage envers la couronne de France. Ce système, origine et source de tout le

pouvoir militaire pendant le moyen âge, plaçait de magnifiques terres et d'opulentes cités aux mains de vassaux presque indépendants, que la politique de Louis XI avait rattachés un moment à la couronne. Dans tout son jeune âge, François Ier avait eu pour ami Charles sire et duc de Bourbon; et, parvenu au trône, il l'avait fait connétable, à peine âgé de vingt-six ans.

Nul n'avait plus de hardiesse, plus de puissance de caractère, et une vaillance plus incontestable; possesseur de grands fiefs de la couronne et issu d'une illustre maison, il était digne d'occuper la plus haute fonction de la couronne. Le connétable avait épousé Suzanne de Bourbon Beaujeu, sa cousine, petite-fille de Louis XI, et fille d'Anne de France, duchesse de Bourbon Beaujeu, qui avait gouverné le royaume sous Charles VIII, riche héritière en fiefs, car elle possédait l'Auvergne, la Marche, le Bourbonnais, le Forez, le Beaujolais, et même la principauté de Dombes. L'admirable aspect du beau pays de Gien jusqu'à Lyon, plaines fertiles, riantes montagnes et vertes vallées, peut donner seul une juste idée de la richesse du connétable de Bourbon, seigneur de ces plantureuses terres. Moulins était sa capitale, séjour de ses fêtes,

d'une riche et noble chevalerie; le lignage de Bourbon était nombreux, la parenté du connétable immense; et autour de lui se groupaient chanceliers, chambellans, sénéchaux, écuyers, comme à la cour de Fontainebleau, de Paris ou d'Amboise, avec pages, varlets, tournois et fêtes resplendissantes. Ce faste pouvait justement donner un peu de jalousie au roi de France, gêné d'argent et forcé de faire mille emprunts aux Génois, aux Vénitiens, aux usuriers de France et d'Angleterre [1].

Cependant les cors et trompettes avaient retenti; le sire de Bourbon annonçait une fête suzeraine en sa cour plénière, où le roi de France lui-même devait assister, car un fils lui était né de cette

[1] En voici une preuve : *Lettre d'un banquier de Milan au roi.* — Mss. de Béthune, vol. coté 8875, fol. 81.

« Sire, tant et si très humblement que faire puis, me recommande à votre bonne grâce. Sire, j'ay receu vos lettres du XXIII[e] jour, et veu les trois lignes qu'il vous a pleu m'escripre de votre main, moy mandant que oultre ce que j'ay fourny pour vos affaires de par de ça depuis la capitulation de Bompins, que je veuille trouver argent pour le payement de 10 mille Souysses moyennant l'ayde de mes parants et amys. Sire, il est vray que l'honneur qu'il vous a pleu moy faire à m'escripre de votre main je l'estime grand, mais il ne me sçauroit eschaufer davantage le bon vouloir que j'ay de vous faire service de toute ma puissance; et sans actendre vos lettres, j'avois pourveu au payement de VI mille homes de pied de ce pays pour ung mois et demy et pour VI mille Souysses, con-

duchesse de Bourbon toute contrefaite. Le connétable le désirait vivement ce fils, parce qu'il lui assurait le plus beau domaine du monde; et voilà pourquoi fêtes et joutes devaient distraire la chevalerie. Le roi de France y accourut accompagné de madame sa mère pour tenir le fils du connétable sur le baptistère de la cathédrale : Moulins fut le pompeux séjour du plus merveilleux luxe de chevalerie; dans les tournois tous les échafauds étaient de bois rare, recouverts de velours bleu ou cramoisi, garni de pierreries, émeraudes, escarboucles : écuyers, pages, varlets, étaient également vêtus de velours, encore plus resplendissants. Quand les lices s'ouvrirent, les banderoles de mille

gnoissant la descente d'eulx estre nécessaire pour la conservation de votre Estat de par de ça, en manière que de mes amys que du mien depuis ung mois en ça j'ay fourny environ six vingt mil L. et verray avec l'aide de Mgr de Lautrec de trouver l'entier payement des x mille Souysses pour ung moys, en actendant estre secouru du cousté de par della, ainsi que me mandez, car de passer plus oultre sans les d. secours de par della je ne le sçaurois faire, et si votre bon plaisir sera de moy faire rambourser pour tout le prouchain moys d'aoust de ce que j'ay desboursé, vous pouvés estre asseuré que faulte d'argent vos affaires de par de ça ne se porteront point mal, vous suppliant très humblement qu'il vous plaise moy faire advertir du dit remboursement. Sire je prie notre Seigneur vous donner très bonne vie et longue. De Millan le xxix[e] jour de juillet. JOFFROY FRÉGOS. »

couleurs voltigèrent au vent; il y eut des lances toutes d'or, des armures travaillées d'acier; au festin, les vases et plats étaient d'argent; le noble seigneur du Bourbonnais voulut que ce qui portait blason et armoirie fût nourri à ses frais pendant toute la fête. Ces dépenses aventureuses, excessives, firent penser que son trésor était plus riche que celui du roi; chasses aux flambeaux, magnifiques tournois durèrent pendant une semaine de joie et de festoiement dont on parla en toute la France [1].

Bien que le connétable eût soin de dire : « qu'il ne faisoit tant d'honneur que par considération pour le roi, » plusieurs jugèrent qu'il y avait dans cette orgueilleuse prodigalité, une ambition de constater la puissance et la splendeur des Bourbons, maison aussi haute que celle du comte d'Angoulême élevé par la fortune à la couronne de France. Le roi n'aima plus dès lors son beau cousin au caractère taciturne et fier; sa conduite héroïque, dans la campagne d'Italie, ses formidables coups de lances à Marignano

[1] « Le baptême et le festin furent si somptueux, qu'un roi de France eut été bien empêché d'en faire un pareil, tant pour la grande abondance des vivres, que pour les tournois, mascarades, danse et assemblées de gentilshommes : car il s'y en trouva fort grand nombre. Il y en avoit cinq cents habillés tous de velours,

ne l'excusaient pas dans la pensée jalouse du roi, fortement excité par sa mère contre le duc de Bourbon. On narrait sur ce point mille histoires : Mme d'Angoulême, disait-on, longtemps éprise du connétable, n'avait pas trouvé en lui une douce réciprocité; jeune homme à la noble figure, le connétable n'avait pas écouté la mère de François Ier, un peu vieillie. Ces petites chroniques du XVIe siècle ont servi de texte à des dissertations curieuses, parce que les érudits lourds et pesants aimaient alors à s'arrêter sur les petites intrigues pour expliquer les grands événements. On doit croire surtout que cet éclat de la puissance des Bourbons excitait dans l'âme du roi de France, la volonté d'affaiblir et d'abattre un feudataire trop haut; peut-être aussi, lorsqu'une guerre considérable appauvrissait les domaines de la couronne, le Trésor voulait s'indemniser par un système de confiscation sur les grands vassaux.

L'occasion d'une lutte avec le connétable devait bientôt se présenter. Suzanne de Beaujeu, du-

que tout le monde ne portoit pas en ce temps là, et chacun une chaîne d'or au col, faisant trois tours, qui étoit pour lors une grande parade et signe de noblesse et richesse. » (Brantôme, *Vies des hommes illustres.*)

chesse de Bourbon, avait épuisé sa vie à la naissance de cet enfant qui ne vécut pas [1]; alors la question de réversibilité d'héritage fut soulevée par la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier. Un moment, disent encore les chroniques, elle eut le désir d'épouser le duc de Bourbon; elle se proposa et fut refusée; de dépit elle entama un procès devant le parlement de Paris, sur une question ardue et difficile; il s'agissait de savoir si, par l'acte de mariage, Suzanne de Beaujeu avait donné la réversibilité de tous ses biens au connétable; ou bien, si la duchesse d'Angoulême, la plus proche héritière dans le lignage, pouvait les revendiquer. Cette question ne paraissait pas douteuse: le duc de Bourbon aurait-il épousé une princesse difforme, si, par les termes de son contrat, il n'en eût tiré de grands avantages? Si, de son côté, la duchesse d'Angoulême poursuivait l'instance, c'est qu'elle y était poussée par un sentiment d'animosité amère, et le roi par un peu d'orgueil et beaucoup de cupidité. D'ailleurs on était sûr du parlement de Paris formé avec soin par le roi. La reine mère avait grandi la

[1] Cet enfant mourut au commencement de 1521, et sa mère le 28 avril de la même année à Châtellerault.

fortune du chancelier Duprat, le chef et le maître de la magistrature, qui prononçait en dernier ressort. Une fois parfaitement assuré du terrain, un acte du conseil ordonna que les terres et fiefs de Suzanne de Bourbon, duchesse de Beaujeu, seraient réunis à ceux de Mme d'Angoulême, si riche déjà [1]; faute considérable au milieu des périls de l'invasion, car on pousserait nécessairement l'âme altière du connétable à quelques résolutions désespérées. Noble chevalier, déjà il avait été blessé dans son orgueil; quand la guerre commençait au nord, lui qui avait si bien mené la gendarmerie à Marignano, ne devait-il pas avoir le commandement le plus avancé des hommes d'armes, et cependant il n'en était rien; le connétable avait été méprisé; le duc d'Alençon commandait l'avant-garde, et ces choses-là, un noble cœur ne les oublie pas.

C'était au moment où les préparatifs militaires retentissaient pour le passage de l'armée en Italie.

[1] Madame de Savoie met la plus grande importance à ce procès contre le connétable. Voici sur ce point une pièce décisive.

Lettre de madame d'Angoulême à M. de Semblançay. — Bibl. des Célest., collect. de M. Ménant, auditeur et doyen de la chambre des compt., tom. VIII, fol. 85.

« Monsieur de Samblançay, considérant de quelle importance m'est l'affaire que j'ay de présent à la maison de Bourbon et que

Déjà le duc de Suffolk, au service de France, sous le nom de Rose-Blanche, traversait les Alpes avec les lansquenets et deux mille Picards levés en toute hâte; l'amiral de Bonnivet plaçait six mille hommes de bonne infanterie, dans le Pas-de-Suse, et le maréchal de Montmorency, avec plusieurs compagnies de gendarmes, s'était hâté de marcher sur Turin pour renforcer l'armée d'Italie, si malheureusement en déroute depuis la fatale journée de la Bicoque. Plus que jamais on avait besoin du connétable de Bourbon, et on le rendait mécontent, irrité, furieux; on faisait retentir son procès au parlement avec scandale, aux yeux de toute l'Europe. Tête active et toujours préoccupée de négociations, l'empereur Charles-Quint voulut profiter de ce mécontentement d'un haut féodal, et il forma un vaste projet pour détacher le connétable de la cause française. Une pensée paraissait alors dominer la confédération de l'empereur et du roi d'Angleterre contre Fran-

l'enjournement sera le principal de la matière, j'ay délibéré de faire faire le voyage de Paris à M. de Senlis pour se trouver à la première assignation et faire par dela ce que par luy entendrés et pour ce je vous prie adviser par ensemble de quels gens je me pourrai servir auxd. affairre et de l'ordre et provisions qu'il y faudra donner tant de la despence qui se y fera que autres choses nécessaires, car lad. matière vaut bien que je ne m'y espargne riens

çois Ier; il n'y a pas de guerre un peu considérable en Europe dans laquelle il ne soit question d'un démembrement de la France, noble pays envié de ses voisins. C'était par les efforts les plus soutenus que Louis XI avait attaché à la tour du Louvre, siége de son autorité puissante, les terres de ses grands vassaux. Le but de la confédération fut surtout de briser cette unité de pouvoir, de manière à rétablir les grands fiefs, les morcellements qui avaient enlacé la royauté, au moyen âge. L'Angleterre n'avait point renoncé à ressaisir le Poitou et la Guyenne; Charles-Quint, l'enfant de la maison de Bourgogne, convoitait cette belle province. Eh bien! si l'on gagnait le connétable de Bourbon, on lui assurerait une suzeraineté indépendante, avec Moulins pour capitale. Ainsi, quand le connétable était poursuivi par le parlement et qu'il voyait ses propriétés confisquées par un arrêt, Charles-Quint et Henri VIII s'engageaient, sur l'honneur, à le reconnaître souverain

et que la poursuitte se face honnorablement et discrettement, tant pour l'acquit de ma conscience et que je n'entrepreigne chose qui ne soit soutenable que aussy pour la conservation de mes droits et remettant le surplus à Mons. de Senlis; autre n'aurez pour ceste heure vous disant adieu lequel je prie vous avoir en sa garde. Escript de Cremieu le VIIe jour de juing. LOYSE. »

indépendant. Ce plan, on le lui ferait proposer par un homme sûr; et comme on lui savait un caractère indomptable, il ne serait pas difficile de l'entraîner à une démarche qu'on pourrait même sanctionner et glorifier par une alliance de famille avec le noble lignage de Charles-Quint.

L'intermédiaire de cette négociation secrète fut un des seigneurs de la maison de Croy si dévouée à la race de Bourgogne, le fils du comte de Rœux, qui portait le titre de seigneur de Beaurein. Sous l'ombre du tournoi de chevalerie récemment donné à Moulins, Adrien de Croy communiqua dans de entretiens secrets les desseins de l'empereur au connétable de Bourbon, et il le fit en paroles entraînantes : « N'y avoit-il pas naguère une race puissante aux brillantes traces de chevalerie, une maison illustre dont on se souvenoit dans les cours plénières et les châteaux, la famille de Bourgogne? Charles-Quint en étoit l'héritier naturel; mais sa position si élevée, son titre de roi d'Espagne et d'empereur ne lui permettoit plus de porter sur son front la simple couronne ducale; la place de ce grand féodal étoit donc vacante : pourquoi le connétable de Bourbon, avec ses terres immenses, ses fiefs si plantureux, ne prendroit-il pas l'épée

des ducs Jean ou de Charles le Téméraire? N'en avoit-il pas toutes les conditions de courage et de grandeur? Moulins valoit bien Dijon, et le palais des ducs de Bourbon pouvoit s'égaler à celui des ducs de Bourgogne [1]. » Ceci devait flatter la vanité du connétable, car l'éclat de la maison de Bourgogne restait à la mémoire de tous les vassaux comme un magnifique souvenir. Adrien de Croy inspira une pleine confiance au connétable, en lui parlant surtout de François Ier comme d'un prince haineux, jaloux de toute supériorité sous la prépondérance de sa mère qui portait une haine implacable au connétable. Dans l'esprit de cette chevalerie, les droits de François Ier à la couronne n'étaient pas en dehors de contestations souveraines; collatéral éloigné de la maison de Valois, il n'inspirait pas ce respect d'antique lignée que le sang royal commandait à tous; et tant il y avait affaiblissement dans la majesté royale, que les motifs qui déterminèrent Henri VIII à entrer complétement dans la ligue contre François Ier, c'était que lui, le successeur des Édouard et des Henri V, il pourrait encore revendiquer son titre de roi de France, et

[1] Procès Mss., Biblioth. du Roi, vol. cot. L., 647.

planter son gonfanon au léopard sur les tours de Notre-Dame de Paris.

Le dessein d'un morcellement féodal avait été mis en avant par Charles-Quint, afin d'armer le bras des vieux barons contre François Ier, et c'est ce qui jetait de l'odieux sur la conjuration du connétable : que le duc de Bourbon se fût ligué avec l'empereur et Henri VIII pour recouvrer son héritage; ceci n'eût été que le sentiment d'une vengeance naturellement inspirée par les implacables poursuites de la duchesse d'Angoulême; mais le connétable, en prêtant la main aux Anglais, préparait le retour de ce gouvernement étranger, et pourtant applaudi par les halles et les bourgeois de Paris; car, il faut bien le dire, un roi très-populaire avait été Henri V, le pupille du duc de Bedfort. Depuis, un esprit plus national s'était manifesté, et les prétentions de Henri VIII étaient combattues avec indignation par tout gentilhomme. Dans la campagne qui va s'ouvrir, le roi des Anglais loin de traiter ce dessein de chimère, s'inquiétait même déjà de l'influence que, dans une telle révolution, le connétable devait naturellement prendre : cette reconstruction de la maison de Bourgogne sous un capitaine aussi hardi, aussi puissant

que le connétable, le tourmente, lui qui espère la royauté en France, titre qu'il porte encore dans ses chartes; il lui semble revoir ce prince de la chevalerie, intrépide aux tournois, ce Charles le Téméraire, bien plus puissant que le monarque, en sa cour de Dijon, et que Louis XI avait dompté avec tant de peine!

Le messager de Charles-Quint, Adrien de Croy, avait éloigné de la pensée du connétable, avec beaucoup d'adresse, tout soupçon sur la sincérité des offres de son maître; il portait à son doigt l'anneau impérial, avec ordre de sceller tout blanc seing, et cet anneau il le donna au duc. Aussi habile que brave, celui-ci ne voulut rien écrire, parce qu'il ne voulait compromettre ni lui ni les siens; seulement il prit parole de chevalerie d'Adrien de Croy, et cette convention ainsi jurée se résuma dans les points suivants : reconstruction d'un grand fief pour le connétable avec l'épée de lieutenant général dans la guerre d'Italie; quelques cent mille écus d'or pour les frais de campagne; enfin le mariage du duc de Bourbon avec la propre sœur de Charles-Quint, la reine de Portugal, veuve depuis quelques mois seulement[1]. Ces stipulations furent con-

[1] Procès manuscrit du connétable de Bourbon, vol. cot. L., 647.

venues après les tournois de Moulins, quand les trompettes retentissaient encore au milieu de la foule émue. Lorsque Adrien de Croy prit congé, il y eut échange d'une cordiale amitié, et d'une foi réciproque avec le duc de Bourbon.

Ce projet, pour s'exécuter, avait besoin de quelques amis; le connétable jeta les yeux autour de lui, et le premier complice fut un sien parent, brave et digne homme, certes, le comte de Poitiers, sire de Saint-Vallier, capitaine de cent hommes d'armes, et jusque-là un des plus fidèles au roi. Saint-Vallier était cousin du connétable; profondément haineux contre la comtesse d'Angoulême qui l'avait blessé, lui pourtant si noble, si désintéressé, car il avait engagé tous ses biens pour la guerre du roi; chevalier de l'ordre, il s'était toujours montré tellement intrépide, qu'on le plaçait à l'avant-garde; sa position était ambitionnée : c'était le père de Diane de Poitiers, depuis dix ans déjà la femme du grand sénéchal de Normandie, Maulévrier-Brézé [1]. Ce fut donc au comte de Saint-Vallier, son beau cousin, que le connétable de Bourbon confia les

[1] Diane de Poitiers, née le 3 septembre 1499, épousa à l'âge de treize ans Louis de Brézé, comte de Maulévrier, dont la mère était fille naturelle de Charles VII et d'Agnès Sorel.

propositions de l'empereur. Il ne lui dit pas tout; seulement il lui révéla son dessein de voyager en Italie à la suite des offres pompeuses de Charles-Quint. D'après son dire, loin d'encourager le duc de Bourbon, le comte de Saint-Vallier l'en détourna par tous les moyens, en lui présentant le déshonneur de sa race et le malheur de sa patrie; mais le connétable qui lui faisait ces confidences était son cousin charnel: le soir, à la face d'un autel tout illuminé, le duc avait tiré de son reliquaire d'or un petit coffret byzantin dans lequel se trouvait le bois de la vraie croix, et, avant toute révélation, il lui avait dit: « Beau cousin, voici la vraye épine et bois de la Passion; jurez sur icelles que jamais ne revelerez ce que vous allez entendre de moi [1]. » Ce serment, le comte de Saint-Vallier l'avait fait; or, pour un chevalier, son cœur était la tombe, et nul ne pourrait lui arracher un secret. Le connétable se confia ensuite à quelques-uns de ses serviteurs, hommes de loyauté dont il était sûr, écuyers fidèles, nobles vassaux, qui gardèrent le plus profond silence.

Toutefois des bruits parvinrent déjà aux oreilles

[1] Interrogatoire de St-Vallier du 12 octobre 1523.

de la duchesse d'Angoulême et de François Ier. Un projet aussi vaste, concerté dans de si larges proportions de révolte, ne pouvait être longtemps ignoré, et quelques-uns de ceux que le connétable avait fait pressentir, sans violer le serment sacré de loyauté, prévinrent le roi : « qu'il se tramoit une grande conjuration dont un puissant prince seroit le chef [1]. » L'instinct du mal ou une révélation de conscience vient à ceux qui se détestent profondément; et ce grand prince qui pouvait-il être si ce n'est le connétable de Bourbon, dépouillé de ses biens par un arrêt du parlement, et l'ennemi de la reine mère? On l'eût donc fait immédiatement arrêter si ces soupçons avaient été fondés sur des pièces écrites, sur des actes scellés, et il n'en existait aucun; cette tête du connétable était trop haute, sa puissance trop grande parmi les gens d'armes pour qu'on osât l'atteindre sans avoir de preuves authentiques; l'on attendit. De tous côtés arrivaient des indices

[1] Ce fut le comte de Brézé-Maulévrier qui en donna connaissance au roi : sa lettre datée du 10 août 1523 portait : « Qu'un prêtre étoit venu le trouver pour lui déclarer que deux hommes de qualité de la province lui avoient appris en confession qu'*un des gros personnages du royaume et de sang royal,* qu'ils ne lui avoient pas nommé, conspiroit contre l'État avec l'empereur et le roi d'Angleterre. » (Mss., Bibl. du Roi, vol. cot. L, 647.)

sur des mouvements d'armes : étaient-ils dirigés contre la reine mère, François Ier ou contre sa lignée? Les mécontentements excessifs des peuples augmentaient le danger de la royauté déjà odieuse par les levées de deniers et les persécutions du fisc. Au sein de la noblesse d'ailleurs il y avait un secret penchant pour la libre allure des féodaux en révolte; si elle avait fidélité pour le roi, elle gardait ses impressions chevaleresques et ses tendances ardentes pour la féodalité, et cette puissance des grands vassaux qui eux-mêmes avaient plaids de justice, échansons, grands écuyers, sénéchaux, comme les ducs de Guyenne, de Normandie ou de Bourgogne. Sous François Ier il n'y avait plus qu'un roi avec des courtisans, des maîtresses; les gentilshommes pouvaient ainsi regretter les beaux jours de la grande féodalité dans les cours plénières de Dijon, de Moulins, de Caen ou de Bordeaux.

C'était au moment où François Ier se préparait à passer les Alpes pour relever l'étendard fleurdelisé dans le Milanais; et cette triste nouvelle d'un mouvement de noblesse dirigé contre sa personne par le connétable, déconcerta tout à coup sa résolution. Comme les avis paraissaient plus positifs encore, il vint lui-même à la cour de Moulins, pour

s'expliquer de cœur et de tête avec le connétable[1], qu'il ne voulait point jeter en désespéré dans les bras de ses ennemis; il lui parla des bruits publics, de la certitude d'un plan de conjuration contre sa personne. Le connétable, avec un semblant de franchise, lui avoua sans déguisement « que l'empereur Charles-Quint lui avoit envoyé Adrien de Croy, pour lui faire des propositions d'entrer à son service; qne l'injustice qu'on lui avoit faite en le dépouillant de ses fiefs, alloit le rendre pauvre et misérable, et qu'il falloit bien qu'il trouvât emploi de ses mains autre part; jusqu'ici il n'avoit point accepté. » Le roi lui répondit : « Mon brave cousin, je vous ferai justice. » Et, comme preuve et gage de bon accord, il lui fit promettre de venir le rejoindre à Lyon, royal campement des troupes qui allaient passer les Alpes : « une fois en Italie, il reprendroit le titre de lieutenant-général du duché de Milanais, qu'il avoit si glorieusement conquis à la bataille de Marignan. » Le connétable s'engagea, mais plus de bouche que de poitrine. Il avait reçu l'avis qu'une fois à Lyon, il serait arrêté, traduit en parlement, si disposé à servir la haine de la

[1] Belcar, lib. XVII, n° 46.

duchesse d'Angoulême. Quand le roi le quitta, il était entouré de surveillants et d'espions qui veillaient à tous ses mouvements; et, parmi eux, un chevalier du nom de Warty, chargé de presser son départ pour l'Italie. Rusé autant que brave, le connétable se mit au lit, comme s'il était saisi d'une fatale maladie; en son palais, c'était un bruit à ne plus s'entendre, tant il appelait les médecins, les apothicaires; son teint était pâle et jaune, son regard affaibli. Toutes les fois que Warty s'approchait de son lit, le connétable lui disait : « Vous voyez à quel état misérable je suis réduit, la fièvre me dévore. » Et, pour éviter tout soupçon, le connétable se faisait porter en litière, marchant ainsi à petites journées pour rejoindre le roi [1], comme s'il avait un dévouement à toute épreuve et que même la souffrance ne dût pas l'arrêter!

Cette supercherie ne pouvait longtemps durer avec le caractère impétueux du duc de Bourbon. Le jour même qu'il envoya Warty annoncer au roi son arrivée à Lyon, il prit avec lui six écuyers les plus fidèles, et leur dit : « Foi de connétable, je suis sur mes pieds comme le fut Ferragus et le bel

[1] Dépositions de Perrot de Warty des 17 et 19 septembre 1523.

Astolphe, lorsqu'ils poursuivirent Angélique. Sus, qui m'aime me suive. » Quittant alors sa litière, il monta son cheval fort dextrement, pour de là s'en aller d'abord dans le château de Chantelle[1], de son domaine d'Auvergne, fort bien construit avec ponts-levis, herses et tours armées de coulevrines. Quand il fut là, il fit dire au sire roi : « qu'il étoit prêt à traiter avec lui comme son sujet, mais avec des conditions et des sécurités, sans madame sa mère. » Or, dès qu'il apprit que François I[er], son beau cousin, profondément irrité, faisait garder toutes les issues, battre la campagne jusqu'aux frontières, il dit : « le temps presse, il faut se mettre en campagne et échapper au lâche Duprat, à ses gens de justice et à madame d'Angoulême, la mère et la gouvernante de France. » Il se mit donc en marche secrètement, comme s'il allait suivre une aventure de chevalerie. Aussitôt il vit à ses trousses les espions, les surveillants, qui partout l'environ-

[1] A son château, le duc de Bourbon écrit à François I[er] :

« Monseigneur, je vous ai écrit bien amplement par Perot de Warty ; depuis je vous ai dépeché l'évêque d'Autun present porteur, pour de tant plus par lui vous faire entendre la volonté que j'ai de vous faire service. Je vous supplie, monseigneur, le vouloir croire de ce qu'il vous dira de par moi, et vous assurer sur

naient; et renvoyant sa troupe, il ne garda plus avec lui qu'un seul serviteur fidèlement dévoué du nom de Pompérant, brave écuyer qui portait son étendard dans les batailles. Il avait lu dans les chroniques que le roi Richard, pour échapper au duc d'Autriche, s'était déguisé en varlet; ce qu'un roi avait fait, lui le connétable pouvait l'oser aussi. Que de merveilleuses aventures arrivèrent au duc de Bourbon avant de gagner les frontières! ici, traversant le Rhône par ruse; là, tombant au milieu des archers de France; il échappe de leurs mains par miracle : à Grenoble même il fut au moment d'être reconnu. Mais la fortune le servit à souhait, et le connétable toucha la Franche-Comté, territoire de la suzeraineté de Charles-Quint. Toute sécurité lui fut rendue, et il put s'applaudir de ses stratagèmes : car François Ier fut implacable dans sa poursuite.

C'était certes une bien coupable conjuration que celle qui éclatait au moment même d'une coalition et

mon honneur que je ne vous ferai jamais faute. De notre maison de Chantelles le VII de septembre. »

A cette lettre était jointe une instruction conçue en ces termes : « Qu'il plaise au roi faire rendre les biens de feu monsieur de Bourbon, il promet de le bien et loyaument servir, et de bon

d'une guerre; l'armée d'Italie, gendarmes, lansquenets se groupaient autour du roi pour sa campagne au delà des Alpes; et dans ce même temps un complot si vaste l'arrêtait dans ses desseins. Sur-le-champ le roi revint dans ses châteaux d'Amboise, de Fontainebleau, pour suivre de sa personne les trames préparées par le duc de Bourbon; il éprouvait en ce moment le dépit d'avoir été joué par un prince aussi rusé que brave, qu'il espérait arrêter avant les frontières. Il dut se venger sur ses complices et surtout examiner profondément quel était le but de la conjuration, et s'il pouvait abandonner le royaume de France, alors qu'un complot de noblesse se formait sous l'épée du connétable pour ramener les vieux temps féodaux. La royauté pouvait compter sur les gens de justice et les parlementaires, toujours haineux contre les gentilshommes : jeter un noble à l'échafaud, pour eux c'était victoire; et d'ailleurs le chancelier Duprat n'était-il pas l'homme de la reine mère, le plus dévoué de ses serviteurs?

cueur, sans lui faire faute, en tous endroits où il plaira audit seigneur, toutes et quantes fois qu'il lui plaira, et de cela il l'en assurera jusqu'au bout de sa vie, aussi qu'il plaise au dit seigneur pardonner à ceux auxquels il veut mal pour celui affaire, et avoir signé les dites instructions de sa main. »

L'instruction fut confiée au parlement de Paris, qui déploya bientôt toutes les rigueurs des ordonnances.

Dans ce complot il y avait des accusés présents et des complices qui, abandonnant le royaume, touchaient la terre étrangère, sorte de bannis politiques réunis autour du duc de Bourbon. Le plus considérable des accusés présents était ce sire de Poitiers, comte de Saint-Vallier, toujours si noble et si dévoué [1] : que pouvait-on lui reprocher? il avait su le complot; mais loin de s'y associer, il avait cherché à en détourner le connétable; son seul crime était la non révélation; n'avait-il pas pour excuse sa loyauté envers son cousin, et le serment sur le bois de la croix : pouvait-il dénoncer son parent, son supérieur? Ces nobles sentiments importaient peu aux gens de justice. Mis à la plus dure question,

[1] Procès criminel fait contre messire Charles de Bourbon, chevalier de l'ordre du roy, prince et connestable de France, et messire Jean de Poitiers, aussi chevalier de l'ordre, sieur de Saint-Vallier. —Mss., Bibl. du Roi. Rec. de pièces in-4°, vol. coté L, 647, page 20.

Les pièces de ce procès sont :

Lettre du grand seneschal de Normandie.

Information sur lettres du grand seneschal de Normandie.

Confession de St.-Vallier prisonnier au donjon du chateau de Loches, du vendredy 23 octobre 1523 après disner.

parce qu'on voulait des aveux, Saint-Vallier ne dit rien, avec sa fermeté ordinaire ; il souffrit tant dans les cachots pendant l'instruction qu'il lui prit une fièvre épouvantable, et que, condamné à mort, dans le trajet de la prison à l'échafaud, ses cheveux blanchirent. Cependant le glaive ne le toucha pas ; on lui jeta sa grâce, après cette comédie de la mort. Quelle grâce, juste ciel ! il fut enfermé entre quatre murailles, et on lui donnait à manger par un trou, comme à une bête fauve. Ici commence le roman à côté de l'histoire : François Ier, dit-on, se laissa fléchir par Diane de Poitiers, qui sacrifia son honneur de jeune fille pour sauver son père ; or, Diane de Poitiers, à qui les écrivains décernent la double couronne de vierge et martyre, était mariée depuis dix ans. Les archives contiennent les lettres de grâce qui furent accordées à la demande des parents et

Du samedy, 24 jour dud. moys au matin, au d. chateau de Loches, devant MM. de Selve et de Loüynes.

Arrest contre St.-Vallier.

Degradation de l'ordre du d. St.-Vallier.

Exécution de l'arrest contre led. St.-Vallier.

Remission de St.-Vallier.

Lettre de surséance pour St.-Vallier.

Prononciation de l'arrest de Bourbon.

Estat et ordre de la séance du roy, en sa dite cour, pour la prononciation du d. arrest.

amis charnels de Jean de Poitiers, sieur de Saint-Vallier; et c'est pour avoir révélé la conjuration que le comte Maulévrier de Brézé, le mari de Diane, obtient de la clémence tardive du roi la grâce de son beau-père[1]. Les autres gentilshommes, jugés avec le comte de Saint-Vallier, appartenaient à la meilleure noblesse de France; c'étaient le sire d'Escars, le seigneur de la Vauguyon, Aimard de Prie, de Saint-Bonnet, Antoine de Chabannes, évêque du Puy. Il résulte de leurs dépositions légales des faits d'une nature menaçante pour la sûreté du roi, Faut-il s'abandonner entièrement à ces aveux que la question arrache souvent aux accusés? Toutefois, il fut constaté que dans ses propos de bonne chère, le connétable avait dit : « qu'il livreroit le roi François Ier à Henri VIII, comme un usurpateur de la couronne, et avec lui les enfants de France, tandis que la duchesse d'Angoulême demeureroit captive dans un lieu sûr et solitaire. » Tous ces propos révélaient des imaginations

[1] Voici ces lettres de grâce datées de Blois, février 1524.

« Comme puis naguères notre cher et feal cousin, conseiller et chambellan le comte de Maulévrier-Brezé, grand sénéchal de Normandie, et les parents et amis charnels de Jean de Poictiers, sieur de St.-Vallier, nous ayant en très grande humilité supplié et requis

prises de vin, dans un de ces festins de féodalité où l'on faisait des paris et des vanteries de propos. Selon la déposition d'un témoin plus calme : « le connétable devoit renfermer François Ier dans une tour de son château de Chantelle, faire déclarer l'indignité des Valois et l'avénement des Bourbons. » Projet de noblesse assez sérieux néanmoins pour imposer à François Ier la nécessité de rester quelque temps dans son royaume avant de commencer son aventureuse expédition d'Italie.

Le roi ne s'occupa plus à Paris que de la poursuite du grand procès; à mesure que l'instruction touchait à sa fin, et que la sentence était prononcée, le roi reprit avec plus de vigueur son dessein de passer une fois encore les Alpes pour se mettre à la tête de sa noble chevalerie. Le royaume venait d'être menacé d'un complot, et il allait le quitter peut-être pour longtemps ! Durant cette absence prolongée, il fallait un gouvernement fort, uni, sous une main prudente et decidée ! Indépendamment de l'amour, ardemment dévoué, qui

avoir pitié et compassion du dit de Poictiers, sieur de St.-Vallier. Nous ayant considération aux dits services, et principalement à celui que le dit grand sénéchal nous a fait en découvrant les machinations et conspirations, etc. »

lui faisait tout accorder à la reine mère, une conviction profonde poussait le roi à lui confier le gouvernement absolu du royaume pendant la campagne d'Italie. La reine mère était l'ennemie naturelle du duc de Bourbon; par son caractère, par sa ténacité et ses antipathies même, elle surveillerait donc attentivement les nobles, affiliés aux complots qui en voulaient plus encore à la duchesse d'Angoulême qu'au roi de France : quelle plus forte digue opposer à leurs desseins que l'administration de la mère du roi? La lecture attentive des lettres de régence constatent cette préoccupation; signées à Gien-sur-Loire [1], registrées au parlement de Paris et à la chambre des comptes, ces lettres contiennent un véritable manifeste sur la situation des affaires : « Si le roi quitte son royaume, c'est qu'on lui a enlevé le duché de Milan, la seigneurie de Gênes, héritage de ses prédécesseurs : falloit-il laisser les ennemis maîtres paisibles de cet héritage et renier paisiblement les domaines de ses ancêtres? Le roi jugeoit donc nécessaire de mettre sur pied une armée considérable, et de se placer à la tête de

[1] Gyen sur Loyre, 12 aoust 1523.—Pouvoir de régence de madame, mère du roy. — Mémorial de la chamb. des compt. CC, fol. 246. — Mss. de Béthune, vol. coté 8623, fol. 63.

ses gens d'armes. Chaque province, sans doute, étoit bien gardée par les lieutenants gouverneurs, francs archers et gens d'armes, mais il falloit une tête et une direction à ce gouvernement : qui mieux choisir que la duchesse d'Angoumois, d'Anjou et du Maine, une fois déjà régente du royaume de France avec une incontestable habileté. »

Cet édit sur la régence était des plus étendus, et le pouvoir de la reine mère immense, à ce point de « nommer tous les gouverneurs, faire venir à ses ordres le parlement, lever le ban et arrière-ban, francs archers, changer les garnisons, disposer de tout office et état, en créer de nouveaux, signer les abolitions de peine; accorder même des lettres de noblesse; taxer tout service, faire statuts et ordonnances. » La constitution d'une régence dans sa plus large expression s'explique par les circonstances et le récent procès du connétable de Bourbon; quand un pouvoir a été attaqué par une conjuration, s'il survit et qu'il la comprime, il devient plus fort, plus absolu; et telle était la situation de la duchesse d'Angoulême; elle seule avait persécuté le connétable de Bourbon, contre elle le connétable avait levé son épée, et les complices avaient juré « de la

faire entrer dans un lieu d'où elle ne sortiroit plus. » Dès lors une fois la conjuration échouée, le roi devait lui confier le pouvoir, parce qu'elle l'exercerait nécessairement dans un intérêt de répression indispensable durant la crise. Autour de la reine mère, et comme l'expression de sa secrète pensée, était le chancelier Duprat, le plus dévoué des magistrats à la couronne, et qui visait au rôle de Wolsey en Angleterre. Or, ce chancelier Duprat devait essentiellement se montrer inflexible, parce que comme la reine il avait été menacé dans son pouvoir et dans sa vie même; maître du parlement, il le mènerait dans le sens des désirs du roi. Aussi tous les partisans de la reine furent-ils placés autour d'elle par des avancements rapides : le chancelier Duprat fut désigné pour la pourpre du cardinalat; Robertet devint le secrétaire intime du roi de France; l'avocat général Lizet fut premier président du parlement, et Poyet, simple avocat, conseil de la duchesse, eut l'espérance de la simarre.

Tout l'hiver de cette régence fut rempli par le procès des complices du connétable de Bourbon; et le parlement demeura dans le plus cruel exercice de son autorité[1]; on n'entendait parler que de la

[1] Lettres patentes envoyées au parlement pour l'instruction du

question, de chaînes et de roues de fer, appliquées aux plus fiers gentilshommes pour leur faire avouer ce qu'ils avaient juré de ne point révéler sur la vraie croix. Chaque soir Duprat rendait compte à la reine mère des progrès de l'instruction et des arrêts rendus, ne dissimulant pas qu'un mécontentement général s'élevait partout par suite des ravages des gens de guerre et des exactions des financiers. Deux édits furent rendus avant le départ du roi pour son expédition : l'un tout relatif à la répression des aventuriers, pillards et mangeurs de peuples, défendit, sous peine de mort, de lever gens de guerre sans permission du roi [1]. « C'étoit pitié à voir que les grands corps de ces aventuriers, qui n'ont cessé de piller, pulluler, persévérer et continuer en leur meschanceté et malheureuse vie; ainsi procédant de mal en pis, se sont assemblez par grosses trouppes, bandes et compaignies, et se confians en leur multitude, se sont plus élevez que devant; et contemnant Dieu, justice et nos dictes ordonnances, outre mesure multi-

procès dirigé contre le connétable Charles de Bourbon, pendant l'absence du roi.—Tours, 2 juin 1524. Rec. Manuscrit, Bibl. Royale, vol. 9719.

[1] Lyon, 25 septembre 1523. — Fontanon, tom. III, pag. 168.

plient leurs pilleries, cruautez et meschancetez; jusques à vouloir assaillir les villes closes; les aucunes desquelles ils ont prinses d'assaut, saccagées, robbées et pillées, forcé filles et femmes, tué les habitants inhumainement, et cruellement traitté les aucuns en leur crevant les yeux et coupant les membres les uns après les autres, sans en avoir aucune pitié, faisant ce que cruelles bestes ne feroient, à nos bons et loyaux subjets, qui les avoient traittez et donné de leurs biens. Desquelles choses advertis, à merveilleux regret et desplaisir, avons par lettres missives, escrites aux gouverneurs des pays et provinces de nostre royaume, déclaré lesdits aventuriers, ennemis de nous et de la chose publique de nostre royaume. » Cette ordonnance, fortement répressive, révèle la plaie profonde des gens de guerre qui, sans respect pour aucune nationalité, pillaient amis ou ennemis avec la même rapacité. Lansquenets, soudards d'Allemagne, quels motifs avaient-ils de ménager le pauvre peuple?

L'autre édit réglait l'administration générale des finances [1] : toutes les recettes devaient se concen-

[1] Blois, 28 décembre 1523. — Mém. de la ch. des compt. DD.— Fontanon, tom. II, pag. 618.

trer au trésor royal, lequel serait placé au château de Blois pour tout ce qui concernait le domaine; les tailles également y seraient portées et mises dans les caveaux, afin de faire la paye à tous sur le bordereau vérifié par le trésorier des épargnes, et desquels on ferait quittance. Un triple état serait continuellement soumis au roi, afin de balancer et vérifier lui-même les recettes et les dépenses. « Car, dit l'édit, il faut éviter la crue de taille, retranchement de gages, emprunts et autres moyens vexatoires sur nos sujets; et cependant on doit entretenir grosse et puissante armée en Italie pour le recouvrement du duché de Milan. » Vers cette campagne d'Italie se tournait en effet toute l'affection de François Ier; sa plus grande douleur fut d'être forcé de s'arrêter tout un hiver avant de passer les Alpes. Le procès du connétable exigeait sa présence; c'était le grand intérêt du royaume, et il ne pouvait l'abandonner avant qu'il fût accompli. Ensuite il devait approfondir l'étendue du mal et savoir ce qu'il adviendrait de son absence : tout l'inquiétait. Comment allait-il trouver l'Italie? quel résultat allait produire la présence du connétable de Bourbon sous les tentes de l'ennemi? Le roi demeura donc plein d'impatience jusqu'à ce que la belliqueuse

trompette sonnât le départ en son château de Blois. Et il faut dire en l'honneur de la chevalerie, qu'il y eut peu de félons et de discourtois paladins; chacun, à l'envi, préparait ses armes, car la France était envahie par une formidable coalition.

CHAPITRE VIII.

DÉVELOPPEMENT DU PLAN DES CONFÉDÉRÉS, INVASION DE LA FRANCE.

Les confédérés au nord. — Invasion de la Picardie. — Les Anglais et les Allemands. — Marche sur Paris. — L'ennemi jusqu'à Senlis. — Ardeur des populations. — Résistance du duc de Vendôme et de la Trémoille. — Guerre aux Pyrénées. — Siége de Bayonne par les Espagnols. — Situation de l'armée française en Italie. — Nouvelle invasion du Milanais par l'amiral Bonnivet. — Succès des Français. — Mort du pape Adrien. — Élection de Clément VII. — Défaite des Français. — Mort de Bayard. — Nouveau pacte des confédérés. — Commandement actif accordé au connétable de Bourbon. — Invasion de la Provence. — Peschiere et le connétable. — Siége de Marseille. — Campagne offensive de François Ier. — Combat naval. — Retraite de l'ennemi. — Délivrance du territoire.

NOVEMBRE 1523 — MAI 1524.

Pendant que les parlementaires s'absorbaient dans les poursuites criminelles contre le duc de Bourbon et les gentilshommes qui avaient suivi son parti,

la confédération ennemie se développait dans des proportions effrayantes pour la monarchie française. Ce n'était pas seulement sur un point des frontières que se déployaient les bannières des confédérés, mais du nord au midi, sans en excepter même les côtes assaillies par les corsaires, les brigantins et les galères espagnoles.

L'invasion se montrait plus menaçante au nord et sur la frontière de Picardie spécialement, car sur ce point les Anglais unis aux Flamands, aux Allemands, pouvaient paisiblement réunir des forces considérables, pour agir ensuite dans la Picardie et le Parisis. A l'aspect de ce danger si menaçant pour toutes les frontières, le roi se hâta de placer son camp militaire à Lyon [1], point central, d'où il pouvait à la fois veiller sur les armées des Alpes, des Pyrénées, du Var, et même, si la nécessité le demandait, se porter à la défense de Paris. Peut-être aussi la préoccupation d'une guerre d'Italie, son goût si prononcé pour une expédition au delà des Alpes, lui fit choisir Lyon comme le

[1] *Lettre de François Ier au maréchal de Montmorency*, 20 août 1523. — Mss. de Béthune, vol. cot. 8569, fol. 54.

« Mon cousin, je m'en pars ceste après disnée et m'en vais coucher près Tarare pour estre demain à Lyon d'où je vous feray

point le plus rapproché des terres où son souvenir se plaisait tant. Paris, cité déjà d'une haute importance, néanmoins pouvait tomber aux mains de l'ennemi sans que la monarchie fût perdue; à ce temps chaque province formait un tout, et chaque cité un point particulier dans l'administration générale. Enfin, ce qui décida François I[er] à maintenir son campement militaire à Lyon, c'est qu'il surveillerait de là les anciennes provinces de l'apanage du duc de Bourbon, pour y empêcher un soulèvement favorable à la cause de ce prince.

L'ennemi s'avançait méthodiquement sur une longue ligne s'étendant depuis la Meuse jusqu'au Pas-de-Calais. Les Allemands, conduits par le comte Guillaume de Furstenberg, marchaient par la Franche-Comté et la Bourgogne, et ils vinrent s'emparer de Neufchâtel, entre la Marne et la Meuse. Là seulement ils rencontrèrent le comte de Guise et les lances de France; la noble maison de Lorraine commençait sa belle carrière de service et dévouement aux rois et à la monarchie. Il n'est pas de

sçavoir de mes nouvelles actendant ce que j'auray de votre levée de laquelle et de ce que vous y aurés fait, je vous prie m'advertir en dilligence, et à Dieu mon cousin, qui vous ait en sa garde. Escript à Rouanne, ce xx[e] jour d'aoust. FRANÇOYS. »

puissante renommée sans cause; les Guise avaient splendidement servi la patrie quand ils se placèrent à la tête du parti catholique. Avec trois cents gendarmes et six cents lances alors, le comte de Guise arrêta douze mille lansquenets, brave infanterie allemande : ici il les affamait en coupant les vivres; là il tombait sur leur arrière-garde et la taillait en pièces, si bien que, presque sans munitions, sans artillerie, et par la seule vigueur de son bras, le comte de Guise débarrassa la Meuse des Allemands. Il était si sûr de chasser les ennemis, le noble comte, qu'il dit à sa femme et à ses filles : « Venez assister à ce hardi tournoi; messieurs les Allemands sauront ce que pèse notre épée. » Ces dames accoururent en effet, et des fenêtres du château elles virent la défaite des lansquenets et reîtres se dérobant à toutes jambes aux fiers coups de lances de l'héritier des ducs de Lorraine.

Dans la Picardie, les Anglais s'avançaient sous le duc de Suffolk [1] en rangs pressés de quinze mille soldats, tous à l'épreuve, et dont l'itinéraire était marqué sur Paris; vingt-cinq mille Flamands firent

[1] Le beau-frère du roi d'Angleterre.

leur jonction avec eux; hommes de noblesse et de commune: spectacle triste à voir pour nos malheureuses frontières que ces troupes couvertes de fer, bardées d'arquebusiers, où se déployaient les longues coulevrines comme les serpents qui montrent leur tête à travers les espaliers. Ils s'avançaient tous fièrement sans s'arrêter, même aux siéges des places fortes [1], tant ils étaient impatients d'arriver à Paris! Dédaignant de prendre Thérouanne, Montreuil, Hesdin, l'ennemi apparut immédiatement sur la Somme. Qu'opposer à cette grande armée? comment couvrir Amiens et Ardres, les deux places importantes qui seules pouvaient arrêter l'armée anglaise? On n'avait nulle troupe; la Trémoille, chargé par le roi de la défense des provinces du Nord, ne réunissait pas avec lui deux mille lances, réparties sur une large étendue. Mais un noble esprit chevaleresque exaltant toute la noblesse, le ban et l'arrière-ban étaient accourus; les ravages

[1] *Lettre de François Ier au maréchal de Montmorency.* — Mss. de Béthune, vol. coté 8620, fol. 1.

« Mons. le mareschal, j'ai veu ce que vous m'avés escript par votre lettre du XXIIIe de ce mois et par icelle entendu comme avez esté visiter Boullongne et Montereul, dont je suis très aise. J'ay ordonné argent pour les parachever de fortiffier, ensemble les au-

que faisaient les Anglais, l'impitoyable brutalité des Flamands, avaient inspiré la vengeance dans tous les cœurs, et l'enthousiasme avait fait le reste. A Corbie, la Trémoille voulut à tout prix empêcher les Anglais de passer la Somme; il y fit des prodiges de valeur, renouvelant les exploits des preux de Charlemagne. Trente lances héroïques, mais impuissantes, se croisèrent intrépidement avec tout un corps d'Anglais. Toujours unis aux Flamands, ceux-ci s'emparèrent de Montdidier, et, se déployant par Compiègne, leurs avant-postes campèrent jusqu'à Morfontaine et Senlis. Les ennemis n'étaient donc qu'à huit heures de Paris : les portes de la grande cité furent fermées par ordre des échevins; le guet des bourgeois fut convoqué, et le parlement arrêta des mesures de sûreté générale pour la défense des murailles menacées.

La résolution prise par François Ier de poser le centre de son armée à Lyon avait le grave in-

tres places de la frontière de Picardie, tant Sainct-Quentin, Dourlans, Hedyn, Therouanne, le passage de Bray et autres, à ce qu'il s'y face dilligence sur ce temps nouveau et cependant que l'on face les provisions des matières nécessaires pour ce faire.

« Touchant le payement des gensdarmes l'on y faict toute la dilligence qu'il est possible de faire pour le recouvrer et pour ce

convénient de découvrir Paris; malgré les héroïques efforts de la Tremoille et du duc de Guise, l'un à l'est, l'autre au nord, les ennemis avaient pénétré jusqu'au centre du Parisis et pouvaient former le siége de la cité. Le parlement, qui la gouvernait, pressentant cette situation, avait envoyé message sur message au roi, pour demander du secours : était-il possible que la bourgeoisie seule pût résister à quarante mille ennemis? Soit que le roi, absorbé par sa passion de l'Italie, voulût à tout prix franchir les Alpes, soit que prévoyant l'invasion de la Franche-Comté, de la Provence, il persistât à former une armée centrale prête à se porter à droite ou à gauche, François I[er] se contenta d'écrire au parlement et d'envoyer le jeune Chabot, comte de Brion, avec l'avis de secours rapides et prochains. Admis au parlement pour annoncer cette nouvelle, le comte de Brion entendit les plaintes des murmurants, de ce que le roi leur

faire davantage ay envoyé à Paris Samblançay, les generaux et les trésoriers des guerres pour le trouver par tous les moyens qu'ils pourront et l'envoyer à toute dilligence, ce qu'ils feront et surtout leur ay commandé envoier le premier argent pour la compaignie de mon cousin de Longueville, que j'entends aller à Therouennes, ainsy que j'ay escript au cappitaine Loges. FRANÇOYS. »

faisait de belles promesses sans tenir sa parole. Le président Baillet alla même jusqu'à dire : « Nos vieillards ont bien souvenance que, sous Louis XI, de forte mémoire, lorsque les Anglois vinrent jusqu'à Beauvais, le roi notre sire ne se contenta pas de députer un brave gentilhomme, porteur de belles paroles, mais il envoya quatre mille lances avec coulevrines, et cela valut mieux que ce que vous nous dites. » Chabot répondit que ces lances que l'on demandait n'étaient pas fort loin et que bientôt elles viendraient en aide à la bonne ville.

Les bourgeois de Paris virent s'avancer par la porte Saint-Bernard un corps d'archers et chevaliers, à la mine belliqueuse, montés sur des chevaux de bataille forts et fringants ; on en compta plus de mille à la prestance si intrépide, qu'il faisait beau à voir dans leur attitude martiale. Ils ne se reposèrent que deux jours à Paris, festoyés par les habitants. Le duc de Vendôme, qui les commandait, avait mission de marcher sur Senlis contre les ennemis, et de les arrêter dans leur marche. Certes, ce n'était pas avec ce petit corps seul, aidé même des bourgeois, qu'on pouvait affronter une armée entière ; mais déjà la face de l'invasion avait changé par les victoires du duc de Guise sur les reîtres et les Alle-

mands. A son tour, la Trémoille, plein d'ardeur, avait soulevé, sur les derrières de l'ennemi, châtelains, nobles hommes et communes, depuis Montdidier jusqu'à Hesdin. Le duc de Guise lui-même, par une marche de droite à gauche, s'avançait de la Meuse sur la Somme, de manière que par l'exécution de ce plan, les confédérés pouvaient se trouver en face du duc de Vendôme, s'avançant de Paris sur Senlis; puis ils avaient la Trémoille qui les poussait au dos, et le duc de Guise sur les flancs; peu de moyens de retraite leur étaient donc assurés. Ces marches simultanées et intrépides arrêtèrent l'ennemi; les Anglais et les Flamands se retirent en toute hâte pour prendre leurs quartiers d'hiver dans l'Artois, et y attendre les renforts promis par Henri VIII et Charles-Quint. Sur ce point la frontière fut sauvée par trois beaux noms, certes, qu'il faut glorieusement exalter, ceux de Vendôme, la Trémoille, et de Guise, Guise le plus noble de tous, que nous retrouverons plus tard à la tête de la cause nationale et ligueuse.

En même temps, les Espagnols attaquaient les frontières des Pyrénées sous l'épée de Charles-Quint en personne; le grand empereur, qui venait de saluer les provinces d'Espagne, profitant de l'en-

thousiasme que partout laissait sa présence, était venu, suivi de ses grands et de ses chevaliers, assiéger Bayonne, et à ses côtés était le duc d'Albe, ce cœur de fer dans un corps de fer. Il y avait longtemps que Charles-Quint convoitait Bayonne comme un point de terre et de mer qui lui ouvrait le royaume de France; les régiments espagnols franchissant sans obstacle le territoire qui s'étend de Saint-Jean-de-Luz jusqu'à la Doure, se présentèrent devant Bayonne, défendue par Lautrec avec une vaillance telle que l'empereur dut précipiter sa retraite jusqu'aux Pyrénées. Les Espagnols se groupèrent alors autour de Fontarabie. Ce ne sont pas toujours les murailles qui préservent les cités, mais les nobles cœurs et les fiers courages. Si Fontarabie était aussi fortifiée que Bayonne, dans ses murs était un chevalier du nom de Frauget, lieutenant dans la compagnie d'armes du maréchal de Châtillon; jusque-là nul reproche ne pouvait lui être adressé, et il s'était toujours vaillamment comporté. Cette fois, par trahison ou faiblesse, Frauget livra Fontarabie à Charles-Quint, après un siége d'un mois : acte de lâcheté qui produisit une sensation tellement honteuse, tellement indigne dans l'armée, que le roi dut faire un exemple. Voyez cet échafaud

dressé! un homme y monte, pâle et défait : pourquoi a-t-il la tête nue? c'est qu'on l'a dépouillé de son casque; le bourreau lui enlève ses éperons, sa cuirasse et son cuissard, son épée surtout, car il est indigne de la porter, celui qui vient d'abaisser le gonfanon de bataille devant les couleurs de Castille et d'Aragon! Ce fut à Lyon, en présence du roi et de l'armée, que cette dégradation eut lieu. Il fallait réveiller l'enthousiasme des gentilshommes pour l'honneur, et dire à tous que le moment était venu de vaincre ou de mourir.

A Lyon, les yeux fixés sur l'Italie, François I[er] suivait les vicissitudes de la campagne du Milanais, alors dirigée par l'amiral Bonnivet. Après la fatale défaite de la Bicoque, les Français dispersés avaient cherché un refuge aux montagnes du Piémont; les confédérés restaient donc maîtres d'organiser l'Italie selon leur dessein; les Vénitiens eux-mêmes, délaissant tout à fait la cause de France, avaient soutenu le mouvement purement italien sous l'action du pape. Milan secouait tout vestige de la domination française pour élire duc François Sforza, homme de guerre, d'origine de soldat, nature robuste que les dissensions italiennes avaient fait naître. Sforza avait pour ennemis les Visconti,

illustre race plus rapprochée des Français, car Galéas et Barnabé Visconti avaient servi sous l'étendard fleurdelisé. L'énergie du caractère de Sforza se manifesta dans cette révolution et dans ce gouvernement de guerre civile; il garda la couronne ducale intacte sur son front. Prosper Colonne, Sforza, Visconti, le duc d'Urbin, révélaient des talents militaires purement italiens, sans mélange germanique. L'Italie au moyen âge était aussi fertile en hommes supérieurs que dans l'antiquité elle-même, son époque de grandeur.

Le mouvement rétrograde des Français s'était arrêté dans le Piémont; l'arrivée de l'amiral Bonnivet avec un millier de lances, une bonne infanterie, les archers de la garde, les gendarmes valides, avait permis de prendre l'initiative, et du haut des Alpes on vit descendre une fois encore la chevalerie de France vers le lac de Côme et Milan. De toutes les places qui naguère appartenaient à François Ier, il ne restait plus à lui que le petit château de Crémone, défendu par trente gentilshommes intrépides, puis réduits par la famine, la guerre et les privations, à huit seuls chevaliers. Leur invincible courage avait résisté à tous les assauts, et quand l'amiral Bonnivet parut dans les plaines

du Milanais, ces braves et nobles hommes se défendaient encore avec une noble intrépidité. Le château de Crémone devint désormais le centre de toutes les opérations de la campagne. Prosper Colonne, avec son armée fort affaiblie, n'était point capable de résister seul à l'amiral Bonnivet, décidé à reprendre par quelque grand coup la domination du Milanais. A son tour, Colonne se mit en retraite : pourquoi l'amiral Bonnivet ne marcha-t-il pas sans hésiter sur Milan ? c'est que Sforza et Prosper Colonne réunis avaient encore une armée puissante que venaient de rejoindre les lansquenets allemands. Il faut aussi tenir compte du réveil enthousiaste de l'esprit italien et populaire qui se manifestait partout, et rien moins que favorable aux Français. Entourés d'insurrections, les mouvements de l'amiral Bonnivet, lents et embarrassés, devaient se réduire à des expéditions de droite et de gauche pour montrer une fois encore la domination des Français en Lombardie : l'amiral entoura Milan. La Monza fut enlevée par un parti d'archers; Bayard resta maître de Lodi; les chocs d'armes se multipliaient avec Sforza, le marquis de Mantoue, et surtout avec Prosper Colonne, le vieillard amoureux comme un enfant de Dona Chiera, la belle Mila-

naise. Si la chevalerie de France croisait les lances avec intrépidité, les Italiens montraient aussi une remarquable valeur, tandis que Milan, comme un vrai cimetière, éprouvait les ravages de la peste.

Lamentable calamité en Italie que ces maladies contagieuses si multipliées depuis le moyen âge! aucun siècle ne se passait sans que la peste noire vînt décimer les populations. Aux XIVe et XVe siècles, lorsque Boccace dictait son Décameron aux jeunes femmes qui, le front étoilé, écoutaient ses récits, la peste désolait Florence. Cette fois l'épidémie parcourut comme un cavalier de feu, Pavie, Lodi, Milan, emportant des masses de cadavres. Comme si tout devait être contraste, là où le firmament est plus bleu, la mort est plus rapide; la vigne est bien robuste sur la lave d'un volcan; la prairie émaillée s'ouvre sous les tremblements de terre; l'affreuse vipère siffle sous la rose odorante, et le basilic couronné reflète ses mille couleurs sous le soleil le plus beau. Quand cette calamité pressait Milan, l'amiral Bonnivet n'osa point s'approcher des cités dévastées par la mort; il se tint loin des murailles et des tours, et, malgré ces précautions, la contagion vint atteindre les tentes de France; bien des courages se démoralisèrent, car rien

n'abat comme les souffrances du corps et la fièvre brise un colosse. Prosper Colonne, le plus remarquable général de l'Italie, mourut vieillard de quatre-vingts ans [1]; il était Romain d'origine comme le duc d'Urbin, populaire comme lui, car au pied du Panthéon il restait les traditions des Fabius et des Césars. A Rome aussi venait de toucher la tombe le pape Adrien [2], élu sous la pourpre de Charles-Quint, pontife de race barbare, comme l'appelaient les Italiens toujours si dévoués aux antiquités, aux grandeurs et à la langue de la patrie. Pour lui succéder, le conclave, après de longues hésitations, choisit encore un Médicis sous le nom de Clément VII [3]. Ce nouveau pontife, d'un sang si beau, n'aurait pas sans doute pour Charles-Quint le même dévouement qu'Adrien élevé dans sés palais et son précepteur; mais Clément VII, tout Italien, de la race éminemment patriotique des Médicis, par la seule tendance de son origine, serait en-

[1] Le 30 décembre 1523. — Belcar, lib. XVII, n° 58.

[2] Adrien VI mourut le 14 septembre 1523.

[3] Jules de Médicis. Il était fils naturel et posthume de Julien de Médicis, assassiné en 1478; Léon X, son cousin, après l'avoir légitimé par une bulle, le nomma archevêque de Florence, puis cardinal en 1513. Il fut élu pape le 19 novembre 1523.

traîné à soutenir la ligue contre les Français qui envahissaient alors la Lombardie.

Cette ligue prend dès ce moment une énergie nouvelle : Florentins, Vénitiens, Romains, Génois, unis dans une cause commune, attaquent sans hésiter la chevalerie de France partout où elle se présente en bataille. Il se révélait là une tête ferme et solide, le marquis de Mantoue ; et l'Arioste n'avait pas oublié ce nom parmi ses plus forts chevaliers. Il y eut de tristes défaites pour les archers et gendarmes de France ; à Rebec, sorte de camisade de nuit, Bayard, surpris par le marquis de Peschiere, perdit un bon nombre de lances ; ce qui donna lieu à une dispute entre le chevalier sans peur et l'amiral Bonnivet qu'il accusait de l'avoir délaissé. Le Milanais devint le théâtre des batailles souvent désordonnées où nul ne se connaissait plus et l'armée française se mit en pleine retraite jusqu'au val d'Aoste. Dans cette marche rapide et rétrograde, à travers les torrents et les rivières, Bayard reçut un coup mortel d'arquebuse dans le dos [1].

[1] Le 30 avril 1524. Le corps de Bayard resta au pouvoir des ennemis, qui le firent embaumer ; on le transporta ensuite à Grenoble, et il fut inhumé dans une église des Minimes, à une demi-lieue de cette ville.

Son seul cri fut celui-ci : « Jésus mon Dieu, je suis mort! » Digne gendarme sans doute que Bayard; mais sans aucune des qualités remarquables d'un général d'armée ou d'un homme de science militaire. Il demeurait comme l'expression de ce courage individuel qui se révélait aux batailles du moyen âge, dans les joutes, les tournois, et l'on ne peut l'élever jusqu'à la Trémoille, à Lautrec, surtout jusqu'au duc de Guise, le plus capable de tous.

Bayard fut le type choisi de loyauté et d'honneur : à chaque époque périlleuse, on prend un nom, un symbole, pour exalter les nobles cœurs. Il fallait inculquer aux gendarmes les idées de loyauté, de désintéressement, le respect des femmes, on choisit Bayard; et l'on fit de lui ainsi un mythe de la chevalerie. Non-seulement on écrivit des chroniques, des dires, des récits de sa vie, mais les gendarmes chantèrent la mort de Bayard, leur compagnon, leur chef : ici il avait respecté l'honneur des filles et Dieu sait si les gendarmes avaient toujours ce même respect! Là il s'était vaincu lui-même dans ses passions, dans sa cupidité; et, chevalier blessé, il avait élevé son épée en forme de croix, et prié le Dieu des armées, avant de descendre au tombeau, ainsi qu'on voit les antiques statues sur

les pierres froides du sépulcre. Puis, il fallait jeter au connétable de Bourbon quelques-unes de ces paroles froides, méprisantes, qui viennent flétrir les trahisons; et l'on supposa que Bayard, frappé mortellement, avait dit au connétable victorieux et attristé sur le sort du noble chevalier : «Pleurez sur vous-même, monseigneur; pour moi je ne suis point à plaindre; j'ai fait mon devoir; vous triomphez en trahissant le vôtre.» Ces paroles furent-elles dites en effet? Nul ne put les entendre. Mais il fallait rappeler dans le duc de Bourbon, l'infamie d'une trahison, et exalter la grandeur de l'héroïsme. Tel fut le sens de la légende de Bayard, brodée comme une belle tapisserie des manoirs [1].

Au reste, dans cette campagne, les véritables capitaines furent les Italiens; peut-être n'eurent-ils pas toute la hardiesse de l'armée de France; mais la capacité militaire résulte moins encore de l'intrépidité du soldat que de ces froides combinaisons qui se réfléchissent dans les lois de la stratégie, et

[1] Comparez la vie de Bayard par son secrétaire, sous le nom du Loyal Serviteur. Paris, 1527, in-4°. Symphorien Champier, Paris, 1525, in-4°. *Vie des hommes illustres de France*, par d'Auvigny, tome IX, et Étienne Pasquier, *Recherches sur la France*, liv. VI, chap. 18, 19, 20, 21 et 22.

font marcher les armées à la victoire avec la rectitude mathématique. Pour cette science, les Italiens furent les premiers comme pour la science politique, ils furent en avant des intelligences avec le livre de Machiavel.

Dans les mouvements actifs de cette guerre le connétable de Bourbon avait à peine paru; la confédération tout italienne dut choisir un capitaine italien lui-même; néanmoins la campagne du Milanais fut conseillée par le connétable, qui, dès son arrivée en Italie, concerta sérieusement, avec l'empereur Charlès-Quint et le roi d'Angleterre, le plan et le résultat d'une invasion en France. Un nouveau traité secret fut conclu pour le partage de la monarchie de François I[er]. Le rêve d'une maison de Bourgogne restaurée dans la personne du connètable de Bourbon avec toute la puissance féodale devait d'abord se réaliser; et, comme le pape et l'empereur faisaient les rois, il était encore convenu que la maison de Bourbon obtiendrait la couronne fermée sur son écu; on lui donnerait, indépendamment de ses fiefs anciens, une grande partie du midi de la France, la Provence jusqu'aux confins du Var. Les Pyrénées au delà de Bayonne seraient réunis à l'Espagne et les États de

Charles-Quint ainsi s'agrandiraient. Enfin, ce qui restait de cette immense dépouille serait aggloméré sous la main de Henri VIII, avec le titre de roi de France qu'il gardait glorieusement encore dans ses chartes. A la suite de ce traité de partage[1] venaient des stipulations d'argent, des ducats d'or, que le roi Henri VIII s'obligeait de payer pour l'accomplissement de la guerre. Dans ces temps éloignés, déjà l'Angleterre était habituée à fournir des subsides, sans qu'elle eût encore ses merveilleuses relations de commerce; c'était un pays riche de ses ressources, et le Trésor royal en la tour de Londres était le mieux garni de livres sterling, deniers d'or et d'argent.

La coalition avait pris l'initiative des batailles: au Nord, dans la Picardie et la Champagne; au Midi, dans les Pyrénées. Le plan du connétable de Bourbon était d'attaquer la monarchie par le centre et d'amener une sorte de révolte simultanée de la noblesse et du peuple, très-irrités des levées de deniers imposés par François Ier. En général, les mécontents et les transfuges comptent toujours sur les désordres publics pour assurer le succès d'une

[1] Guichardin, liv. XV. — Belcar, lib. XVIII, n° 8.

cause, parce qu'ils jugent tous les cœurs par leur cœur, tous les dépits par leurs propres ressentiments. Le connétable de Bourbon croyait qu'à son apparition sur les Alpes, tous les gentilshommes, vassaux et arrière-vassaux, prendraient les armes pour suivre son étendard, et qu'ils recommenceraient la féodalité du moyen âge en faisant rétrograder la monarchie jusqu'aux troubles de Charles VI et à la faiblesse de Charles VII. Charles-Quint, trop habile pour croire immédiatement possible la réalisation de ce plan, préférait s'assurer le littoral de la Méditerranée, qui ouvrait les communications de l'Espagne avec l'Italie par Marseille et Toulon. Dans ses projets de puissance et d'universalité, l'empereur croyait indispensable d'avoir une ligne de côtes depuis Barcelonne jusqu'à Gênes, pour que ses galiotes à voiles, ses galères à rames pussent s'abriter. Le projet de Charles-Quint, subi par le connétable de Bourbon, fut donc d'envahir la Provence par le comté de Nice, et de marcher par Toulon et Hyères sur Marseille; de là, remontant par Aix à Avignon, on se joindrait aux troupes de la confédération italienne, traversant les Alpes pour préparer un soulèvement de la noblesse du Dauphiné, de l'Auvergne, du Lyonnais, si dévouée au connétable de Bourbon.

Le commandement de l'expédition destinée à soumettre la Provence fut confié non point au seul connétable; Charles-Quint, avec son habileté accoutumée, avait bien aperçu que si Bourbon, seul, conduisait les troupes, une fois en France, il prendrait nécessairement plus d'importance dans la guerre, et que, maître de plusieurs provinces, peut-être songerait-il à se rapprocher de son droit suzerain, François Ier. Cette considération fit adjoindre au duc de Bourbon le marquis de Peschiere, vieux général expérimenté, jaloux de la grandeur et de l'incontestable supériorité du connétable [1]. Il y avait entre Peschiere et le connétable des différences de caractère et de mérite très-distinctes; le duc de Bourbon, capitaine du premier ordre pour les vastes combinaisons, et par-des-

[1] Autant le connétable de Bourbon est détesté par François Ier, autant le roi exalte lo marquis de Peschiere; on a toujours le sentiment de ceux qui vous sont favorables. Dans l'épître ou poëme composé par François Ier sur cette campagne, on trouve les vers suivants:

En mauldissant Bourbon et ses pratiques
Congnoissant bien ses trahisons iniques,
Avecques eulx avoit ung chef louable;
Et de vertu trop fort recommandable,
Celluy estoit pour guerre et paix exquis
De Pesquierre se disoit le marquis.

(Bibl. Roy., *Poésies de François Ier*, manuscrit in-4°, fonds Lavallière, n° 136.)

sus tout, homme d'intrépidité au combat; le marquis de Peschiere trop prudent pour être grand capitaine, et n'ayant pas cette bravoure de gendarme qui distinguait le connétable. D'ailleurs, une campagne en Provence n'entrait que secondairement dans les idées du duc de Bourbon, qui aurait plutôt désiré prendre la monarchie par le flanc et pénétrer directement en Dauphiné à travers les Alpes; néanmoins il obéit aux ordres de l'empereur, et, se déployant par Nice, il marcha sur Toulon avec quelques régiments d'arquebusiers espagnols [1], un bon nombre de coulevrines, des soldats italiens, des bandes d'Allemands qui ravagèrent tout sur la route de droite et de gauche, les ravissants jardins d'Hyères aux orangers fleuris, et les belles campagnes qu'arrose le Var. Bientôt la poussière qui s'élevait en tourbillon du côté du village de Gemenos (la pierre précieuse) et d'Aubagne (que baignent les eaux) annonça que l'ennemi approchait de Marseille, tandis que des tours dė la Jo-

[1] L'armée des impériaux était de cinq cents lances, huit cents chevau-légers, quatre mille hommes d'infanterie espagnole, trois mille Italiens et cinq millė Allemands. Ces troupes devaient être jointes par trois mille hommes d'armes de l'armée d'Italie et cinq mille lansquenets. — Guichard., liv. XV.

liette (la porte de César) on vit se déployer dans le golfe de Marseille une flotte aux couleurs espagnoles, celle de Hugues de Montcade [1], un des amiraux les plus renommés de Charles-Quint.

A cette époque Marseille s'élevait sur la petite colline qui s'étend depuis la tour Saint-Jean, la place Vivaux, jusqu'aux moulins agitant leurs ailes au vent du mistral. A l'autre extrémité du port se trouvaient le monastère de Saint-Victor, fortifié des hautes murailles élevées par Cassien contre les Barbares, et qui n'avaient rien à craindre des coulevrines espagnoles. Le monastère était défendu par la montagne de la Garde, et aux extrémités par l'arsenal, où se tenaient les galères du roi. La ville, à proprement dire, s'élevait en amphithéâtre, entourée d'une de ces murailles moitié romaines et moitié moyen âge, flanquée de tours de la plus haute antiquité, telles que la Joliette par où entra Jules César, à côté de porte Galle (portus

[1] Hugues de Montcade, d'une illustre maison de Catalogne, commença sa carrière au service de Charles VIII, en Italie; après la retraite du roi de France, il accepta un commandement dans les bandes espagnoles, sous Gonzalve de Cordoue, puis avec quelques galères se mit à la poursuite des pirates qui dévastaient les côtes d'Italie, et devint dès ce moment un puissant homme de mer.

Galliæ), attenant à la tour Sainte-Paule, qu'enfant je voyais encore tout enfumée, et que le vandalisme récent a détruit; vieille tour, au milieu du boulevard des Dames, car les Marseillaises vont s'illustrer dans ce siége. Le gouvernement de la cité était municipal et républicain, à l'imitation de Gênes, de Barcelonne, cités libres, orageuses, avec lesquelles l'antique Marseille avait des rapports, des traités politiques et de commerce, Marseille avait ses statuts particuliers, ses échevins et sa noblesse civique. En rivalité avec Aix, la ville du parlement, néanmoins les Marseillais s'étaient confédérés avec les gentilshommes pour défendre la province contre l'invasion. Les banderoles avec la croix municipale flottaient aux tours, entourées des blasons des Sabran, des Pontevès, races aussi vieilles que les rochers où viennent battre les vagues de la Méditerranée.

Quand le connétable de Bourbon et le marquis de Peschiere s'approchèrent simultanément des murs de Marseille, il ne se manifesta ni terreur ni forfanterie dans la cité; les matelots des galères, les marins qui avaient vu les mers lointaines, conservaient la main dure, la tête chaude, et tous jurèrent par Notre-Dame-de-la-Garde, que ni Pes-

chiere ni le connétable ne toucheraient au reliquaire de Saint-Victor, ni à la Vierge noire des catacombes, ni au buste d'or de saint Lazare, abrité sous la cathédrale de la Major (ancien temple de Diane). Il se fit donc partout un mouvement d'enthousiasme, et les dames mêmes (que leur nom soit toujours en mémoire!) s'offrirent vertueusement pour aider à la défense des murailles. Tandis que les jeunes hommes se portaient aux remparts, aux brèches pour repousser l'ennemi, les dames devaient recueillir la terre pour les fascines, distribuer les vivres et panser les blessés.

Les premiers coups de coulevrine sifflaient à travers les pinèdes embaumées de thym [1]; habitué à la faiblesse de la bourgeoisie des villes du centre, Auvergne et Bourbonnais, le connétable de Bourbon ne s'était pas fait une idée juste de tout ce que pouvaient d'énergie les populations maritimes accoutumées à se jouer avec les boulets

[1] « Or doncques, le dit Bourbon se transporta avec l'armée dudit empereur du pays d'Italie, par les montagnes, le long de la rivière de Gennes, comme dit est, es marches et jusques auprès de ladite ville de Marseilles, laquelle, avecques une bonne et grosse bende d'artillerie bien équipée de tout équipaige, assiegea la d. ville, et icelle fit canoner et bombarder en plusieurs endroits et faire brèche

des corsaires et les vagues écumeuses. Il disait donc par vanterie : « Avec trois coups de coulevrine, j'amenerai ces bourgeois la corde au col, la clef aux mains. » Le vieux marquis de Peschiere durant ses séjours à Naples, Gênes, et Barcelonne, avait mieux connu l'intrépidité des Marseillais; il savait combien était redoutée par les Levantins la bannière ornée d'une croix municipale, surtout au combat des galères; il raillait souvent les propos du connétable, fort méprisants pour les Marseillais. Jaloux peut-être de sa gloire, Peschiere ne cherchait qu'un prétexte pour lui faire éprouver un échec qui détruisît la renommée militaire du duc de Bourbon : à chaque coup de boulet qui, des murailles de Marseille, venait dans le camp, le Napolitain railleur s'empressait de dire : « Monseigneur, voilà les bourgeois qui viennent la corde au col implorer leur grâce. » Et ces bourgeois tiraient bien, car un coup de boulet, parti de la tranchée des dames, vint tuer le prêtre qui disait la messe

pour y entrer. A laquelle inconsidérée entreprise vaillamment résistèrent les nobles et vertueulx chevaliers et cappitaines cy dessus nommés, y estant avec certain nombre de gens de guerre, de pyé et de cheval. » (*La prinse et délivrance du Roi,* par Sébastien Moreau, Bibl. Roy., Mss. n° 9902.)

sous la tente de Peschiere et deux gentilshommes qui l'entendaient. Quoi d'étonnant? les marins des galères savaient comment il fallait enfiler une bonne ligne de matelots ennemis, et l'œil de la coulevrine les guidait merveilleusement à cette œuvre.

Cependant Marseille eût succombé si des secours n'étaient arrivés aux courageux habitants : en se plaçant à Lyon, centre de toute opération défensive, François Ier avait eu pour motif, je le répète, de se porter de droite et de gauche sur tous les côtés menacés. Dès qu'il apprit la pointe du connétable sur Marseille, il résolut un mouvement de stratégie vigoureux dont il confia la direction à son chambellan, Chabot de Brion; une bande de trois cents lansquenets et de deux cents lances devait se porter d'Avignon sur Aix et prendre ensuite la route de Marseille avec mission de ravitailler la cité. Au plus fort de leur défense glorieuse, les Marseillais purent saluer trois cents braves gens décidés à frapper d'estoc et de taille. En même temps, douze mille reîtres et lansquenets se hâtèrent de passer les Alpes pour faire diversion dans le Milanais, et le roi, de sa personne, prenant la montagne par la route de Gap, dut marcher par Grasse sur Toulon, afin de couper la retraite au

connétable [1]. Ce mouvement, très-bien combiné, ne permettait plus à l'ennemi de continuer le siége de Marseille, s'il ne parvenait à se rendre maître de la ville par une attaque soudaine; or ces diables de matelots, ces bourgeois naguère si timides, ces dames qui, en temps paisible, tenaient des cours d'amour et de plaisance, et maintenant couchaient sur la dure aux pieds des murailles, redoublaient d'efforts avec une intelligence merveilleuse. Au delà de la brèche faite aux remparts, les dames avaient rempli un fossé d'artifices, de pé-

[1] « Le d. messire Charles de Bourbon donna troys assaulx à lad. ville, bons, royde et hardys; mays les dessus dicts nobles et vaillants chevalliers, avec l'ayde des souldars y estans et avec l'ayde de nostre seigneur, le reboutèrent si rudement desdits troys assaulx, que beaucoup de ses gens furent occis et les autres nayvrés, et les autres prins prisonniers. Ce voyant au troysiesme et dernier assaulx, après qu'il avoit entendu que le roi estoit en Avignon, au cap de Rousse, ou là ès environ, faisant grant amas de gens de guerre à pyé, tant Suysses, lansquenez, francoys et aultres, pour le venir trouver et chicquer, considérant qu'il n'avoit du meilleur et qu'il n'estoit bien assurecté, par une nuyt se delogea et lad. armée de devant lad. ville de Marseilles; mais ce ne fut sans y laisser des enseignes de son artillerye, comme double canons, coulevrines et autres choses en assez bonne quantité, à son très grant deshonneur et honte, car honteusement s'en fouyt et fondit camp et armée par les montagnes, s'en retournant par où il avoit passé. » (Bibl. Roy., Mss. nº 9902.)

tards, de balles incendiaires, destinés à éclater sous les pas des Espagnols, au moment où ils mettraient le pied dans la ville. Puis le marquis de Peschiere, le railleur des opérations du connétable, ne cessait de démolir le courage des plus intrépides soldats : « Vous voulez donc tous mourir ici, officiers et soudards; quant à moi, je m'en vais ; » et ce rôle un peu odieux que la jalousie militaire inspirait n'était pas de nature à relever le courage des archers du connétable. L'impétuosité d'un homme aussi hardi que le duc de Bourbon seule pouvait alors persister à prendre Marseille d'assaut ; la prudence commandait la retraite. Le comte de Chabannes avec l'avant-garde de François Ier était arrivé à Aix ; le roi touchait Grasse à travers la montagne. La voie même de la mer était fermée ; ces banderoles à la croix éclatante, ces drapeaux fleurdelisés qui s'unissent à elles, c'est la flotte de galiotes et de galères que conduit André Doria [1], le Génois, au service de

[1] André Doria, de la grande famille de Gênes, né en 1468, entra à dix-neuf ans dans les gardes du pape Innocent VIII, ensuite au service du roi de Naples, puis passa en terre sainte, où il fut reçu chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem. A vingt-quatre ans il abandonna l'armée de terre pour la marine, où ses exploits contre les

Marseille, et qui rallie les navires de Mottier de Lafayette [1], l'amiral de François Ier. André Doria guide seul l'escadre, car seul il est bon marin. De l'esplanade de la tourette, près des murs de Marseille, on peut voir le combat qui s'engage avec les Espagnols, les rames qui s'agitent et les crocs qui cramponnent les navires. La victoire reste aux Marseillais; l'amiral Montcade prend le vent et s'enfuit à toutes rames vers Barcelonne, et le soir la cité resplendit aux flambeaux de résine pour célébrer la glorieuse journée; des vivres circulent en abondance afin de réjouir les habitants, épuisés par les fatigues d'un long siége.

Dès ce moment il n'y a plus à hésiter pour le connétable sur la nécessité d'évacuer la Provence; une seule route demeure ouverte aux confédérés, celle de Toulon, par Aubagne, et le Beausset; les Italiens, les Espagnols et les Allemands sous la conduite du connétable de Bourbon et du marquis de Peschiere s'amoncelèrent dans ces gorges à travers les montagnes que couvrent la bruyère et le

barbaresques lui acquirent une brillante renommée. Dès le commencement de la guerre, Doria embrassa le parti de la France et se mit à la solde du roi.

[1] Gouverneur de Boulogne à l'avénement de François Ier.

genêt odorant; or, les pâtres qui mènent leurs chèvres sous le thym signalaient par des feux le passage des ennemis, et presque aussitôt les archers marseillais tombaient sur les bagages et l'arrière-garde. Il y eut des traits d'héroïsme dans cette population, révélés par les belles lettres que François Ier écrivit au maire, aux prud'hommes, aux échevins pour les remercier de leur bonne défense. Pendant huit jours il se fit des processions où l'on promena la Vierge noire par toute la ville; les dames portaient les plus éclatantes bannières, et une place leur fut réservée parmi les braves chevaliers, blasonnés de toute pièce.

Le temps, moins destructeur que les hommes, avait encore épargné quelques traditions de l'héroïsme marseillais, et surtout cette vieille tour de Sainte-Paule qui rappelait le courage du peuple. De tous ces souvenirs municipaux que reste-t-il debout? la tour a été brisée, ainsi que ces fontaines des Méduses, souvenir de la peste de Marseille, où Belsunce dressa son autel de reconnaissance, et ces vieux arbres du cours, plantés au temps de Puget pour couronner son œuvre, abri des millions d'oiseaux qui chantoyaient au lever de l'aurore de nos aïeux. Tout cela a disparu : est-ce que les grandes

choses du passé importuneraient les générations présentes? n'existe-t-il plus au cœur cet amour des ancêtres, qui faisait l'honneur et la force des vieilles républiques?

La délivrance de la Provence ne laissa plus un seul ennemi sur le territoire du royaume; la Champagne, la Picardie avaient secoué l'étranger par un beau mouvement de chevalerie et d'insurrection: aux Pyrénées, Charles-Quint était venu échouer au siége de Bayonne, et la lâcheté seule lui avait livré Fontarabie. En Provence le connétable était obligé de repasser le Var; de sorte que l'invasion venait mourir sur cette terre de France, tant de fois attaquée, et qui se défendit avec un merveilleux instinct de sa nationalité! Il ne faut pas croire que ce soit seulement dans les temps modernes que notre énergie de nation se soit manifestée; à tous les siècles nous avons eu de beaux feux de gloire, de nobles inspirations, et c'est honneur de les recueillir dans les annales publiques.

Les opérations des alliés dans cette campagne avaient été, au reste, mollement conduites; il n'y avait pas d'unité, parce que mille intérêts divers séparaient déjà leur cause; au Nord, les Anglais ne s'entendaient pas avec les Flamands; au Midi, il

y avait des antipathies entre les Allemands, les Espagnols et les Italiens. Chaque peuple avait ses capitaines, orgueilleux de leur renommée, railleurs de celle des autres, et quelquefois fort aises des échecs de leurs rivaux de gloire, ainsi qu'on venait de le voir au siége de Marseille; Peschiere s'était applaudi des disgrâces du connétable de Bourbon.

CHAPITRE IX.

NOUVELLE CAMPAGNE DU MILANAIS; BATAILLE DE PAVIE.

Retour du roi au camp de Lyon. — Résolution de passer les Alpes. — Nouvelles d'Italie. — Pourparlers avec Clément VII et les Vénitiens. — Messages des Milanais, des Génois et des Napolitains. — Situation des confédérés depuis la mort de Prosper Colonne. — Division des forces du roi. — Passage des Alpes. — Prise de Milan. — Projets sur Naples et Gênes. — Siége de Pavie. — Forces de l'armée du roi, de celle des alliés. — Plan de la bataille de Pavie par les confédérés. — Ils forcent le roi à sortir de ses retranchements. — Attaque des Suisses et des lansquenets. — Coup de main des gendarmes et de la chevalerie de France. — Glorieuses actions du roi. — Il rend son épée. — Aspect des deux tentes. — Causes et résultat de la bataille de Pavie.

DÉCEMBRE 1524 — FÉVRIER 1525.

La nécessité de délivrer la Provence envahie avait entraîné François Ier jusqu'à Grasse, avec quelques-unes de ses meilleures bandes de lances et de chevalerie. Quand les confédérés eurent re-

passé le Var pour regagner le littoral de Gênes et le Milanais, le roi reprit la route des petites Alpes par Gap, afin de replacer encore le centre de son armée à Lyon. Il n'y avait plus d'ennemis sur le territoire de la monarchie; et François Ier aurait pu accepter des conditions de paix justes et raisonnables; mais un désir instinctif de porter la gloire à ses plus grandes limites lui en fit repousser la pensée. Quand un esprit est habitué à la guerre, au retentissement des trompettes, au bruit des mousquetades, la paix l'importune! Les levées étaient faites, les gendarmes partout aux champs : pourquoi n'emploierait-on pas à la conquête ces milliers de lances qui ne demandaient que gloire et profit? A Lyon, entouré de ses plus braves capitaines, François Ier dut réfléchir sur les divers projets qui se révélaient à lui dans une carrière d'honneur et de victoire : se bornerait-il à défendre et protéger ses frontières contre l'invasion, en se portant vers la Champagne, ou l'Artois, pour battre les Anglais, les Allemands ou les Flamands?

Ce plan tout défensif convenait mal au caractère de François Ier et à ce bouillant esprit national dont il était l'expression. Pour la chevalerie de France, mieux valait aller en avant, se précipiter

dans les périls ; c'était sa nature. Puis les douces campagnes d'Italie venaient toujours à la mémoire comme une irrésistible puissance ; on avait là des défaites à venger. Serait-ce en vain que le roi de France aurait gardé parmi ses titres celui de duc de Milan et de Gênes ? La correspondance secrète du roi avec l'Italie l'appelait dans le Milanais : les Vénitiens, on se le rappelle, avaient fait défection à l'antique alliance française ; et, en cela, ils avaient suivi l'impulsion de la nationalité italienne, invoquée par le pape. Mieux instruits depuis, ils avaient appris que Charles-Quint conservait toutes ses tendances ambitieuses, pour assurer la suzeraineté tudesque sur l'Italie, et la sérénissime république en avait conclu qu'elle devait rattacher les vieux liens de l'alliance française. Des propositions nouvelles étaient faites au roi pour le seconder dans ses projets sur le Milanais [1] : le pape Clément VII lui-même, de la branche de Médicis, prince italien par excellence, avait pensé un moment, comme les Vénitiens, que l'empereur Charles-Quint voulait sincèrement la liberté de

[1] Voyez *Instructions de François Ier à ses ambassadeurs à Venise*, 8 août 1533. — Mss. de Béthune, 1 vol. cot. 8569, fol. 32.

l'Italie. Depuis, pénétrant dans les plus secrètes pensées de l'empereur, il vit qu'héritier de la maison de Souabe, ce prince voulait arriver au même but de suzeraineté; il ne put douter désormais de l'ambition insatiable de Charles-Quint, lorsque, malgré ses conseils, l'empereur fit envahir la Provence et assiéger Marseille. Le dernier vœu de l'empereur était-il donc la domination universelle, ce *dominium imperatoris*, placé sur son blason qu'abritait l'aigle de sa magnifique envergure.

De telles communications venues sous la tente de François Ier ne durent plus laisser de doute à cet esprit si puissamment entraîné lui-même vers la belle Italie. A tous les plans de guerre défensive il opposa un système de diversion qui, en constatant la vigueur du pays, porterait le poids de la guerre sur une terre lointaine : l'ennemi serait attiré dans les plaines de Lombardie, qui tant de fois avaient vu les étendards se heurter et les grands chocs de chevalerie. Les rêves d'ambition vinrent à tous : Milan, Gênes, Naples s'offrirent encore comme les trophées de cette nouvelle campagne; à la monarchie universelle de Charles-Quint, François Ier voulut opposer un système plus aventureux. La défense de la monarchie française, il la laissait

d'ailleurs à des capitaines de grande renommée : la Champagne et la Lorraine au duc de Guise ; était-il un bras plus fort et une plus noble épée ? Le duc de Vendôme, qui naguère avait si bien combattu, dut protéger le Nord. La Normandie, dont la noblesse devait appuyer les gentilshommes de Picardie, fut confiée au sire de Brézé, fidèle et dévoué au roi. Les Laval prirent le gouvernement de la Bretagne, qui leur appartenait comme à une des anciennes races, avec mission de repousser les expéditions des Anglais sur les côtes. Quant à la guerre de Guyenne, elle devait être dirigée par Lautrec, intrépide capitaine, en qui le roi avait une entière confiance.

Cette pensée d'une guerre en Italie devint si fixe, si complétement absorbante dans l'esprit de François Ier que, malgré les instances de sa mère, madame d'Angoulême, et la nouvelle de la mort de la reine Claude sa femme [1], il y persista d'une manière inflexible. La duchesse d'Angoulême vint jusqu'à Lyon pour le détourner de ses aventureuses batailles. Toutes ses instances furent vaines, sa résolution était arrêtée, et le roi, fier de sa force,

[1] La reine Claude mourut au château de Blois, le 20 juillet 1524, âgée de vingt-cinq ans ; sa devise était une lune en plein avec ces mots : *Candida candidis*.

passa la revue des gens d'armes qui devaient l'accompagner. Noble spectacle que ces compagnies de lances entremêlées d'archers, d'arquebusiers, de varlets et de capitaines ! D'abord Henri, roi de Navarre, menait seul plus de cent lances dans sa compagnie; et avec lui François de Bourbon, comte de Saint-Paul; Louis de Nevers, la Trémoille, les maréchaux de Foix, de Montmorency, le bâtard de Savoie, Antoine de la Rochefoucauld, Chabot, comte de Brion, la Meilleraye, Boisy, Montluc, fleur de noblesse et de chevalerie, tous capitaines de cent hommes d'armes.

Avant de pénétrer en Italie, François Ier confia de nouveau la régence à sa mère avec les plus amples pouvoirs [1], acte de haute confiance qui fut reçu par la dame de Savoie avec un sentiment mélancolique, présage des fatales destinées de son noble fils. Quelle tristesse pouvait demeurer en l'âme d'un brave chevalier? gloire, richesse, péril, fortune, doux souvenirs de la Lombardie, pensées rêveuses, brodées d'or et de soie éclataient en joyeux propos sous la tente. Lorsque l'armée passa les

[1] Édit daté de Pignerol, 17 octobre 1524, enregistré le 29 novembre au parlement de Paris. — Vol. cot. L, fº 17.

Alpes pour descendre dans le Milanais, elle compta au lac de Côme douze mille chevaux et vingt mille hommes de pied avec les lansquenets du duc de Suffolk (Rose blanche) et les gendarmes de la Palice. On reprochait à l'amiral Bonnivet de ne point avoir marché droit sur Milan. Pour éviter le même reproche, François I[er] ordonna de s'avancer par masses sur la belle cité : quels obstacles pouvaient ici s'opposer à sa marche rapide et victorieuse !

L'armée des alliés se trouvait composée de plusieurs éléments qui tous n'avaient pas la même énergie. Les débris de l'armée qui naguère avait envahi la Provence et assiégé Marseille, démoralisés par une retraite rapide, fatigante, s'étaient ralliés avec peine dans les environs de Gênes et de Savone, et de là ils avaient gagné le Milanais. Les troupes italiennes napolitaines, plus fraîchement rassemblées avaient groupé leurs étendards sous Pavie. Là étaient venus les joindre quelques régiments espagnols, de braves arquebusiers, seize cents Basques agiles sauteurs et tireurs d'arquebuses ; avec eux bon nombre de lansquenets, troupes allemandes. Les chaleurs de l'été, les maladies et la peste de Milan avaient éclairci leurs rangs pressés, et l'on pouvait à peine compter sur

leur action au jour d'une bataille décisive. Les chefs qui commandaient les troupes confédérées étaient tous des hommes d'une valeur incontestable et d'un mérite supérieur ; en tête le connétable de Bourbon, aussi intrépide que François Ier, avec un sang-froid, une réflexion, une tactique que dédaignait trop le roi de France. Depuis la mort de Prosper Colonne, ce vieillard si habile, si valeureux, expression du patriciat romain, Charles-Quint avait confié la conduite supérieure de l'armée au marquis de Lannoy [1], vice-roi de Naples, gentilhomme de la Flandre, dévoué à la maison de Bourgogne, tête réfléchie, bien digne de comprendre les hautes pensées de son puissant empereur ; puis, toujours avec lui, le marquis de Peschiere, rival de gloire du duc de Bourbon ; enfin le marquis de Guast [2], qui commandait les troupes italiennes, avec cette intelligence calme et froide,

[1] Charles de Lannoy, né vers 1470, fort aimé de l'empereur Maximilien, reçut en 1516 le collier de la Toison d'or, puis le gouvernement de Tournay en 1521 ; l'année suivante Charles-Quint l'envoya à Naples avec le titre de vice-roi.

[2] Alphonse d'Avalos, marquis de Guasto, né à Naples le 25 mai 1502, fit ses premières armes sous le marquis de Peschiere, son oncle. On le verra dans la suite jouer un rôle important.

bien nécessaire dans une campagne où il fallait avant tout arrêter la *furia francese.*

Dans l'état de démoralisation où se trouvait cette armée des confédérés, elle pouvait difficilement résister à ces intrépides compagnies de gendarmes, à ces bandes noires de reîtres et de lansquenets, que le roi de France conduisait sous son gonfanon fleurdelisé. Le connétable de Bourbon qui connaissait parfaitement le personnel et la valeur de la chevalerie de François Ier, insista pour prendre à solde au moins quinze à vingt mille Allemands ou Suisses, seuls capables, à coups d'arquebusades, de résister aux bandes noires de François Ier, et il s'offrit d'aller lui-même recruter en Allemagne ces troupes d'aventuriers; son esprit éminemment hardi, sa renommée de brave capitaine, sa taille, son énergie, et jusqu'à la puissance même de son langage, tout était propre à séduire les reîtres pillards et hardis comme lui : n'était-il pas le jouet de cette fortune capricieuse qui l'avait jeté dans la rébellion? Ces chefs de soudards allemands, luthériens pour la plupart, cherchaient fortune partout. Le connétable de Bourbon, un peu mécréant, leur promettait le pillage de l'Italie, le ravage des vases d'or, la dispersion des hos-

ties, et, « par-dessus tout, disait-il, ne pourroit-on pas étrangler le pape? » ce qui faisait grossièrement sourire toutes ces bandes de huguenots. Les confédérés italiens espéraient donc tout du connétable de Bourbon, seul capable d'amener au delà des Alpes les Allemands de la Souabe, du Wurtemberg ou du pays de Constance, origine de Seckinghen et des chefs de guerre qui avaient pris une si grande part aux combats depuis la réforme. Pour attendre ce renfort, il ne fallait à l'armée confédérée que gagner du temps et la guerre dut être essentiellement défensive. On devait opposer à François Ier cette inertie résignée, force toujours si puissante à la face du gonfanon de France, qui scintille, brille et souvent s'abaisse devant la patiente et habile tactique.

Elle descendait des montagnes vers le lac de Côme, déployant ses brillantes ailes, la belle armée de François Ier. Milan était son but. Le roi désirait saluer, en conquérant et en maître, cette belle cité. Il voyait déjà sous le dôme, resplendissant de marbre, l'archevêque, la mitre en tête, l'accueillir comme légitime duc des Milanais. Cette armée marchait donc la lance haute; et les comtes, les barons sur leurs chevaux de bataille, avec leurs

casques ornés de plumes, serpentaient à travers les montagnes comme un fleuve de fer et d'acier. Ils marchaient joyeux sur ce Milan, vaste cimetière que la peste ravageait; l'église de San Ambrosio, les catacombes, les caveaux du dôme, comme les places publiques, étaient encombrés de cadavres; et la bourgeoisie n'avait plus cette noble pensée de patrie et de liberté que le sentiment de bien-être donne seul aux populations. Les fantômes s'inquiètent peu du chef qui les guidera dans leurs danses fantastiques. Milan ouvrit donc ses portes aux Français: spectacle lamentable pour le roi et ses braves chevaliers, de voir ce silence de mort dans les rues, sur les places publiques de la cité, naguère si resplendissante. C'était en hiver, et les neiges de la montagne semblaient couvrir comme d'un linceul les décombres des maisons et les tombes encore béantes.

La possession de Milan ne décidait rien; ce n'était qu'une grande ville qu'il fallait contenir par une garnison. Pour rendre la position sûre et tenable, on devait s'emparer de quelque place forte, afin d'assurer le passage des vivres et de faciles communications. Les uns opinaient pour Lodi sur l'Adda, poste militaire d'importance, rapproché d'ailleurs des Vénitiens qui avaient pro-

mis secours. Un coup de main suffirait pour s'emparer de Lodi presque sans défense; et la position de Milan serait ainsi assurée. Les plus hardis capitaines voulaient assiéger Pavie, ville plus considérable, plus opulente: une telle conquête aurait éclat et retentissement. Pavie, la seconde ville après Milan, offrait des souvenirs romanesques, à une époque où la lecture des épopées de chevalerie avait tourné les têtes. Charlemagne en personne avait assiégé Pavie sur le roi Didier; et quelle gloire pour François Ier d'imiter le grand empereur! Pavie serait-elle aussi facilement conquise que Lodi? l'importance de cette place n'engagerait-elle pas les confédérés à des efforts inouïs pour la sauver des périls d'un siége? Comme ils voulaient attendre, pour agir, que le connétable de Bourbon eût amené sous les tentes les lansquenets et aventuriers d'Allemagne, c'était une véritable bonne fortune que la résolution prise par François Ier d'assiéger Pavie. Les auxiliaires auraient le loisir d'arriver pour engager bataille avec les conditions de succès. Le marquis de Lannoy confia la conduite d'une défense aussi importante que celle de Pavie, à Antonio de Leva [1], un des plus intrépides capitaines des

[1] Antonio, duc de Leva, né en Navarre, d'une famille obscure,

troupes espagnoles, avec ordre de résister vigoureusement contre toutes les tentatives, lui assurant que bientôt il serait secondé par l'armée des confédérés, le connétable de Bourbon en tête.

Après avoir visité Milan alors si sombre, si fatalement éprouvé, François Ier se rendit sous Pavie pour presser les opérations du siége mémorable. Quand on se rend de Gênes à Milan par la belle voie d'Alexandrie, de Tortone et de Voghera, après avoir passé le Pô, on trouve Pavie, sur la droite de la route, se déployant au milieu de la plaine comme une corbeille de pierre sculptée au milieu des fleurs. Ses vieilles tours se mirent dans les canaux; et sa cathédrale, comme un géant des âges écoulés, domine les édifices à quelques lieues. L'armée française, conduite par François Ier en personne, se groupait devant Pavie [1], défendue par ses murailles, mélange de pierre et de ciment romain, comme la plupart des enceintes au moyen

vers 1480, s'enrôla dans les milices qui partaient pour le royaume de Naples; son habileté et son courage dans les guerres incessantes de l'Italie le firent remarquer, et franchissant tous les grades inférieurs, il s'éleva au commandement général.

[1] « ... A ce, fut conclud, après plusieurs dires et controverses d'un cousté et d'autre, que le roi devoit aller mectre son camp devant Pavye et l'assiéger, et en peu de jours, sans faire autre che-

âge. François Ier essaya d'abord une surprise rapide, imprévue. On fut arrêté par la résistance ferme d'Antonio de Leva; le roi se vit donc forcé d'assiéger régulièrement contre son habitude. Les ingénieurs italiens tracèrent les lignes; et l'artillerie, conduite par le sire de Genouillac, si célèbre à Marignano par ses feux croisés contre les Suisses, commença son jeu terrible. Les meilleurs capitaines virent bien que, dans ce siége qui serait long, il fallait se parer de deux dangers : des meurtrières sorties des assiégés et de tout mouvement offensif des confédérés sous le sire de Lannoy. A cet effet, ils construisirent de vastes retranchements, un camp de tous côtés entouré par des fossés et de petites murailles, de manière à pouvoir résister à la fois aux assiégés et aux confédérés, s'ils essayaient une attaque simultanée et réfléchie.

Le siége de Pavie se déployait ainsi dans toutes les conditions de la prudence et de la force militaires; mais tel était le caractère de François Ier que, rêvant toujours des plans gigantesques pour l'Italie,

myn, sinon aller tout droict audit Pavye, devant laquelle il et son ost arriva le jour de... dudit an mil cinq cens vingt-quatre, devant lequel il demoura troys moys et plus.... » (*La prinse et delivrance du Roy,* Bibl. Roy., Mss. n° 9902.)

il étendait démesurément ses forces éparpillées; son alliance récente avec les Vénitiens, ses rapports intimes avec Clément VII [1] et la famille des Médicis, lui donnait l'espoir de réaliser les projets de Charles VIII et de Louis XII sur Naples; sans remarquer que l'Italie, comme une courtisane séduisante, enlaçait les rois de France dans ses bras; ensuite, coquette et infidèle, elle les trahissait pour garder son indépendance ou passer à de nouveaux amants. François Ier ne craignit pas de diviser sa propre armée; on lui avait écrit que le marquis de Lannoy, pour fortifier les troupes du Milanais, avait dégarni le royaume de Naples de ses meilleurs soldats. Le roi résolut dès lors de tenter une nouvelle diversion; une compagnie de quelques centaines de gendarmes, avec six mille hommes de pied, dut se porter sur Naples dans un

[1] François Ier venait de conclure un traité avec le pape, par l'entremise du comte de Carpy, son ambassadeur à la cour de Rome; le pape promettait, tant pour lui, qu'au nom des Florentins, de ne donner aucun secours direct ni indirect aux ennemis de la France; et le roi prit sous sa protection l'État ecclésiastique et la république de Florence. Par une clause particulière, François Ier s'engageait à maintenir l'autorité de la maison de Médicis, à Florence : ce traité devait rester secret tant qu'il plairait au pape. (Guicciard., lib. XV.)

but de conquête[1]. Une telle expédition n'imposerait-elle pas au marquis de Lannoy la nécessité de se détacher de l'armée principale pour se porter à la défense de Naples menacée? Enfin, et pour compléter cet éparpillement étrange de son armée, François Ier ordonna qu'une autre bande de gendarmes et d'arquebusiers marcherait sur Savone et Gênes, la belle ville, afin de réveiller le parti français déplorablement déchu depuis la ruine du doge Frégose. Que de fautes simultanées! La supériorité numérique qui pouvait assurer de si puissants succès au drapeau de François Ier était par cela seul détruite, et les confédérés pouvaient désormais prendre l'offensive.

Dans le camp du marquis de Peschiere venait d'arriver le connétable de Bourbon, joyeux d'un plein succès pour ses négociations d'Allemagne. Insinuant et adroit, avec son escarcelle pleine d'écus d'or, de sequins de Venise, de ducats de

[1] Le roi avant de prendre la résolution de conquérir le royaume de Naples avait rassemblé ses principaux capitaines pour connaître leur avis; le maréchal de Chabannes s'éleva contre cette expédition qui diminuerait les forces de l'armée: la Trémoille et plusieurs autres au contraire en démontrèrent toute la gloire. (Bibl. Roy., Mss. n° 9902.)

Florence, le duc de Bourbon avait facilement mené à sa suite les aventuriers de Souabe et de Lorraine. L'attitude martiale de ces reîtres donna du cœur aux confédérés, alors eux-mêmes fortifiés en Italie par de nouvelles levées. C'était au moment où François Ier, opérant sa double et imprudente diversion sur Naples et sur Gênes, affaiblissait ainsi les rangs de ses meilleurs chevaliers [1]. Le marquis de Lannoy penchait pour qu'une partie de l'armée confédérée courût à la défense de Naples ; responsable aux yeux de Charles-Quint, son maître, du gouvernement et de la défense de ce royaume, Lannoy voulait protéger le drapeau espagnol. Le connétable de Bourbon s'y opposa avec ténacité. Selon lui : « cette expédition des François sur Naples n'avoit rien d'inquiétant; tout tenoit à une première victoire dans le Milanais même; un succès obtenu sur François Ier détruiroit toutes les illusions; on devoit, au contraire, profiter de

[1] « Le d. Bourbon se commença à rejouir plus que il n'avoit fait, disant à soy mesme que ce seroit la grant perte et dommage du roy de se estre depouillé et amoindry son camp et armée, d'autant parce que de jour à autre il actendoit son secours, dix ou douze mille lansquenetz à pyé et à cheval, chevaulx ligiers et autres gens d'Italie, lesquels avoit fait lever et porter or et argent pour ce faire. » (Bibl. Roy., Mss. nº 9902.)

l'éparpillement des gendarmes du roi pour tomber sur le camp, et il promettoit de tenir François Ier prisonnier sous sa tente comme une bête fauve dans sa tanière. » Le connétable fut soutenu par le marquis de Peschiere, qui, jugeant la position avec une rare sagacité, déclara que « toute expédition qui n'auroit pas pour but le Milanais, seroit fausse et sans résultat. » Les confédérés résolurent donc de resserrer leurs troupes, alors que François Ier les disséminait [1]. Le connétable connaissait assez bien ce caractère aventureux, pour savoir que le roi sortirait de son camp afin d'offrir bataille, trouvant indigne d'un chevalier d'attendre l'ennemi derrière des murailles. Or, cette intrépidité serait précisément la cause des périls et des malheurs de l'armée française.

A peu de distance de Pavie se déployait la villa Mirabelli, ainsi nommée parce que la vue était magnifique sur la campagne. La position de ce castel entouré de murailles le rendait favorable à un camp retranché protégé par de l'artillerie ; avec ceci de particulièrement avantageux que, placé entre Pavie et les ouvrages du siége, ce camp empê-

[1] Belcar, lib. XVIII, n° 17; Guicciard., lib. XV.

chait l'ennemi de ravitailler la place. L'habile Genouillac avait mis tout son génie à croiser les feux, à rendre inexpugnable le pas de Mirabelli qui devait abriter contre tous les coups de fortune l'armée de François Ier, alors dans les camps autour de Pavie. Malgré les diversions sur Naples et sur Gênes, cette armée comptait encore onze cents lances, ce qui faisait quatre mille cinq cents cavaliers, arquebusiers ou archers, et, de plus, vingt et un mille fantassins, bandes suisses, lansquenets allemands, forces suffisantes pour repousser les confédérés, si la bataille était bien conduite, et si surtout l'impatience française savait attendre les alliés dans les retranchements; il fallait montrer que, dans une bataille défensive, l'armée de France savait admirablement se conduire avec sang-froid et ténacité. Le seul danger de la position était d'être pris entre deux feux par une attaque simultanée de la garnison espagnole de Pavie, et des troupes commandées par le connétable de Bourbon et le marquis de Peschiere. Cette garnison bien affaiblie était presque sans ressources [1], et si l'impatience ne prenait pas à la

[1] Bibl. Roy., Mss. n° 9902, *Prinse et delivrance de François Ier*.

chevalerie de France, si elle savait combattre avec résignation dans les retranchements, elle aurait infailliblement la victoire. Cependant pour quelques-uns, et spécialement pour le maréchal de Chabannes, cette position paraissait tellement délicate, tellement exposée, qu'il proposait de lever le siége de Pavie, pour se retirer sur Milan, proposition qui blessa singulièrement François Ier : fuir devant l'ennemi n'était pas dans son caractère; et de quelque nom qu'on l'eût déguisée, cette retraite aurait fait un déplorable effet dans l'armée : ne combattait-on pas un contre cent dans les romans de chevalerie? et ces légendes François Ier les savait par cœur comme le bréviaire de sa conduite.

Sous la tente des confédérés la résolution fut prise alors de pénétrer jusque dans Pavie en passant sur le camp de Mirabelli; leur armée était au moins égale à celle du roi de France, leur artillerie bien conduite; les bandes que menait le connétable de Bourbon se composaient d'Allemands intrépides, et nul n'aurait pu les arrêter. Dans un conseil recueilli entre trois têtes aussi capables que celles du connétable de Bourbon, du marquis de Peschiere et du marquis de Lannoy, des résolutions importantes furent prises; tous connaissaient

le caractère des Français, et le plan de bataille fut combiné d'après cette idée : à la pointe du jour on menacerait le camp de Mirabelli, et nécessairement l'armée du roi quitterait le siége pour se porter au secours de la position; forcés de se déployer ainsi dans la plaine, les Français perdraient tout l'avantage de leurs retranchements.

La nuit du 23 au 24 février[1], si dure en France par le frimas, et souvent si belle en Italie, le connétable de Bourbon, génie militaire du premier ordre, prescrivit que, par de fausses attaques, on attirât l'attention du roi de France derrière les retranchements; en même temps le marquis de Guast, jeune homme plein de feu, le neveu du marquis de Peschiere, dut attaquer à force ouverte le parc de Mirabelli; toute la nuit la sape avait été menée silencieusement et couverte par le bruit de l'artillerie; les mineurs avaient atteint les murailles du parc, si bien qu'au matin une brèche immense fut faite, et les Espagnols y pénétrèrent en masse la

[1] « .... Ung vendredy, 24e jour de février 1524 (1525) jour de la sainct Mathias, auquel jour le soleil se leva de bon matin, beau à merveilles, qui donna réverbération au matutinal clerc et plus sain, les gens de Bourbon commencèrent à donner l'alarme au camp du roy; trompectes, clerons, tabourins, commencèrent à

pique haute, le mousquet sur l'épaule, et, malgré une héroïque défense, le parc tomba en leur pouvoir, et de là ils purent toucher aux portes de Pavie. Alors Genouillac conçut une de ces grandes inspirations qui avait tant servi la victoire à Marignano : comment arrêter cette attaque impétueuse des Espagnols marchant droit vers Pavie pour donner la main aux assiégés ? Genouillac fait élever une batterie de dix coulevrines chargées jusqu'à la gueule, qui prend les arquebusiers espagnols en écharpe, et les brise comme un troupeau de taureaux généreux que disperse la foudre. Le moment est venu de presser ces valeureux ennemis entre le parc et le camp de manière à leur faire mettre bas les armes.

Tout était décisif dans cet instant suprême, et les chefs alliés avaient bien prévu que des fautes seraient commises par la gendarmerie de France, impétueuse et fière. A peine avait-elle vu les Espagnols en confusion que, la lance baissée, elle sortit des retranchements; le roi la conduit au son des

sonner que chascun se rendist à son enseigne.... L'artillerye du roy feist si très grant abondance de couptz qu'elle ruait et tirait que l'on veoit voler en l'air les harnoys des ennemys, testes et bras des gens de cheval et de pyé, que on eust dist que c'estoit la foudre qui eust passé. » (Bibl. Roy., Mss. n° 9902.)

trompettes; tous se précipitent dans la plaine et la couvrent de la plus noble poussière. Beau spectacle que ces mille lances aux banderoles flottantes, avec les armoiries et les blasons, conduites par François Ier en personne. Le roi est couvert d'une cuirasse d'argent éclatante avec les trois fleurs de lis sur la poitrine; tous caracolaient sur leurs forts chevaux de bataille et la plaine en est remplie au loin. Cette brillante charge faisait perdre l'avantage d'un camp retranché et la protection des batteries; elle changeait la direction du combat.

Le connétable aperçut cette imprudence, et un mouvement combiné enveloppa cette magnifique troupe de gendarmes, ou comme le disent les chroniques du temps, cette forêt de lances si épaisse qu'on eût dit les Ardennes fécondes en aventures. Aussitôt les Allemands, lansquenets intrépides sous le connétable, s'avancent comme une masse d'acier; les arquebusiers espagnols que conduit Peschiere les soutiennent par des mousquetades répétées. Le marquis de Lannoy paraît avec ses cavaliers napolitains et les Italiens, tandis que, du côté de la ville, un mouvement s'opère sous le marquis de Guast et Antonio de Leva. Voilà donc les nobles chevaliers de France entourés de tous côtés par la

tête, par la queue, par les flancs. Qu'il est beau ce combat! que de vaillance va se déployer! Les souvenirs de Roland, de Ferragus, de Rodomont, célèbres dans les chants de gestes du moyen âge, sont présents à ces imaginations qui vous rêvent tous, nobles paladins! Ces dignes chevaliers ont lu vos histoires merveilleuses; ils savent comment vous avez résisté seuls à des milliers d'ennemis; et ce bel exemple ils veulent l'imiter, même lorsque le temps n'est plus semblable et que les mobiles de la victoire ont changé!

Cette intrépide chevalerie, prise entre tant de feux, ne forme que le centre de la bataille : la laissera-t-on écharper? Le maréchal de Chabannes et le duc d'Alençon conduisent, l'un l'avant-garde, l'autre l'arrière-garde; Chabannes se précipite confusément au secours du roi, et forme comme une aile à ce noble corps, qui se meut au milieu de tant d'attaques diverses. Le duc de Suffolk (la Rose blanche) est à la tête des bandes noires si célèbres à Marignano, et celles-ci font des merveilles. Dès ce moment la bataille devient générale, la mêlée épaisse, et la plaine tremble à quelques lieues. Un épisode curieux de rivalité et de haine vint comme suspendre les coups de la noble che-

valerie. A la face l'une de l'autre se trouvent les aventuriers que vient d'acheter le duc de Bourbon, luthériens à la forte structure et au nombre de près de dix mille, et les bandes noires du duc de Suffolk, aussi allemandes, bonnes catholiques, et malheureusement réduites à quatre mille hommes : quels grincements de dents se font entendre? Quelles injures atroces se jettent, dans la langue tudesque, les hommes du Rhin, du Mein ou du lac de Constance? Ensuite ils se prennent avec un tel acharnement, avec une rage qui tient de l'ivresse, de manière que la terre en est secouée à plusieurs lieues. Les bandes noires, à peine la moitié en nombre, se déploient en vain contre les aventuriers luthériens qui les pressent comme deux grandes tenailles d'acier, et il n'en resta pas trois cents hommes; Suffolk et le comte de Vegmont, Lorrain d'origine, périrent écrasés sous le poids des cadavres. Entendez-vous ces joies stupides, ces cris féroces? Les aventuriers sous le connétable, vainqueurs des bandes noires, attaquent maintenant par le flanc le corps du comte de Chabannes, presque séparé de la bataille. Ce fut partout le même carnage, et bientôt les gens d'armes du comte ne forment plus qu'une multitude éparse,

comme les hirondelles poursuivies par les éperviers et le faucon éperonné.

Maintenant suivez dans la plaine cette noble chevalerie que le roi conduit en personne : quel prodige n'a-t-elle pas accompli! Pour elle il n'est pas de merveilles assez héroïques. Dans Quinte-Curce, le roi Alexandre combattit seul contre toute l'armée des Perses; savez-vous bien que Rodomont, seul aussi sur un pont, se protégea contre un millier d'ennemis? Et ces légendes le roi de France les porte au cœur; il les a lues, enfant, jeune varlet et digne chevalier. Son armure d'argent est toute tachée de sang noir et de poussière : qui ose s'attaquer à lui? C'est d'abord Fernand Castrio, marquis de Saint-Ange; et le roi, la lance en arrêt, lui fait rejoindre la race dont il sort. Et toi, jeune d'Andelot, gentilhomme franc-comtois, tu veux aussi essayer les coups du roi de France; tu porteras longtemps une large balafre sur la joue, glorieux signe de ton royal combat. Cette ardeur, cette impatience, cette gloire du roi, se reflète sur tous comme un vrai rayon. La gendarmerie autour de lui fait des prodiges : on ne voit que des lances brisées, des épées d'acier éclatant en mille morceaux. Les ennemis s'en étonnent et s'arrêtent,

lorsque le marquis de Peschiere fait avancer quinze cents Basques, petits, trapus, agiles, maniant l'arquebuse comme les Tyroliens, sautant les pics comme des chamois, de droite et de gauche. Ces petits hommes se glissent à plat ventre au milieu des gendarmes, tirant au cœur et au front les chefs, puis disparaissant avec une agilité désespérante, pour reparaître ensuite aux flancs, à la queue des chevaux, et jetant un tel désordre parmi les chevaliers qu'ils se débandent avec terreur; ce qui était bien rarement arrivé à ce corps éminemment d'élite.

Autour du roi cependant s'était pressée une troupe de fidèles gentilshommes qui formaient comme l'escadron sacré pour la défense du monarque. Nul n'osait pénétrer jusque-là, lorsqu'on vit arriver le connétable avec la troupe de ses mécréants d'Allemagne, qui marchaient comme gens ivres pour donner le coup de grâce à notre malheureuse chevalerie. Rien n'était beau comme François Ier en ce moment, entouré d'un monceau de cadavres, tout haletant de colère et de désespoir, et ne voulant rendre à nul son épée! Les soldats espagnols, italiens ou allemands qui l'entouraient, ne le connaissaient pas; et l'on tirait sur lui comme sur un

simple chef de bandes. Blessé à la main, balafré au visage, couvert de sang et de poussière, il ne cessait de combattre sur son grand cheval de bataille, lorsqu'un Basque léger visant son coursier, l'abattit, et le roi tomba alors dans un fossé profond, et se blessa de nouveau. Dans cette situation désespérée, les soldats l'auraient achevé, si Pompérant, écuyer d'honneur du connétable, n'avait crié à voix haute : « C'est le roi, le noble roi, respect! épargnez-le! » Ces paroles firent impression sur les soldats qui baissèrent la pointe de leur pique.

Couché sur la terre, immobile comme un cadavre, François Ier restait là sous ses armes pesantes, lorsque Pompérant s'approchant de lui, agenouillé, lui dit : « Sire, le connétable mon maître sera heureux si Votre Majesté veut l'admettre en sa présence. » Et le roi répondit avec un peu de rougeur : « Non, non, qu'on aille chercher le marquis de Lannoy, à lui seul je rendrai mon épée. » Et le marquis prévenu vint sur-le-champ, et mettant un genou en terre, il attendit les ordres et la parole du roi. Alors François Ier qui savait parfaitement l'italien lui dit : « Signor don Carlo; ecco qui la spada d'un ré che merita lode, perche prima di

perderla ha sparso il sangue dì molti dì vostri. Onde non è prigionero per viltà, ma per mancanza di fortuna [1]. » A ces paroles un peu fanfaronnes, le marquis de Lannoy répondit avec convenance en donnant sa propre épée au roi : « Celle-là, sire, a épargné le sang de plusieurs de vos sujets. Je ne crois pas, au reste, convenable qu'un officier de l'empereur puisse tenir un roi désarmé, quoique prisonnier. » Par là, le marquis de Lannoy indiquait au roi qu'il le considérait comme captif. En même temps il ordonna que les plus grands honneurs lui fussent rendus; conduit à l'admirable Charteuse près de Pavie, le roi y fit sa prière, et il ne put s'empêcher de remarquer une inscription tirée d'un psaume : « Il est bien que l'humiliation t'arrive, afin que tu reconnaisses l'insigne grandeur de Dieu. »

De cette Chartreuse isolée, le roi écrivit sur sa défaite à Pavie une lettre à la duchesse d'Angoulême sa mère; cette lettre ne contient pas ce trait d'esprit arrangé à la façon de l'histoire du XVIIIe siè-

[1] Voici la traduction : « Seigneur don Charles, voilà l'épée d'un roi qui mérite de la louange, puisque avant que de la perdre, il a répandu avec elle le sang de plusieurs des vôtres. Il n'est pas prisonnier par lâcheté, mais par manque de bonne fortune. »

cle : *Tout est perdu fors l'honneur*, mais elle est noble et digne : « [1] Madame, pour vous faire sçavoir le reste de mon infortune, de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve; et pour ce que en vostre adversité, cette nouvelle vous sera un peu de reconfort, j'ai prié que l'on me laysast vous escrire cette lettre, ce que l'on m'a aisément accordé, vous suppliant ne vouloir prendre l'extrémité, vous mesme en usant de vostre accoutumée prudence. Car j'ay espérance à la fin que Dieu ne m'abandonnera point; vous recommandant vos petits enfants et les miens en vous suppliant faire donner leur passage à ce porteur pour aller et retourner en Espagne; car il va devers l'empereur pour sçavoir comme il vouldra que je sois traicté. Et sur ce va me recommander très-humblement à votre bonne grâce, votre très-humble et très-obéissant fils, FRANÇOYS. »

Indépendamment de cette lettre que son devoir de fils lui faisait adresser à Louise de Savoie, François Ier, dans les premiers loisirs de sa captivité, écrivit en vers l'histoire de cette campagne dans une

[1] Bibl. Roy., collect. des Mss. de Colb., vol. 71-72, cot. Seignelai, n° 153 (autographe).

curieuse épître où, roi, poëte et acteur des événements, il décrit les moindres incidents de cette fatale expédition. A peine a-t-il quitté l'armure de bataille, qu'il songe à l'impression que va faire à sa cour la nouvelle de sa captivité; il y a laissé non-seulement sa mère, mais encore des femmes qu'il aimait, une maîtresse chérie [1]: comment vont-elles juger le pauvre chevalier captif? Sans doute ce n'est pas la première fois que, dans les annales de chevalerie, les preux sont tombés au pouvoir de l'ennemi : Renaud de Montauban, Renaud, Amadis de Gaule, ont subi tous cette fatale destinée. Ce que le roi veut donc prouver à sa mie, c'est qu'il a glorieusement combattu, et que s'il est captif, il faut en accuser la destinée plutôt que son bras. «Je veux te faire savoir, lui écrit-il, ma fortune bien dure, n'en prends point de mélancolie; pardonne-moi, car conter une mésaventure, c'est l'adoucir; je ne suis point indigne de t'aimer; désir, honneur,

[1] M. Champollion fils, qui m'a communiqué ce poëme en Mss. (Bibl. du Roi, n° 3065), croit que cette maîtresse chérie est mademoiselle d'Helly (Anne de Pisseleu, depuis duchesse d'Étampes).

Par quoy je viens par triste escripture
Te déclairer ma fortune tant dure;
Te requérant par nostre affection
Invincible de nulle division,
Point ne vouloir prendre melancolye

affection, amour, je garde encore ces quatre compagnons. Quand je partis, c'étoit pour défendre mon pays, j'avois autour de moi de braves chevaliers affamés d'honneur et de gloire, et c'est ainsi que je me hâtai de passer la Durance. Je voulois combattre l'Espagnol en Provence, il ne m'attendit pas; en vain il assiégea Marseille, et refoulé vers les Alpes, il repassa en Italie. Voyant donc la grande difficulté de le rejoindre, nous résolûmes de franchir les hautes montagnes; moi, le roi, je répétois aux soudards : Amis, puisque la fortune nous a jetté en ces lieux, ne craignons pas la hauteur de ces monts; si les premiers nous sommes en Italie, la guerre sera finie sans combats. Hélas! ce fut alors que je connus que tous n'avoient pas au cœur courage et vertu, les hautes montagnes leur firent peur, ils préférèrent la route de la Durance; et cela nous fit perdre un très-grand temps. Enfin nous aperçûmes les champs lombards, et la flotte qui devoit

De mon escript, n'aussi de fascherie,
Car tu sçoiz bien, qu'en grande adversité
Le recorder donne commodité.
. . . .
A tous mes gens je faiz grande feste et joye
Pour esprouver ceste nouvelle voye,
En leur disant : O souddartz et amys,
Puisque fortune en ce lieu nous a mis,

nous seconder alla bien lentement; au lieu d'attaquer la Sicile, elle resta sur la côte. Cependant Milan est repris; je croyois la victoire certaine lorsque le mauvais vouloir de mes chefs m'enleva tout mon triomphe. Un surtout, entraîné par la passion, fit tout le contraire de ce que je lui ordonnai. Oh! combien peut se dire heureux un prince dont les sujets de vertu ne font vice et ne connoissent de profit que son service. Au lieu donc d'exécuter mes ordres, nous allâmes nous placer devant Pavie; il nous fut impossible de prendre cette cité; nos ennemis résolurent de la secourir, et nous nous décidâmes à vaincre ou à mourir. Je voulus faire une diversion, j'envoyai à Naples une bande de mes gens, avec ordre de faire toute diligence, et ils furent paresseux et d'une indicible négligence. Tout cela nous prit du temps; il y eut si peu d'ardeur dans notre camp, que pendant trois semaines nous fûmes si près de l'autre armée qu'on eût pu

Favorisons la sienne volonté,
Par la vertu de nostre bonnesteté,
En ne craignant des grants montz la hautesse,
Vous asseurant sur ma foy et promesse,
Que si premiers sommes en Italie
Que sans combat guerre sera finie.
. . . .
Et s'il eust pleu dès lors à Dieu permectre

nous prendre pour des amis et des voisins. Mes soudards se refroidirent beaucoup, et ce fut alors que l'ennemi nous attaqua par le parc; déjà nous étions en bataille, notre artillerie intrépide brisa leurs rangs, et alors je marchai avec l'espérance d'un succès certain. Derrière moi je fais rester treize enseignes de gens d'armes avec les Allemands; je ne conduis que trois enseignes, les plus courageuses et les plus hardies. On put voir par nos coups que nous prisions moins la vie que le devoir; leurs gens d'armes étoient quatre fois plus nombreux, nous les combattîmes, et ils fuyoient ces ennemis à toute bride! Nous voilà donc à leur poursuite; après eux nous trouvâmes les lansquenets, les arquebusiers, et hardiment nous les attaquâmes encore. Hélas! notre espérance fut bientôt amortie, les enseignes que nous avions laissées perdant honneur et vertu s'enfuyoient sans combat! Que

Que de tous cœurs j'eusse été le maistre
Pour m'obeyr en telle dilligence
. . . .
Point ne fusse aux Espaignols soubmis,
Soulz prison triste esloignant mes amys,
Sans Roy ne fust notre noble France
Ne si longue n'eust été mon absence.
. . . .
Et là je fus longuement combatu

leur mémoire soit flétrie ! malheureux ! qui vous avoit réduits à abandonner fuyant en désarroi, honneur, pays, amis et votre roi ! Je sais que ces méchants racontent partout leurs mérites et leurs hauts faits, et qu'ils se déchargent de leur infamie sur ceux qui se sont fait tuer ou prendre. Entouré de quelques compagnons j'ai longtemps combattu, mon cheval s'est abattu sous moi.

« Alors, amie, je fus dépouillé par violence des présents que tu m'avois généreusement faits ; j'étois sous mon cheval à terre au pouvoir de mes ennemis et ainsi me trouva le vice-roi, je ne puis le nier ; vaincu, je me rendis prisonnier, on me promena en tous lieux, comme pour me montrer. Oh ! quelle douleur lorsque je n'eus plus l'espérance de retourner en France voir mes amis ! Je doutai que l'amour de ma mère pût résister à cette douleur ; et ma sœur et mes enfants, d'un âge si

Et mon cheval mort soulz moi abâtu.
Mais que vault force là ou est violence
Emporter fault l'erreur par patience.
De toutes pars lors despouillé je fus,
Rien n'y servyt deffence ni refus.
Lås ! quel regret en mon cœur fut bouté
Quand sans deffence ainsi me fust osté
L'heureux présent, par lequel te promis
Point ne fouyr devant mes ennemis.

tendre. Mais, amie, le souvenir de ton amour me vint aussi; je perdis l'espérance à la fois de revoir mère, sœur, enfants, amis et la France. »

Cette curieuse épître du roi, ses plaintes douloureuses, signalent qu'il n'était pas content de tous ses hommes d'armes durant cette campagne. Il dénonce une sorte de trahison qui amena le désastre de Pavie: des ordres mal exécutés, des succès perdus, des expéditions mal ordonnées. Sans doute, il faut faire la part des amertumes du roi captif, des irritations naturelles qui arrivaient à cette âme aigrie par le malheur, fatiguée par la fortune ennemie; et ce n'est pas la première fois que les grands chefs de guerre accusent la trahison de leurs armées et même la défection d'un pays. Toutefois il faut croire que, dans cette campagne, tous les dévouements ne furent pas égaux, et qu'il se manifesta des trahisons sourdes et secrètes. Une con-

Las! que diray, cela ne vaulx nyer
Vaincu je suiz et rendu prisonnier.
. . . .
O quel regret je soustins à cette heure!
Quant je congneus plus ne faire demeure
Avecques moy la tant doulce esperance
De mes amys retourner veoir en France;
Trop fort doubtant que l'amour de ma mère,
Ne peut soffrir ceste nouvelle amère,

spiration venait d'éclater tout récemment; le connétable de Bourbon n'était pas seul dans un complot qui avait pour but de reconstituer la féodalité. Ce connétable était dans l'armée ennemie; il devait conserver des relations naturelles avec plus d'un chef et plus d'un gentilhomme des troupes de François Ier. De cette situation devait naturellement résulter plus de mollesse dans les accidents de la campagne, plus d'incertitude dans l'exécution des ordres, et certainement quelques trahisons secrètes dans les rangs des gendarmes qui se pressaient autour de François Ier.

La captivité de François Ier fit cesser les batailles dans le Milanais. Le roi était tout dans cette chevalerie : captif, elle était captive elle-même; vaincu, elle n'existait plus; un roi tel que François Ier aux mains de la fédération italienne, c'était la monarchie qui, tout éplorée, s'agenouillait devant son ennemi le plus implacable. Charles-

Et qu'en ma sœur ne demourast pouvoir
Pour telle dame et à son mal pourveoir,
Et si me feist la pitié lors entendre
De mes enffans la jeunesse tant tendre.
. . . .
Dont tout d'un coup je perdis l'esperance
De mère, sœur, enfans, amye et France.
. . . .

Quint avait cela de supérieur sur ses ennemis que, sans colère ni passion, il allait à ses fins d'une manière froide et polie, et savait atteindre un but politique avec une inflexibilité presque cruelle. La bataille de Pavie, comme toutes celles que livrèrent les Français, fut marquée de ce caractère chaleureux et intrépide qui fait leurs succès comme leurs revers. La faute capitale fut d'avoir éparpillé des troupes qu'il fallait d'autant plus resserrer que le pays n'était pas pour elles, et qu'en s'éloignant du centre des opérations, elles s'affaiblissaient d'autant. Après la prise de Milan, au lieu d'assiéger Pavie, François Ier devait marcher sur les confédérés, briser leur armée et prendre le temps où le connétable était allé recruter des soldats en Allemagne, pour en finir avec Lannoy et Peschiere. Une fois victorieux, il aurait assiégé les villes, ou pour mieux dire, elles seraient venues à lui. Les Vénitiens, les troupes pontificales se seraient joints à son armée, et quand le connétable serait arrivé d'Allemagne avec ses bandes, François Ier, allant droit à lui, l'aurait facilement vaincu. Au lieu de cela, l'ambition de se montrer en vainqueur dans quelque belle cité lui fait disperser ses meilleurs soldats; alors, par un mouvement de concentra-

tion, les confédérés lui font accepter la bataille, non point dans ses retranchements, mais au milieu de la plaine, et dans cette bataille où tout est courage et désordre, le roi demeure captif et la monarchie avec lui. La défaite de Pavie est comme la dernière image de la chevalerie qui s'en va, vaincue par la tactique moderne qui surgit et triomphe. La tactique est dans le connétable de Bourbon et le marquis de Peschiere; la chevalerie dans François Ier. Oh! qu'il avait raison, messer Arioste, lorsqu'il faisait jeter dans les profonds abîmes de la mer l'arquebuse, cette arme terrible qui devait anéantir en Europe l'esprit d'honneur chevaleresque!

J'ai parcouru depuis, avec une vive et triste curiosité, le champ de bataille de Pavie. Quand on a laissé le vieux château de Binasco, prison et tombeau de Béatrix de Tenda, la torre del Manganso et la splendide Chartreuse, on arrive par les canaux jusqu'au Tésin; c'est dans cette plaine couverte d'une si belle verdure qui enlace ces murailles en ruine, autrefois orgueilleuses de leurs cent tours, que le roi François Ier avait dressé son camp; ces campagnes, aujourd'hui inondées pour les riches récoltes du riz, virent les banderoles fleurdelisées; ici tombèrent de vaillants hommes, l'orgueil de la chevalerie; à

travers ces chemins fleuris où les troupeaux bondissent comme dans une bucolique de Virgile, François Ier fut conduit captif jusqu'à la Chartreuse, fondation admirable de Jean Galeazzo Visconti. Dans ce chœur tout de marbre sculpté en mille bas-reliefs, resplendissant d'inimitables peintures du Pérugin et du Guerchin où je contemple des religieux qui prient plus immobiles que la statue de Visconti sur son tombeau, dans cette basilique du silence, du travail et de la mort, le roi de France s'agenouilla couvert de poussière et de sueur, comme pour rêver sur la fragilité des œuvres du monde à la face du grand Dieu!

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





